

LE FIGARO

« Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur » Beaumarchais

LE FIGARO LITTÉRAIRE

QUAND LE CRIME INSPIRE
LES ÉCRIVAINS
NOTRE SUPPLÉMENT



« LE PETIT PRINCE »

À 80 ANS, UNE STAR
QUI NE VIEILLIT PAS

PAGE 14

evian
Live young

1826 - 2026

Célébrons
200 ANS
DE JEUNESSE

Live young = Vivons jeune

DROITE

Le pari audacieux de Retailleau, ancré sur le parti et les militants

PAGES 6 ET 7

GAUCHE

Boris Vallaud, l'ambitieux socialiste qui fait tanguer le parti à la rose

PAGE 8

TERRORISME

La propagande djihadiste adopte les codes de la jeunesse pour mieux l'attirer

PAGE 9

JUSTICE

Tariq Ramadan : 18 ans de prison pour viols mais un exil doré en Suisse

PAGE 10

ÉOLIEN

Les dessous de l'accord à 1 milliard de dollars entre TotalEnergies et Washington

PAGE 26

DANSE

Le ballet sur la vie de Nouriev passe enfin à l'Ouest

PAGE 32

CHAMPS LIBRES

• Les chroniques d'Eugénie Bastié et de Luc Ferry

• Le tête-à-tête de Charles Jaigu

• Les tribunes de Michel Bernard, de Christophe Gomart et de Lee Jae Myung

PAGES 15 À 17

FIGARO OUI FIGARO NON

Réponses à la question de mercredi :

Souhaitez-vous assister au concert de Céline Dion à Paris ?

OUI
24%

NON
76%

VOTANTS : 99 743

La France a-t-elle raison de refuser le survol de son territoire par des avions américains armés ?

Téléchargez l'appli du Figaro pour voter

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY, BRITISH LIBRARY, LONDON/ BRIDGEMAN IMAGES

Trump s'en prend à Macron et menace de quitter l'Otan

Le président américain reproche à la France de n'être d'« aucun secours » face au régime iranien et étend ses critiques à l'Alliance atlantique, dont il remet « fortement » en cause l'utilité.

Donald Trump a reproché à la France d'avoir refusé, le week-end dernier, aux avions américains chargés de matériel militaire pour Israël

de survoler son espace aérien. Les États-Unis, a-t-il dit, « s'en souviendront ». Parallèlement, Israël a mis fin à toute commande de matériel de

défense à la France. Le président américain a aussi dénoncé l'attitude « peu coopérative » des alliés de Washington. Tous les grands pays euro-

péens sont concernés. L'Otan elle-même, qualifiée de « tigre de papier », voit son avenir mis en doute. « J'envisage sérieusement de m'en retirer », a

déclaré Trump au Daily Telegraph, une décision selon lui « irrévocable ». Elle devrait toutefois être validée par un vote du Congrès.

→ AU JAPON, LE CHEF DE L'ÉTAT PLAIDE POUR UNE « COALITION DES INDÉPENDANTS » FACE À L'AMÉRIQUE ET À LA CHINE → LES EUROPÉENS REFUSENT LE SURVOL MILITAIRE DE LEURS BASES → ÉLIE BARNAVI : « ISRAËL N'A PAS D'ALLIÉ EN DEHORS DES ÉTATS-UNIS ET DE QUELQUES PAYS PROCHES, COMME LA HONGRIE D'ORBAN » PAGES 2 À 5 ET L'ÉDITORIAL

Pris entre Tsahal et le Hezbollah, les chrétiens du Sud-Liban refusent d'abandonner leurs villages



Aux premières loges de la guerre qui oppose Israël au Hezbollah pro-iranien, la population des villages chrétiens du Sud-Liban, comme Marjayoun et Qlayaa, redoute d'être piégée par les combats, coupée du monde ou forcée de partir. PAGES 5

Comment les Européens encaissent le choc pétrolier

La flambée des prix du gaz et du pétrole a un impact considérable sur les économies européennes, à travers une reprise de l'inflation et un frein sur l'activité. Symbole de cet effet en chaîne, mercredi, les cinq grands instituts de recherche allemands ont divisé par deux leurs prévisions de croissance outre-Rhin pour 2026, à 0,6 %. Tous les pays mettent en place, en ordre dispersé, des dispositifs pour protéger les entreprises et les particuliers du choc des prix. Bruxelles tente de coordonner une réponse européenne. PAGES 20 ET 21

ÉDITORIAL par Philippe Gélie

Le tigre et le maître chanteur

Alors que leur offensive aérienne contre le régime iranien menace de se solder par la perte de contrôle du détroit d'Ormuz, les États-Unis et Israël cherchent des boucs émissaires. Ce n'est guère difficile : ces deux pays n'ont plus d'alliés qu'eux-mêmes, ayant découragé quasiment tous ceux qui se tenaient à leurs côtés. Tant qu'elle cherchera à porter un point de vue dissident, la France doit s'attendre à essuyer quelques tempêtes avec Donald Trump - et accessoirement Benjamin Netanyahu. Du Japon, où il cherche justement des alliés face à l'agressivité des grandes puissances, Emmanuel Macron ne s'est pas offusqué d'être pointé comme un modèle d'hostilité : il sait n'être qu'une cible parmi tant d'autres. Trump menace ouvertement d'en finir avec l'Otan, « tigre de papier » - dont Poutine ne pense pas autre chose, insiste-t-il. Il va de soi que, sans les Américains, l'Alliance pèserait nettement moins lourd. Mais le maître de la Maison-Blanche a déjà bien entamé sa force de dissuasion : que gagnerait-il à se priver de surcroît des avantages d'un « club » qui lui assure de substantielles ventes d'armes et de précieuses bases avancées en Europe ?

Outre la volonté de rassurer les Américains sur les prix de l'essence, ses menaces d'abandonner tout de go l'Otan et Ormuz visent à forcer la main des pays qui lui refusent leur aide, de l'Europe à l'Asie en passant par les monarchies du Golfe. Pour ces dernières, l'enjeu est existentiel - au point que les Émirats envisageraient de s'en mêler militairement. Le monde entier pourrait difficilement rester inactif si un couloir maritime vital tombait sous la coupe d'un pouvoir iranien radicalisé. Le Britannique Keir Starmer s'efforce déjà de mobiliser une coalition de trente-cinq pays. Trump réussira-t-il finalement à impliquer dans sa guerre ceux qui n'en voulaient pas ? Quoi qu'il décrète, son chantage donne raison au premier ministre canadien, Mark Carney : « Quand nous ne sommes pas à la table, nous sommes au menu. » Trump a la vertu de réveiller les partenaires de l'Amérique mieux que ne le feraient leurs adversaires. En corrodant l'Otan, il va peut-être donner forme à ces « coalitions de puissances moyennes » devenues nécessaires pour lui tenir tête. ■

MOBILIER DE JARDIN POUR LA VIE

TECTONA
PARIS



Livraison immédiate

www.tectona.fr

Macron dans le collimateur de Trump et de Neta

Isabelle Lasserre

Accusée d'entraver l'offensive en Iran en fermant ses bases aux bombardiers américains, la France est montrée du doigt par les États-Unis et Israël. Et avec elle l'Otan, que Donald Trump menace de quitter.

Et voilà le retour du « French bashing ». En 2003, après avoir refusé de soutenir la guerre américaine en Irak, la France avait subi pendant longtemps la rancœur de la Maison-Blanche. La tiédeur de son soutien à l'intervention israélo-américaine suscite aujourd'hui les critiques des responsables américains. Re-prochant à la France d'avoir refusé, le week-end dernier, aux avions américains chargés de matériel militaire pour Israël de survoler son espace aérien, Donald Trump l'a accusée d'être « très inutile ». Les États-Unis, a-t-il ajouté, « s'en souviendront ».

Le président américain, regrettant leur manque de soutien, avait déjà estimé que les alliés de Washington étaient des « lâches ». Mardi, il a ajouté qu'ils étaient « peu coopératifs ». Tous les grands pays européens sont concernés. L'Italie pour son refus, la semaine dernière, d'autoriser l'atterrissage des avions américains en partance pour le Moyen-Orient sur une base aérienne en Sicile. L'Espagne, vent debout contre l'intervention militaire, qui a décidé de fermer complètement son espace aérien aux avions américains. La Grande-Bretagne, l'alliée de la « relation spéciale », accusée de ne pas coopérer suffisamment. Mais c'est surtout la France qui subit les foudres de Washington.

Depuis le début de la guerre, elle a pourtant honoré ses accords de défense avec ses partenaires du Golfe. « Elle a fait son devoir. Avec les moyens dont elle dispose. Parmi les Européens, elle est la seule à s'être engagée autant », commente un officier général, même si la coalition que le pays a lancée pour sécuriser le détroit d'Ormuz n'aura d'existence qu'une fois que les armes se seront tuées. Mais si la France est aujourd'hui particulièrement visée, poursuit-il, c'est parce qu'elle possède « la meilleure armée d'Europe », une armée respectée par les Américains, avec des hommes déjà déployés dans la région, qui pourraient faire la différence sur le terrain et entraîner d'autres pays. « On peut imaginer la déception de Trump » quand il s'est heurté à la fermeture des bases françaises, commente un diplomate.

Du Japon, Emmanuel Macron a répondu en vantant la « prévisibilité » de l'Europe, qui contraste avec l'imprévisibilité des États-Unis de Donald Trump. La France argumente qu'elle n'a pas changé les conditions de transit des avions américains dans son espace aérien depuis le début de l'opération. Elle autorise toujours le déploiement des appareils ravitailleurs et des avions de logistique à Istres. Mais pas les

avions de combat équipés de matériel militaire à destination de l'Iran. « Surpris » par les reproches américains, Emmanuel Macron l'a affirmé : « Nous confirmons cette décision », sur laquelle Paris n'avait pas vraiment communiqué auprès des pays concernés. « C'est tout à fait vrai que la France, qui n'a pas été consultée et qui ne fait pas partie de cette offensive militaire lancée par les États-Unis et Israël, n'y prend pas part. Mais il n'y a rien de nouveau, c'est vrai depuis le premier jour, donc il ne faut pas s'en étonner », a encore dit le président français sur NHK.

« C'est tout à fait vrai que la France, qui n'a pas été consultée et qui ne fait pas partie de cette offensive militaire lancée par les États-Unis et Israël, n'y prend pas part. Mais il n'y a rien de nouveau, (...) donc il ne faut pas s'en étonner »

Emmanuel Macron
Déclaration sur la chaîne japonaise NHK

En difficulté dans une guerre qu'il imaginait sans doute plus facile et plus rapide, Donald Trump a appelé à l'aide ses alliés de l'Otan. Mais tous ont dit non. Leur prudence s'explique aisément. Ils n'ont pas été prévenus du déclenchement de cette guerre, qu'ils désapprouvent. Les appels du pied du président américain sont intervenus quelques semaines seulement après qu'il a voulu s'emparer du Groenland, alors qu'il multiplie les critiques et les gestes de défiance vis-à-vis des Européens et affiche son manque de soutien à Volodymyr Zelensky et son parti pris pour la Russie de Vladimir Poutine, considérée comme l'une des principales menaces pour l'Europe. Les Français se souviennent du retrait précipité des forces américaines d'Afghanistan, sans concertation avec les alliés, dans une guerre qu'ils avaient épaulée. Ils savent qu'en cas de participation à la guerre américaine ils n'auront pas leur mot à dire, et aucune marge de manœuvre.

Pourtant, la position française consistant à dire « ce n'est pas notre guerre » est de plus en plus complexe à tenir. Les mots dont elle habille sa position, le droit international, les solutions diplomatiques, les appels à la « retenue » et le refus de « l'escalade » sont difficilement audibles dans une guerre qui met aux prises la démocratie américaine avec la dictature théocratique des mollahs iraniens. « Elle peut au contraire très vite devenir notre guerre car nous avons des



hommes dans le Golfe, sur lesquels pleuvent les missiles iraniens. De manière défensive, certes, un peu comme des gardiens de but, mais nous sommes partie prenante de cette guerre. Et si nos alliés perdent, c'est toute l'équipe qui perdra. C'est le sens d'une alliance comme celle de l'Otan. On partage les mêmes valeurs et les mêmes convictions. Mais quand l'un perd, on perd collectivement », assure un officier général.

En tant que puissance nucléaire, la France, spécialiste de la non-prolifération, ne peut se désintéresser de cette question grave. Membre permanent du Conseil de sécurité, elle a des droits et des devoirs sur la scène internationale. « Un régime qui s'en prend au système international, qui menace Israël pour des raisons religieuses et idéologiques et qui veut se doter de l'arme nucléaire est forcément un adversaire ou un ennemi de la France. Face à une telle menace, on ne peut pas se cacher derrière des réunions et des exigences de retenue et d'apaisement », commente un diplomate.

Sans compter que l'aide russe en renseignement et en imagerie apportée à l'Iran - à propos de laquelle Trump s'est abstenu de tancer publiquement Vladimir Poutine - affaiblit l'Ukraine, alliée de l'Europe, et renforce le camp des autocrates et des dictatures. Quant au blocage du détroit d'Ormuz, il concerne directement la France, ainsi que tous les

pays européens qui ne sont pas autonomes en énergie. Hormis la guerre d'Irak et celle du Vietnam, la France a toujours été aux côtés de ses alliés américains. En 1991, elle a participé à la libération du Koweït envahi par Saddam Hussein. En 2017, elle a participé à la guerre contre Daech en Syrie. En 2001, elle a épaulé les Américains en Afghanistan après les

« Si nos alliés perdent, c'est toute l'équipe qui perdra. C'est le sens d'une alliance comme celle de l'Otan. On partage les mêmes valeurs et les mêmes convictions. Mais quand l'un perd, on perd collectivement »

Un officier général de l'Otan

attaques du 11 Septembre. Mais s'agissant d'Ormuz, Trump demande aux Européens de participer ou de prendre en charge une opération à haut risque et au résultat incertain, pour sécuriser le passage... Une aventure militaire dans laquelle il voulait se lancer seul et à laquelle il a finalement renoncé.

La retenue française dans la guerre israélo-américaine contre l'Iran, qui tranche avec la position des pays de

l'est de l'Europe, notamment les Baltes, a aussi fait réagir Tel-Aviv, qui a mis fin à toute coopération de défense avec Paris. Une décision avant tout symbolique, puisque la France ne vend à Israël que des composants, mais qui laisse entendre que Paris ne compte plus parmi les alliés de Tel-Aviv. Depuis la reconnaissance d'un État palestinien par Paris, en septembre 2025, vécu comme une offense par les Israéliens, les liens entre les deux capitales sont très abîmés. De manière générale, la politique française du « en même temps » a fait des ravages dans la relation bilatérale. À Gaza comme au Liban et en Iran, cette politique, qui manque de leviers pour s'imposer, est apparue à contretemps, essayant d'imposer sans moyens la diplomatie alors que le temps de la guerre est à son apogée. Les appels au dialogue de Paris ont été interprétés en Israël comme une preuve supplémentaire de l'« hostilité » de la politique française. Les nouveaux freins mis par la France sont aujourd'hui considérés comme « la goutte d'eau qui fait déborder le vase », selon un diplomate.

On sait depuis longtemps que Donald Trump traite mieux ses adversaires que ses alliés. Mais aujourd'hui, l'Élysée redoute que le prochain sommet de l'Otan, à l'été 2026, ne soit celui d'un retrait américain. C'est ce qu'a sous-entendu mardi le secrétaire d'État

Au Japon, le chef de l'État plaide pour une « coalition des indépendants » face à l'Amé

Sébastien Falletti
Envoyé spécial à Tokyo

Un séisme et des bourrasques ont fait trembler les cerisiers en fleurs à Tokyo, à l'occasion de la visite d'Emmanuel Macron, ce 1^{er} avril, en écho aux tempêtes géopolitiques. Et ce tremblement de terre a accueilli le président français dans la capitale du Japon, dans la foulée d'une nouvelle saillie virulente de Donald Trump à l'encontre de la France.

Accompagné de son épouse, Brigitte, l'hôte de l'Élysée venait de s'entretenir avec un maître du kimono à Ginza, lorsque le président américain a pillonné l'attitude « très peu coopérative » de Paris sur le front de la guerre en Iran, tirant un peu plus le lien transatlantique. Macron a tenté d'esquiver le duel lors de sa visite officielle auprès de la première ministre, Sanae Takaichi, fervente admiratrice de Trump, avec pour ambition d'avancer un « partenariat d'exception » avec la quatrième éco-

nomie mondiale, en quête d'une voie médiane entre États-Unis et Chine.

L'Élysée s'est tout juste « étonné » du « tweet » du président américain, qui fustigeait le refus de la France d'ouvrir son espace aérien aux avions ravitaillant Israël. Il a mesuré ses réponses au trublion de la Maison-Blanche auprès d'un hôte fidèle allié américain, lui aussi secoué par le néo-interventionnisme trumpien. « Je sais que parfois l'Europe est lente. Mais la prévisibilité a de la valeur. Nous sommes là où vous savez que nous irons. Ce n'est pas mal par les temps qui courent ! », a déclaré Macron, dénonçant ceux qui « prennent des décisions qui peuvent vous heurter sans prévenir » dans une allusion voilée au président Maga, lors d'un forum des affaires.

Une œillade oblique à l'Archipel, frappé de plein fouet par le choc énergétique de la guerre au Moyen-Orient et par les pressions de Trump, qui a même évoqué la mémoire de Pearl Harbor devant Sanae Takaichi, lors de la récente visite de cette dernière dans le Bureau ovale.

Alors que l'Administration américaine met en doute son engagement dans l'Otan, le président français est en quête de « profondeur stratégique » lors de cette tournée en Asie du Nord-Est, qui le conduira en Corée du Sud ce 2 avril. Derrière les sourires crispés, l'administration nipponne s'inquiète du peu d'entrain de Trump à l'appuyer dans son bras de fer avec la Chine de Xi Jinping, avec Taïwan en ligne de mire. « Trump réveille de vieilles inquiétudes à la puissance dix. C'est pire que l'Otan car sans les États-Unis ils sont seuls », juge Valérie Niquet, experte à la Fondation pour la recherche stratégique.

Dans ce contexte mouvant, Macron a exhorté Tokyo à regarder la France d'un œil « nouveau » pour bâtir une « coalition des indépendants » face à l'empire du Milieu et des États-Unis désormais guidés par le credo de « l'Amérique d'abord ». L'ère des « multicrises et (des) multiguerras » nous appelle à « faire beaucoup plus », a lancé le président auprès d'un partenaire dont 90 % des besoins pétroliers proviennent du golfe

Persique. « On n'a pas envie de dépendre de grandes puissances qui veulent nous vassaliser au service d'agendas géopolitiques qui ne sont pas les nôtres », a insisté Emmanuel Macron. Et de pointer la volonté « hégémonique » de Pékin comme celle grandissante de Washington, sans pour autant renvoyer dos à dos les deux superpuissances.

Sous les lambris dorés du Palais d'Akasaka, la première femme dirigeante du Japon a donné le change à « Emmanuel » à l'occasion de leur première rencontre depuis sa réélection triomphale en février. « Alors que le contexte international se dégrade, il est important de renforcer la coopération » avec la France, pays « indo-pacifique », a déclaré cette nationaliste assumée.

Au menu, l'intelligence artificielle, le nucléaire, le spatial et les terres rares avec pour priorité la « sécurité économique » face à la mainmise chinoise sur la filière. Des fonds nippons vont renforcer leur investissement dans l'usine française Carest, à Lacq, qui sera inaugurée en 2027. Un site qui pèsera 15 % du

marché mondial des terres rares « lourdes », selon son fondateur, Frédéric Carecotte, évoquant un enjeu « géostratégique ». Le bilan sur le front de la défense reste maigre.

« L'enjeu pour Macron est également de ne pas donner l'impression à la Chine de s'aligner sur Takaichi »

Un membre de la délégation française accompagnant Emmanuel Macron au Japon

La question d'Ormuz a été servie en plat de résistance, offrant une opportunité de rapprochement alors que Trump a admonesté ses alliés pour leur réticence à aller patrouiller dans ce détroit verrouillé par les gardiens de la révolution. L'initiative française en faveur d'une « coalition internationale » visant à sécuriser la voie maritime une fois que les armes se seront tuées rejoint

nyahou

Les Européens refusent le survol militaire de leurs bases

Nicolas Barotte

Derrière les arguments juridiques se cache un bras de fer politique. L'Espagne, la France ou encore l'Italie ont imposé des restrictions d'accès et de survol à des avions américains et israéliens engagés dans la guerre contre l'Iran. La semaine dernière, Paris a par exemple interdit le survol de son territoire par des avions israéliens armés de retour des États-Unis. Ces entraves ont déclenché la colère de Washington. Dans leur transit aérien vers le Proche-Orient, les avions militaires américains ont besoin de survoler l'Europe, sans quoi il leur faut effectuer un détour, ou une escale, à moins de mettre en place de coûteux ravitaillements en vol. Israël, pour sa part, doit s'approvisionner en équipements auprès de son allié américain. Sans point d'appui en Europe, la cinématique des opérations s'alourdit. Mais les Européens ne veulent pas être associés aux opérations offensives de Fureur épique. La France « ne prend pas part à la guerre », a commenté mardi depuis le Japon le chef de l'État Emmanuel Macron.

L'Administration Trump y décèle une nouvelle illustration de la supposée lâcheté européenne. « Si l'Otan consiste simplement à ce que nous défendions l'Europe en cas d'attaque, mais qu'elle

nous refuse des droits de stationnement lorsque nous en avons besoin, l'arrangement n'est pas très bon », a déclaré le secrétaire d'État Marco Rubio mardi sur Fox News en pratiquant un amalgame entre l'Alliance atlantique et la souveraineté des espaces aériens nationaux. Les questions sont pourtant distinctes. « C'est un mauvais procès », rétorque un responsable français, en rappelant que la France avait notamment autorisé l'utilisation de sa base d'Istres à des fins d'escale logistique, tel qu'il est prévu dans le cadre des accords de défense.

« Si la Roumanie rend ses bases disponibles pour les États-Unis, cela signifierait participer à l'agression militaire contre l'Iran »

Un porte-parole du gouvernement iranien

Les accords militaires entre chaque État sont régulés par des Sofa (« Status of Forces Agreement ») qui facilitent les accès, déterminent les responsabilités juridiques, encadrent la vie dans les emprises... Les Sofa n'offrent pas un droit d'accès automatique à un territoire. L'espace aérien demeure souverain. Les opérations à caractère offensif sont soumises à examen.

Le cavalier seul des Américains continue d'abîmer la relation transatlantique. L'opération lancée avec Israël il y a un mois contre l'Iran a été menée « en dehors du droit international », avait fait remarquer Emmanuel Macron. Plusieurs capitales européennes veulent limiter leur soutien au strict minimum, même si elles reconnaissent « le droit d'Israël de se défendre », explique un responsable français. La contradiction affleure. Mais elles craignent aussi d'être la cible des représailles de l'Iran. En mars, Téhéran aurait menacé la Bulgarie si elle laissait les États-Unis mener des opérations de ravitaillement sur l'aéroport de Sofia. La même menace a été formulée contre la Roumanie. « Si la Roumanie rend ses bases disponibles pour les États-Unis, cela signifierait participer à l'agression militaire contre l'Iran », a prévenu un porte-parole du gouvernement iranien. Bucarest a finalement déclaré autoriser les manœuvres « défensives » et « non armées » des forces américaines...

L'Iran avait aussi demandé « des explications » à l'Allemagne sur le rôle de la base de Ramstein. Depuis cette emprise, l'armée américaine est en mesure de piloter ses opérations au Proche-Orient. Elle est utilisée par exemple pour le contrôle à distance des frappes de drones. Son emploi « est conforme au droit », a assuré le gouvernement allemand.

L'Espagne est la plus déterminée dans son opposition à la guerre de Donald Trump. Madrid a annoncé vouloir fermer son espace aérien aux avions militaires américains « liés à la guerre en Iran ». « Nous n'autoriserons pas l'utilisation des bases militaires de Moron et de Rota », a déclaré le ministre de la Défense Margarita Robles. L'Italie a aussi refusé à des bombardiers américains le droit d'atterrir sur la base de Sigonella. « Je n'ai fait que faire respecter les accords », a assuré son ministre de la Défense Guido Crosetto. En Italie, les demandes de survol d'avions militaires armés sont étudiées « au cas par cas », explique une source informée. En dehors de ce qui est techniquement déjà autorisé par les accords, comme les escales logistiques, toute demande doit être soumise au préalable.

Au Royaume-Uni aussi, où l'armée de l'air américaine dispose de points d'appui, toute demande d'utilisation pour des opérations doit aussi être étudiée « au cas par cas », a clarifié en janvier le gouvernement britannique. Début mars, il a cependant précisé avoir « autorisé l'armée de l'air américaine à utiliser des bases aériennes britanniques pour mener une action défensive spécifique et limitée contre des installations de missiles en Iran ». La base de Fairford, notamment, est concernée. La nuance est dans la définition du terme « défensif ». ■

Élie Barnavi : « Israël n'a pas d'allié en dehors des États-Unis et de quelques pays proches, comme la Hongrie d'Orban »

Propos recueillis par Cyril Louis

Historien et ancien diplomate, Élie Barnavi fut ambassadeur d'Israël en France au début des années 2000.

LE FIGARO. - En moins de 48 heures, Israël a annulé une visite de la ministre Alice Rufo, annoncé la suspension de ses achats d'armes à la France et ouvert le feu sur des blindés de la Finul au Liban. La relation entre les deux pays est-elle en train de toucher le fond ?

ÉLIE BARNAVI. - Non, on peut toujours descendre plus bas... Je n'accorde aucune importance majeure à ces épisodes dans la mesure où il n'existe plus de diplomatie israélienne au sens où on l'entend classiquement. Ce gouvernement nationaliste et religieux, au sein duquel siègent des personnalités pour le moins baroques, gère ses relations avec l'Europe à coups d'insultes, d'ostracisme et d'accusations qui, à l'approche d'élections cruciales, constituent autant de clinis d'œil à sa base électorale. La France fait à cet égard office de victime expiatoire, car elle occupe une place centrale en Europe. Mais, au risque de vous décevoir, elle n'a pas le monopole de ces brimades et ne suscite pas une hostilité particulière en Israël. L'Espagne, l'Irlande et même désormais l'Allemagne, qui se comporte pourtant comme un allié très obéissant, font également l'objet de violentes attaques émanant de notre ministère des Affaires étrangères.

La reconnaissance récente de l'État de Palestine par la France marque-t-elle un tournant dans sa relation avec Israël ?

Je ne le crois pas, ou alors il faudrait parler d'une longue série de tournants qui a débuté il y a près de soixante ans. Cette reconnaissance constitue certes un geste diplomatique plus fort que d'autres. Mais la France n'est ni la seule ni la première à s'engager sur cette voie. Ce qui a agacé le gouvernement israélien, c'est à la fois qu'elle pèse d'un poids particulier en Europe et qu'après avoir beaucoup traîné les pieds elle a embarqué dans son sillage plusieurs pays, dont la Belgique, le Royaume-Uni, le Canada ou encore l'Australie. Ce faisant, elle est d'une certaine façon devenue la tête de gondole d'un mouvement international. Mais il ne faut pas voir dans la réaction israélienne le signe d'une catastrophe diplomatique. Au

contraire, la France doit persévérer dans cette voie et s'efforcer de remettre en selle un processus de paix fondé sur la solution des deux États.

Votre pays considère-t-il encore la France comme un allié ? Je dirais que non. Sous l'autorité de Benjamin Netanyahu, Israël n'a pas d'allié en dehors des États-Unis et de quelques pays idéologiquement proches, comme la Hongrie de Viktor Orban. Il s'agit d'un paradoxe, dans la mesure où l'Europe a toujours été pour nous un partenaire naturel sur le plan économique, scientifique, culturel et touristique. Mais notre gouvernement est mal à l'aise avec les valeurs que défendent de nombreux pays européens. Il ne les voit plus comme des alliés, mais comme les représentants d'un monde lâche et veule qu'il confond dans un même opprobre, dès lors que celui-ci refuse de reconnaître en Israël l'ultime rempart qui protège l'Occident face à la barbarie - un peu comme Vienne freina l'expansion de l'Empire ottoman au XVII^e siècle.

« La diplomatie française agit avec timidité et donne l'impression de passer son temps à s'excuser. En ne se donnant pas les moyens d'être crainte, et donc respectée, elle se place dans la plus défavorable des situations »

Au Liban, la France prétend depuis deux ans jouer un rôle de médiateur pour soutenir l'armée régulière et faciliter le désarmement du Hezbollah. Comment cette posture est-elle vue par les autorités israéliennes ?

Plusieurs opinions coexistent au sein de l'administration. Israël Katz, le ministre de la Défense, considère clairement ces efforts comme une gêne, alors qu'il a donné l'ordre à l'armée de prendre le contrôle du sud du Liban. Mais, parmi les hauts gradés, beaucoup apprécient le rôle que joue la France. Ils comprennent que la force ne peut pas tout faire et qu'il est essentiel de capitaliser sur le récent changement d'attitude des autorités libanaises, qu'il faudrait être aveugle pour ne pas les voir. Paris, fort de sa position unique, doit pouvoir continuer à jouer son rôle pour s'opposer de toutes ses forces au projet dément qui consisterait à recréer une zone de sécurité dans le sud du Liban - comme si l'histoire n'était d'aucune utilité. Les États-Unis, en particulier le secrétaire

d'État, Marco Rubio, peuvent aussi y contribuer. C'est essentiel si on veut éviter une catastrophe.

La France revendique plus largement une position d'équilibre reposant à la fois sur ses relations privilégiées avec l'État hébreu et sur ce qu'on appelait jadis sa « politique arabe ». Comment cette ligne est-elle perçue par Israël ? Pour répondre à votre question, il faut remonter au changement de cap décidé par le général de Gaulle en 1967 (après la guerre des Six-Jours, le président français imposa un embargo sur les ventes d'armes à Israël et condamna l'occupation de la Cisjordanie, de la bande de Gaza et du plateau du Golan, NDLR). Jusque-là, la France était considérée comme l'un des principaux soutiens d'Israël dans le monde. Mais, à partir de cette date, notre perception a radicalement changé. S'il y eut bien sûr des fluctuations au fil du temps, notamment après l'arrivée au pouvoir de François Mitterrand, l'establishment israélien envisage depuis lors la France non pas comme un pays hostile, mais comme un partenaire incommode, voire inamical. Celle-ci paie en cela sa volonté long-temps affichée d'être le principal partenaire du monde arabe en Europe - ce dont j'ai été personnellement témoin en tant qu'ambassadeur. Au cours des dernières décennies, la France a certes fini par renoncer à cette « politique arabe », en comprenant que son poids au Proche-Orient était devenu dérisoire. Mais, à partir de ce constat de bon sens, ses tentati-

ves de rapprochement ont systématiquement été contrariées par la politique d'Israël dans les Territoires occupés. Hélas, elle n'a pas été capable de réagir en conséquence.

C'est-à-dire ? En ami de la France, je plaide pour que l'Europe adopte une politique plus franche qui consisterait à dire à Israël : « Vous êtes nos alliés, votre sécurité est pour nous un axiome. Mais ce que vous faites dans les Territoires est contraire à nos valeurs comme à nos intérêts. Et, si vous continuez, il y aura un prix à payer. » Au lieu de cela, la diplomatie française agit avec timidité et donne l'impression de passer son temps à s'excuser. En ne se donnant pas les moyens d'être crainte, et donc respectée, elle se place dans la plus défavorable des situations.

Le rôle de protecteur des communautés religieuses et des lieux saints que revendique la France nourrit de façon récurrente les tensions avec Israël.

Pourrait-il être remis en cause ? Israël n'abolira jamais ce statut de protecteur des lieux saints - même si le gouvernement actuel s'emploie à le vider de sa substance. Benjamin Netanyahu a récemment désavoué les policiers qui ont empêché le patriarche latin de Jérusalem d'accéder au Saint-Sépulcre. Je suis certain que le ministre de la Sécurité intérieure, Itamar Ben Gvir, serait ravi de mettre fin à la protection des lieux saints. Mais, en l'espèce, il a clairement visé trop haut... ■

Emmanuel Macron (ici, à l'Élysée le 24 mars), depuis le Japon, a affirmé que la France n'a pas changé les conditions de transit des avions américains dans son espace aérien depuis le début de la guerre au Moyen-Orient. ABDUL SABOOR/REUTERS

américain à la Défense, Pete Hegseth, en refusant de réaffirmer l'engagement des États-Unis envers la défense collective de l'Otan. « Une alliance ne vaut pas grand-chose si certains pays ne sont pas prêts à vous soutenir lorsque vous en avez besoin. » C'est ce qu'a dit encore plus clairement Marco Rubio, le secrétaire d'État : « L'Otan ne concernait pas seulement la défense de l'Europe, mais aussi la possibilité pour nous d'y avoir des bases militaires pour notre sécurité nationale. Si nous en sommes aujourd'hui arrivés au point où l'alliance de l'Otan signifie que nous ne pouvons pas utiliser ces bases pour défendre nos intérêts, alors c'est une rue à sens unique. » Et c'est ce qu'a confirmé Donald Trump en affirmant qu'il envisageait de retirer les États-Unis de l'Otan, un « tigre de papier », après la « défection » des alliés à Ormuz. L'Otan est-elle morte ? Elle vit en tout cas, selon le diplomate américain, Ivo Daalder, « la pire crise de son histoire ». ■

rique et à la Chine

celle de Tokyo, qui doit donner des gages à la Maison-Blanche. « Cela leur permet de donner l'impression à Trump qu'ils font quelque chose. C'est beau-coup de déclaratif », souligne Niquet. Adossé à sa Constitution pacifiste, le Japon rechigne à dépêcher ses dragueurs de mines avant qu'un cessez-le-feu ne soit conclu.

Pour le Japon, la véritable menace vient de Pékin avec pour priorité la défense des îles proche de Taïwan, et que Tokyo réarme à la hâte. Un dossier qui plane sur la visite d'Emmanuel Macron, alors que Tokyo s'est inquiété des velléités françaises d'inviter le président Xi au sommet du G7 à Evian en juin. « L'enjeu pour Macron est également de ne pas donner l'impression à la Chine de s'aligner sur Takaichi », juge un membre de la délégation.

Un numéro d'équilibre que le président français conclura en point d'orgue avec l'Empereur Naruhito jeudi, avant de s'envoler pour Séoul, en quête d'un autre point d'appui stratégique en Asie Pacifique. ■



« Paris, fort de sa position unique, doit pouvoir continuer à jouer son rôle pour s'opposer de toutes ses forces au projet dément qui consisterait à recréer une zone de sécurité dans le sud du Liban », selon Élie Barnavi.

Froissé par l'attitude des alliés concernant la guerre en Iran, Trump menace de sortir de l'Otan

Adrien Jaulmes
Correspondant à Washington

La guerre au Moyen-Orient sert au président américain à justifier ses anciens griefs contre l'Alliance, ouvrant une nouvelle grave crise dans les relations transatlantiques.

La guerre en Iran a ouvert une nouvelle crise au sein de l'Alliance atlantique. Le conflit, déclenché par les États-Unis et Israël sans consultation de l'Otan, sert à présent à Trump de prétexte pour justifier la fin d'une alliance défensive envers laquelle il nourrit une hostilité de longue date. « J'envisage sérieusement de me retirer de l'Otan », a annoncé le président américain dans un entretien au quotidien britannique *Daily Telegraph*, affirmant que sa décision était « irrévocable ».

« Je n'ai jamais été très convaincu par l'Otan, j'ai toujours su qu'il s'agissait d'un tigre de papier, et Poutine le sait aussi, soit dit en passant », a-t-il ajouté. « Nous avons toujours été présents pour eux, y compris en Ukraine », a expliqué le président américain. « L'Ukraine n'était pas notre problème. C'était un test, et nous étions là pour eux, et nous aurions toujours été là pour eux. Eux, en revanche, n'étaient pas là pour nous. »

Les messages de Donald Trump critiquant ses alliés de l'Otan se sont multipliés ces derniers jours, parfois plus fréquemment que ceux concernant les opérations contre l'Iran. Cherchant à prendre ses distances avec les conséquences de la fermeture du détroit d'Ormuz, le président américain avait

fustigé les alliés historiques des États-Unis pour lui refuser le concours de leurs marines pour rouvrir cette voie maritime. Il les a traités de « couards » pour ne pas avoir répondu à ses injonctions, tout en expliquant que les États-Unis n'en avaient de toute façon pas besoin.

« Trouvez le courage qui vous manque, rendez-vous dans le détroit et PRENEZ-LE, tout simplement », a écrit Trump dans la nuit de lundi à mardi. « Vous devez commencer à apprendre à vous défendre vous-mêmes, les États-Unis ne seront plus là pour vous aider, tout comme vous n'étiez pas là pour nous... Allez chercher votre propre pétrole ! »

Trump a de nouveau critiqué la Royal Navy dans son entretien au *Telegraph*. « Vous n'avez même pas de marine. Vos bateaux sont trop vieux et vous avez des porte-avions qui ne sont pas opérationnels », a-t-il commenté. Il a aussi ajouté à ces griefs le refus de certains États membres de laisser les États-Unis ou Israël utiliser leur espace aérien ou les bases situées sur leur territoire.

« Vous devez commencer à apprendre à vous défendre vous-mêmes, les États-Unis ne seront plus là pour vous aider, tout comme vous n'étiez pas là pour nous... Allez chercher votre propre pétrole ! »

Donald Trump, Président américain

La veille, il s'en était aussi pris à la France, autre allié historique des États-Unis. « La France n'a pas autorisé les avions à destination d'Israël, chargés de matériel militaire, à survoler son territoire. La France s'est montrée TRÈS PEU COOPÉRATIVE face au "boucher de l'Iran", qui a été éliminé avec succès ! Les États-Unis s'en SOUVIENDRONT !!! »

Les demandes d'assistance n'ont pas été déposées officiellement, le conseil de l'Alliance n'a pas été réuni, ni l'article 5 invoqué. Cette clause selon laquelle « une attaque contre l'un est une attaque contre tous » garantit la défen-

se mutuelle, et ne s'applique que lorsqu'un membre de l'Otan est attaqué. La guerre en Iran, offensive déclenchée par surprise par Israël et les États-Unis le 28 février dernier, sort de ce cadre. Les États-Unis ont mené régulièrement des guerres sans participation de l'Otan, notamment au Vietnam. L'article 5 n'a été invoqué qu'une seule fois dans l'histoire de l'Alliance, après les attentats du 11 Septembre contre les États-Unis. Plus de 1100 soldats alliés avaient été tués dans la guerre en Afghanistan qui avait suivi, dont 457 soldats britanniques, 158 canadiens, 90 français et 44 danois. En janvier dernier, des commentaires de Trump sur leur contribution avaient déclenché l'indignation dans plusieurs pays alliés. « Nous n'en avons jamais eu besoin... Ils diront qu'ils ont envoyé des troupes en Afghanistan... et c'est vrai, mais elles sont restées un peu en retrait, loin de la ligne de front », avait dit Trump, ajoutant que les États-Unis avaient été « très généreux envers l'Europe et de nombreux autres pays. Cela doit être réciproque. »

L'hostilité de Donald Trump envers l'Otan est ancienne, et s'est exprimée à plusieurs reprises. Lors de son premier mandat, le nouveau président américain avait fait pression sur les États membres pour qu'ils portent leurs budgets de la défense à 2% de leur PIB. Mais il avait déjà à l'époque envisagé de sortir de l'Otan, pour en être dissuadé par son conseiller à la sécurité nationale, John Bolton. Depuis son retour au pouvoir, les requêtes budgétaires ont été portées à 5%. « Son but dans ces demandes n'est pas de renforcer l'Otan, mais de préparer le terrain pour en sortir », avait expliqué Bolton en 2024 dans un entretien à Politico. Mais les tensions au sein de l'Alliance sont aussi devenues plus graves. Les visées territoriales du président américain contre les États membres, d'abord exprimées envers le Canada, avaient déclenché une crise diplomatique avec le Danemark, dont Trump revendique le territoire du Groenland.

Légalement, la sortie des États-Unis de l'Otan n'est pas du ressort du



président. Le traité de l'Alliance atlantique a été ratifié par le Sénat en 1949, qui a depuis régulièrement approuvé l'admission de nouveaux États membres, la dernière fois en 2022 lors de l'entrée de la Suède et de la Finlande. Le Parti républicain demeure majoritairement attaché à l'Otan, mais les attaques répétées de Trump ont érodé la solidité de l'alliance, qui repose sur l'engagement des États membres, l'activation de la défense mutuelle restant du ressort de chacun. Préoccupé par les menaces de Trump et la perspective de son retour au pouvoir, le Congrès avait ajouté en 2023 dans la loi de finances de la Défense une disposition stipulant qu'aucun président ne peut faire sortir

les États-Unis de l'Otan sans l'approbation du Sénat ou le vote d'une loi du Congrès. L'un des coauteurs de cette loi était Marco Rubio, devenu depuis le secrétaire d'État et le conseiller à la sécurité nationale de Donald Trump.

Celui-ci, souvent considéré comme l'un des rares représentants d'un cou-

« Il ne fait malheureusement aucun doute qu'une fois ce conflit (en Iran) terminé, nous devons réexaminer cette alliance »

Marco Rubio
Secrétaire d'État américain

Dans le sud du Liban, face au Hezbollah, la colère des derniers chrétiens pris sous

Manon Chapelain
Envoyée spéciale à Marjayoun

Juchée sur une colline du Sud-Liban, Marjayoun la chrétienne a longtemps veillé sur la vallée, imperturbable. Au loin, les lignes escarpées du mont Hermon ferment l'horizon et dominent le fleuve Litani, qui, en contrebas, poursuit discrètement son cours. Plus loin encore se détachent, comme suspendues à la roche, les ruines du château de Beaufort, lestées de siècles de guerre.

Depuis trois semaines, le paysage s'est resserré. L'horizon est redevenu une ligne de front. En face, en direction de la frontière israélienne, Khiam en ruine s'impose comme un point nodal du conflit. Le Hezbollah y oppose des combats acharnés à l'armée israélienne, qui cherche à s'emparer de la vallée, verrou stratégique vers la plaine de la Bekaa, plus au nord. À Marjayoun, on évite désormais les rues trop exposées. Une rumeur s'est ins-

talée : une seule image prise en direction du front pourrait suffire à faire basculer la ville dans le champ de tir.

À l'angle d'une rue déserte, une vieille dame surgit en brandissant sa canne, la voix tremblante de colère : « Rangez vos caméras ! Vous voulez qu'Israël nous bombarde, c'est ça ? » Marjayoun et les autres villages chrétiens, qui dessinent ici une fine ceinture frontalière, se sont longtemps sentis à distance du conflit entre Israël et le Hezbollah. Les bombes israéliennes, qui ont fait 1200 morts depuis la reprise des combats début mars, se sont davantage abattues sur les localités chiïtes, ciblant indifféremment civils et combattants du Hezbollah. Depuis quelques semaines, la communauté chrétienne parle à son tour d'une guerre qui les « menace ». Plus au sud, à Alma al-Chaab, la pression militaire israélienne a déjà poussé des centaines de familles sur les routes. Ailleurs, l'armée israélienne accuse le Hezbollah d'utiliser certains villages chrétiens, prélude habituel à

une intervention armée. Les habitants de Marjayoun, eux, redoutent que les frappes et les tirs, pour l'heure concentrés sur le versant d'en face, ne finissent par atteindre leur village.

« Le son, c'est jour et nuit, on ne peut plus dormir », souffle Nohad Killik, 70 ans, les bras décrivant dans l'air un va-et-vient sans fin. Au premier jour du conflit, cet ancien homme d'affaires qui a fait fortune dans les pays du Golfe a d'abord pensé à repartir. Jusqu'à ce que le village soit lui aussi classé en « zone rouge », visé par les ordres de déplacement forcé de l'armée israélienne. La décision de rester s'est imposée. « C'est la seule chose que l'on puisse faire pour résister », élude le retraité.

En 2024, lors de la précédente guerre, seuls deux de la quinzaine de villages chrétiens du sud du Liban ne s'étaient pas vidés. Cette fois-ci, l'hypothèse d'une invasion du Sud par l'armée israélienne fait craindre aux habitants un départ sans retour. Depuis 1978 et la première occupation par l'État hébreu, le fleuve Litani, qui serpente au nord de Marjayoun, est un objectif militaire récurrent de l'armée israélienne. Sa trajectoire découpe le Liban en deux, depuis la mer Méditerranée et Tyr, à l'ouest, jusqu'à la plaine de la Bekaa, à l'est. L'atteindre, c'est verrouiller l'ensemble du Sud, au risque d'isoler les dizaines de milliers d'habitants, dont les 10 000 à 15 000 chrétiens, qui, pour l'heure, refusent de rejoindre le million de déplacés.

Avec les semaines, tout de même, les signes de vie se sont peu à peu effacés.

À Marjayoun, les maisons restent closes. Quelques commerces tiennent encore, en contrebas, le rideau à moitié levé. Les habitants manquent de tout, et tiennent grâce aux convois d'aide humanitaire qui arrivent par intermittence. Renwa - elle n'a pas donné son nom - remonte la rue, trempée par la pluie, un bidon de carburant vide à la main. En bas, la pompe à essence est à sec. Elle se met à l'abri sous une arche, repose son dos fatigué contre un mur, quand l'air se déchire. Une frappe, plus loin dans la vallée, fait trembler l'asphalte et résonner son écho entre les maisons de pierre du village. « Cette guerre, ce n'est pas la nôtre. Nous sommes en colère contre le Hezbollah. Et Israël détruit tout sur son passage, sans se soucier de rien. »

« Notre soutien est primordial pour éviter que ces familles ne se retrouvent enclavées »

Vincent Gelot
Chargé de mission de L'Œuvre d'Orient en Syrie et au Liban

Face à la menace, l'école du village a fermé. Des sœurs sont restées pour donner des cours en ligne aux élèves, lorsque l'électricité et le réseau le permettent. Les quatre murs de l'ins-titut servent désormais d'entrepôt aux tonnes d'aide alimentaire distribuées par deux ONG chrétiennes, L'Œuvre d'Orient et Caritas. « Notre soutien est primordial pour éviter que ces familles ne se retrouvent enclavées,

scande Vincent Gelot, chargé de mission de L'Œuvre d'Orient en Syrie et au Liban. Nous sommes très inquiets. C'est l'avenir même de ces villages chrétiens qui est en danger. »

Le convoi, escorté par l'armée libanaise et la force intérimaire des Nations unies au Liban (Finul), ne peut désormais emprunter qu'une seule route, qui s'élance, sinieuse, à travers la plaine de la Bekaa et les vallées du mont Hermon. L'autre, plus rapide, est impraticable depuis que l'armée israélienne a ciblé l'un des ponts qui permet d'enjamber le fleuve Litani. Depuis le début de la guerre, sept points de passage ont été détruits par Israël, visant, selon son ministre de la Défense, Israel Katz, à empêcher le Hezbollah d'envoyer des armes dans le sud du Liban. Le président libanais, Joseph Aoun, a lui dénoncé une « punition collective » et un « prélude à une invasion terrestre » du Sud. « Cela m'inquiète, reconnaît Naja Alhani, 74 ans, récemment opérée du cœur. J'ai besoin de médicaments. Si on se retrouve complètement enclavés, comment vais-je me soigner ? »

Adossée dans le recoin de la salle paroissiale de Kawkaba, au nord de Marjayoun, elle acquiesce en écoutant le nonce apostolique, M^{gr} Paolo Borgia, enjoinde aux chrétiens de rester chez eux. « Je vous vois tel un olivier, dont les racines sont si solides qu'aucune pierre ne saurait l'ébranler », lance-t-il, devant un parterre d'habitants, de prêtres et de journalistes. Les mots n'auraient pu être plus justes dans cette zone agricole, où la majorité vit des revenus tirés de l'ex-

7H-9H
EUROPE 1 MATIN
Dimitri Pavlenko

Retrouvez l'Édito politique à 7h53 avec Alexis Brézet et Vincent Trémolet de Villers du Figaro

Europe 1
LA RADIO LIBRE



rant républicain traditionnel au sein de l'Administration, semble avoir changé de position. « J'ai été l'un des plus fervents défenseurs de l'Otan pendant mon mandat de sénateur, car je voyais une grande valeur dans cette alliance, a dit Rubio mardi dans un entretien à la chaîne Fox News. Et il ne s'agissait pas seulement de défendre l'Europe. Cela nous permettait également de disposer de bases militaires en Europe qui nous permettaient de projeter notre puissance lorsque notre sécurité nationale était menacée. »

« Si nous en sommes aujourd'hui à un point où... nous ne pouvons plus utiliser ces bases pour défendre les intérêts de l'Amérique, alors l'Otan est une alliance à sens unique, a poursuivi le secré-

« La France s'est montrée TRÈS PEU COOPÉRATIVE face au "boucher de l'Iran", qui a été éliminé avec succès ! Les États-Unis s'en SOUVIENDRONT !!! », a déclaré Donald Trump (ici, à la Maison-Blanche, à Washington, le 20 mars).

EVELYN HOCKSTEIN / REUTERS

taire d'État. Il ne fait malheureusement aucun doute qu'une fois ce conflit (en Iran) terminé, nous devons réexaminer cette alliance. Ce sont des questions tout à fait légitimes que nous devons nous poser. C'est une décision qui revient au président, et il devra la prendre. » ■

Au Moyen-Orient, Zelensky veut faire de l'Ukraine un acteur stratégique

Isabelle Lasserre

Dans la série des mauvaises nouvelles qui s'abattent régulièrement sur l'Ukraine depuis l'invasion russe il y a quatre ans, la guerre israélo-américaine figure théoriquement en bonne place. La montée du prix du pétrole et la levée des sanctions contre la Russie décidée par Donald Trump pour tenter de limiter les effets de la crise remplissent le portefeuille de Vladimir Poutine à un moment où son économie rencontre de grandes difficultés. La guerre désorganise l'exportation des céréales. Elle offre une distraction stratégique inespérée au Kremlin. Elle menace de détourner vers le Moyen-Orient les armes et les missiles anti-aériens destinés à Kiev.

Sans compter l'effacement partiel du conflit ukrainien dans les réunions diplomatiques et les médias occidentaux. Les nouvelles pressions de la Maison-Blanche sur Kiev pour en finir avec le conflit ukrainien, qui lui colle à la peau comme un vieux sparadrap dont elle aimerait se débarrasser... Et le renforcement de l'axe antioccidental grâce à l'aide fournie par la Russie à l'Iran en drones, en imagerie satellite et en conseils tactiques issus du terrain ukrainien. Une guerre nourrit l'autre et, dans ces crises connectées, où coule dans le même ruisseau le sang des deux conflits, Téhéran reste une pièce centrale du dispositif russe.

Pourtant, la dextérité politique, intellectuelle et militaire de Volodymyr Zelensky pourrait bien, une fois de plus, écrire une autre histoire. Opportuniste au bon sens du terme, porté par son courage, sa volonté, l'énergie que donne le combat pour la liberté et son talent à transformer les situations défavorables en occasions à saisir, le président ukrainien est allé chercher dans le Golfe ce que les Occidentaux ne peuvent ou ne veulent pas lui donner. En quelques jours, il s'est imposé comme un partenaire stratégique des pays de la région, notamment du Qatar, de l'Arabie saoudite et des Émirats, avec lesquels il a signé des contrats de défense l'engageant parfois sur dix ans.

« Les drones, c'est notre pétrole », dit Zelensky. En quatre ans de guerre, les Ukrainiens sont devenus les spécialistes mondiaux des drones militaires. Un savoir-faire unique au monde, qu'aujourd'hui tous les États du Golfe, attaqués par les drones iraniens, veulent acquérir. Pendant des décennies, ils ont investi des centaines de milliards

d'euros dans des équipements conventionnels achetés à l'Occident et à la Russie. Pour se retrouver finalement démunis, à la merci d'armes iraniennes bon marché qui menacent de les mettre à genoux en attaquant leurs raffineries et leurs usines de dessalinisation.

Depuis le début de la guerre, plus de deux cents spécialistes ukrainiens ont été envoyés dans le Golfe pour participer à la défense de la région et aider ces pays à lutter contre les drones iraniens. L'Ukraine leur propose la panoplie complète de son système de défense aérienne. Y compris ses intercepteurs de drones, peu chers et très efficaces. En quelques semaines, l'Ukraine, longtemps dépendante, est devenue un fournisseur de sécurité. Elle s'est imposée comme acteur stratégique. Mieux : alors que les Européens ont décidé de passer leur tour, Volodymyr Zelensky a même proposé son aide aux Américains pour la réouverture du détroit d'Ormuz, s'appuyant sur un savoir-faire acquis en brisant le blocus naval russe d'Odessa en mer Noire. Concrètement, Kiev pourrait fournir, outre sa stratégie de défense contre les attaques aériennes, une protection contre les mines sous-marines et des drones navals.

« Après le début de la crise énergétique mondiale, nous avons reçu des signaux de certains de nos partenaires nous demandant de diminuer nos attaques contre le secteur pétrolier et énergétique de la Russie »

Volodymyr Zelensky
Président de l'Ukraine

En échange, le président ukrainien attend de ses riches nouveaux amis qu'ils l'aident à combler son déficit budgétaire et à financer sa production nationale d'armes. Kiev négocie un accès à des capacités antibalistiques, qui lui font tant défaut pour lutter contre les missiles russes. Il a aussi mis sur la table une sécurisation de ses approvisionnements en diesel, essentiel pour l'armée et le secteur agricole.

Mais le basculement stratégique vers le Moyen-Orient est aussi politique. En aidant les monarchies du Golfe, Volodymyr Zelensky, qui joue de toutes les cartes qu'il a en main, tente de rallier à sa cause ce « Sud global » qui n'a jamais sanctionné la Russie, grand acteur éner-

gétique. Pour les faire basculer dans son camp, voire les convaincre de se rallier aux sanctions contre la Russie, le président ukrainien établit un parallèle entre la lutte des États du Golfe contre l'Iran et celle de l'Ukraine contre la Russie.

Dans le même temps, Volodymyr Zelensky, bon élève, continue à proposer des concessions diplomatiques qui tranchent avec le refus russe de mettre fin à la guerre en Ukraine. Il dénonce inlassablement l'aide russe apportée à l'Iran, volontairement sous-estimée, en tout cas publiquement, par la Maison-Blanche. Depuis le début de la guerre, la Russie fournit à Téhéran des renseignements en capacité électronique et en imagerie qui sont utilisés pour détruire des installations américaines au Moyen-Orient. À tel point que le secrétaire à la Défense britannique, John Healey, voit derrière les efforts de guerre iraniens « la main cachée de Vladimir Poutine ».

Volodymyr Zelensky interroge la décision américaine de lever les sanctions sur le pétrole russe quand la Russie aide l'Iran à frapper les États-Unis. « Cela est étrange. Les sanctions sont levées, tandis que l'agresseur fournit du renseignement pour frapper les installations du pays qui a levé les sanctions... » La semaine dernière, l'aide russe apportée à l'Iran a entraîné la destruction d'un avion de surveillance Awacs américain sur une base saoudienne. La transmission de données sensibles permet aux Iraniens, dont les Occidentaux ont remarqué avec surprise la grande précision des frappes, d'identifier des cibles américaines au Moyen-Orient. Elle augmente les capacités de nuisance de l'Iran contre les intérêts occidentaux.

Parallèlement à ses efforts pour trouver de nouveaux partenaires, le président ukrainien ne relâche pas la pression sur le front. Les récentes frappes contre les infrastructures russes en mer Baltique secouent l'économie russe. Elles visent à annuler l'oxygène libéré par la levée des sanctions américaines. « Après le début de la crise énergétique mondiale, nous avons reçu des signaux de certains de nos partenaires nous demandant de diminuer nos attaques contre le secteur pétrolier et énergétique de la Russie », explique Volodymyr Zelensky. Il a écarté cette possibilité, affirmant que l'Ukraine ne s'abstiendrait de riposter que si la Russie cessait de frapper les infrastructures énergétiques de l'Ukraine. Mais dans toute cette affaire, le plus difficile à convaincre sera Donald Trump. Le président américain n'a pour l'instant ni accepté la proposition d'aide de Zelensky, ni infléchi sa position complaisante vis-à-vis de Vladimir Poutine. ■

le feu de l'armée israélienne



ploitation des champs. Les murs de la petite salle sont recouverts de tableaux colorés où sont dépeints les vergers. Il y a quelques jours, explique Najat Alhani, une roquette s'est écrasée sur les terres d'un voisin. Par chance, elle n'a pas explosé. Mais depuis, les agriculteurs craignent de retourner travailler. « C'est l'unique source de revenu pour la majorité de nos enfants. Comment allons-nous tenir ? », appuie sa voisine.

Historiquement, les villages chrétiens du Sud ont été relativement épargnés par les feux israéliens en raison de l'histoire de collaboration de leurs habitants avec l'État hébreu. À Qlayaa, Jean Asaad, 64 ans, est le premier héritier de ce passé. « Les Israéliens sont nos alliés, nous les attendons ici. D'ailleurs, ils ne sont pas loin », dit-il, conquis, en pointant du doigt les positions israéliennes, à



À gauche : le nonce apostolique M^{gr} Paolo Borgia (au centre) s'est rendu dans le village de Qlayaa. À droite : Marie Nakal et Naja Alhani, deux habitantes de Kawkaba.

ARTHUR LARIE POUR LE FIGARO

quelques kilomètres de là. Son père et deux de ses frères ont fait partie de l'armée du Liban sud (ALS), milice constituée entre 1976 et 1979 pour protéger les villages chrétiens des combattants palestiniens, qui ciblèrent Israël depuis la région.

Lors de l'occupation du sud du Liban par Israël, en 1982, les hommes de la milice ont soutenu l'État hébreu dans ses opérations militaires. Nom-

bre d'hommes de Qlayaa et des villages chrétiens environs y ont alors pris part - son chef, Saad Haddad, est né et mort à Marjayoun. « Le parti de Dieu (nom donné au Hezbollah, NDLR), pour nous, c'est le parti du diable ! Nous l'avons toujours combattu et nous continuerons à le faire », dit-il, assurant désormais préférer vivre « dans un État israélien fort » que dans un « État faible », dit-il, le « Liban d'aujourd'hui ».

À Qlayaa, tous ne sont pas de cet avis. Le village a été frappé en plein cœur le 9 mars dernier, lorsque le père Pierre al-Rai, curé de la paroisse, a été tué dans une double frappe israélienne sur une maison en lisière du village. Aimé et connu de tous, il a longtemps tenu à l'indépendance du village, comme en 2024, où il avait réussi à faire annuler un ordre d'évacuation israélien en invoquant « la neutralité » de ses habitants. Son visage, impassible, repose désormais sur une longue banderole accrochée sur la devanture de l'église Saint-Georges. Sous ses arches de béton, quatre jeunes de la chorale paroissiale se remémorent « Abuna Pierre » en chanson. Rachel Riza, 14 ans, les pommettes saillantes sous ses yeux noirs, stoppe soudainement sa voix cristalline : « En fait, je réalise... Le Covid, la crise économique, les bombardements, encore et encore. On se fait voler notre jeunesse. » Cette génération, qui n'a pour l'heure pas l'âge de la décision, rêve d'un ailleurs pour son avenir, mais affirme, comme le reste du village, ne jamais vouloir partir. ■

Le pari de Bruno Retailleau, ancré sur le parti et les militants

Emmanuel Gallero et Claire Conruyt

Malgré le départ de David Lisnard, les tensions internes et la popularité d'Édouard Philippe, le président de LR donne la parole aux adhérents, une « exigence démocratique » dans sa course vers l'Élysée.

« **B**runo Retailleau portera son projet. Adviene que pourra! » Ce constat entendu dans les couloirs du parti mêle prudemment enthousiasme et fatalisme. Plus les jours passent, et plus le président des Républicains (LR) assume son ambition de défendre sa vision de la droite en vue de la présidentielle. Il a remis les clés du camion aux adhérents LR, qui devront se prononcer sur les modalités de désignation du candidat LR pour 2027, via un vote électronique les 18 et 19 avril. Primaire fermée réservée aux adhérents, primaire semi-ouverte élargie aux sympathisants, mise en orbite directe du patron du parti... Quelle que soit la formule retenue, le sénateur vendéen se pliera au verdict de cette « démocratie interne » qu'il défend comme une « exigence démocratique » malgré les critiques et notamment, celles de certains caciques du parti. Mais rien ne dit que ce vote puisse cimenter la cohésion.

« Tout le monde a compris qu'il était déjà candidat », grince la concurrence. Chez Laurent Wauquiez, on ne conteste

pas la légitimité d'une candidature Retailleau, mais on juge le rendez-vous du 18 avril un peu vain. « Compte tenu du poids des uns et des autres dans les sondages, quelle sera l'issue s'il ne renverse pas les choses?, s'interroge un conseiller du député de Haute-Loire. Serons-nous condamnés à nous rallier sans gloire derrière Édouard Philippe, sans avoir posé les bases préalables d'un vrai projet de droite concerté? C'est tout l'intérêt d'une primaire élargie. Un moment de lucidité s'imposera avant l'été. »

Bon an mal an, Bruno Retailleau tente de ne pas rompre les liens avec les grands élus LR dont certains assument, comme lui, leur ambition élyséenne. David Lisnard a claqué la porte pour porter sa propre candidature hors des murs de la maison LR. Laurent Wauquiez, lui, redoute l'amorce d'une « machine à perdre » et un risque d'explosion. Xavier Bertrand creuse depuis longtemps son propre sillon, à distance des instances du parti. Quand Michel Barnier n'écarte rien, tout en s'appliquant à colmater les fuites d'un paquebot fragile appelé jadis le « socle commun ». Sans compter les ambitions

Le président des Républicains, Bruno Retailleau, en octobre 2025, dans son bureau, au siège du parti, à Paris.

SÉBASTIEN SORIANO/LE FIGARO



David Lisnard, l'aventure osée d'une course en solitaire

Jusqu'à son départ des Républicains (LR), annoncé mardi soir dans le bureau de Bruno Retailleau, David Lisnard aura incarné l'aile libérale du mouvement. Le maire de Cannes et président de l'Association des maires de France (AMF) a finalement décidé de prendre ses distances avec sa famille politique. « Je quitte LR parce que LR n'a pas quitté tout simplement ses ambiguïtés et la macronie. C'est aussi simple que cela. C'est bien au-delà de la primaire », a-t-il expliqué dans la foulée, sur le plateau du journal télévisé de France 2.

Le président de Nouvelle Énergie a choisi ce moment pour annoncer sa volonté d'entrer lui aussi dans la course de la présidentielle. « Je suis candidat », a-t-il assuré alors que les adhérents LR seront appelés aux urnes internes les 18 et 19 avril pour choisir une formule de désignation du candidat (primaire interne, primaire semi-ouverte ou soutien direct au président du parti).

L'élu cannois justifie sa prise de distance en dénonçant un manque de clarté des LR « à treize mois » du scrutin de 2027. Confiance accordée à François Bayrou, proximité de la droite avec le gouvernement, participation de ministres LR, abandon de la réforme des retraites, vote du budget... Autant d'« ambiguïtés » qu'il juge inacceptables. Mardi soir, David Lisnard a remis sa lettre de démission à Bruno Retailleau au bout d'une quarantaine de minutes. Critique sur la ligne adoptée par le parti, il a cependant souligné les « convictions communes » qu'il partage avec Bruno Retailleau.

« La porte reste grande ouverte », lui a répondu, fair-play, le président du parti lui assurant qu'à l'avenir ils seraient amenés à « travailler ensemble ». Si le partant reste un « ami », Bruno Retailleau a exprimé son incompréhension : « Sa décision, je ne la comprends pas. Je pense qu'il l'avait préparée depuis des semaines ou des mois. Il a créé sa boutique. Je ne suis pas

dupe », a-t-il déclaré mercredi matin au micro d'Europe 1-CNews.

Quelques jours plus tôt en bureau politique, le président de Nouvelle Énergie avait vivement critiqué les conclusions du comité de pilotage missionné pour organiser un mode de désignation du candidat LR à la présidentielle. Partisan d'une « grande primaire ouverte » des LR à Reconquête, il avait même dénoncé un « vote truqué », en pointant la consultation des adhérents à venir. Rétrospectivement, un cadre commente : « Il ne faut pas être dupe : son départ n'est pas tant lié aux événements récents, c'est quelque chose qui vient de loin. Son départ est une démarche personnelle qu'il a mûrie, une émancipation pour se lancer à la présidentielle. » Un ténor ajoute : « Ça ressemble beaucoup à Xavier Bertrand et Valérie Pécresse qui, en leur temps, ont quitté le parti pour faire leur truc dans leur coin. »

Avec les conséquences que cela implique. D'une part, n'étant plus lié à LR, David Lisnard ne pourra plus participer à une éventuelle primaire interne, si cette méthode devait être retenue à l'issue du prochain vote des militants. D'autre



part, certains devisent sur sa possible fragilisation au sein de la puissante AMF qu'il préside, en se privant de l'étiquette LR. C'est le prix de la liberté : le patron de Nouvelle Énergie se retrouve désormais en capacité de creuser son sillon, en attendant que les sondages hissent une figure de la droite en position incontournable. Sans doute mesurait-il aussi le risque de devoir affronter Bruno Retailleau devant les militants, sachant que le président des Républicains jouit de la confiance des adhérents, qui l'ont porté à la tête du parti à plus de 74% des voix.

En faisant ce choix de course en solitaire, David Lisnard tente sa chance. Les plus optimistes loueront son courage et salueront une saine compétition à droite avant que les choses ne se décentent. Quand les plus sceptiques dénoncent déjà l'amorce d'une « machine à perdre ». Mais sur le plateau de France 2, le maire de Cannes a défendu l'urgence d'un « projet très clair, très net ». Une « alternative » et une « proposition politique indépendante et gagnante », a-t-il ajouté.

Pour sa part, David Lisnard revendique « plus de 15000 adhérents Nouvelle Énergie, dont 250 maires ». Il se vante également d'être soutenu par des « centaines de bénévoles », « 80 relais officiels » dans les départements et une « poussée importante » via des référents « dans une vingtaine de pays ». Ses équipes assurent l'existence d'un « pic » d'adhésions depuis l'annonce de son départ, quand du côté LR on affirme au contraire qu'il aurait déçu nombre d'élus, notamment chez les parlementaires. Quoi qu'il en soit, le divorce est consommé mais la présidence des Républicains s'applique à minimiser l'événement. Visiblement, Bruno Retailleau veut porter le regard au-delà des divergences stratégiques. Et conclure l'affaire sur une note positive en éloignant la menace d'une rupture qui ne saurait être définitive. « Je pense que David nous rejoindra. Nos chemins se recroiseront », a promis le président des Républicains. ■

David Lisnard Maire de Cannes



À l'Assemblée, accrochage entre Wauquiez et Barnier

Wally Bordas

La tension est subitement montée d'un cran. Selon nos informations, mardi matin, pendant la réunion des députés du groupe Droite républicaine, l'ancien premier ministre, Michel Barnier, s'est fendu de plusieurs piques acerbes à l'encontre de son président, Laurent Wauquiez. Dans la salle de réunion où les députés LR se réunissent tous les mardis, à l'Assemblée nationale, plusieurs passes d'armes ont ainsi opposé les deux hommes.

Comme chaque semaine, le patron du groupe évoque les différents sujets d'actualité politique et parlementaire. Des thématiques sur lesquelles tous les députés peuvent réagir. Et au fil des minutes, des frictions se manifestent. D'abord, lorsque Laurent Wauquiez en train d'évoquer l'appel à l'union, dans *La Tribune du Dimanche*, de 90 ministres et parlementaires pour un candidat unique de la droite et du centre en 2027, se félicite d'une « bonne initiative » qu'il fallait soutenir, Michel Barnier lui répond.

« Je te remercie pour ton soutien à cette tribune qui appelle au rassemblement de la droite et du centre, que j'appelle moi-même de mes vœux. Mais elle n'appelle pas au rassemblement des droites, ce qui est ta position », lui lance-t-il en substance. Malaise dans l'assistance. « C'est assez fréquent que Michel Barnier mette son petit grain de sel, mais là, ça a jeté un froid. Il a été assez froid et sarcastique, comme il sait très bien l'être », commente un député présent.

Les sujets de débat se poursuivent et les tensions, elles, se font encore plus importantes. Un peu plus tard, Laurent Wauquiez évoque la possibilité pour les parlementaires d'aider au fonctionnement de la vie du groupe à l'Assemblée en faisant don d'une petite enveloppe financière supplémen-

taire. Une fois de plus, Michel Barnier y va de sa petite remarque. « J'ai vu ta vidéo sur les réseaux sociaux », introduit-il, faisant référence à la capsule publiée par Laurent Wauquiez il y a quelques jours, dans laquelle il évoque la primaire de la droite, qu'il appelle de ses vœux, écrivant le nom des différents potentiels candidats à la présidentielle sur un tableau, avant de les effacer et d'appeler à un « rassemblement de la droite ».

« C'est assez fréquent que Michel Barnier mette son petit grain de sel, mais là, ça a jeté un froid. Il a été assez froid et sarcastique, comme il sait très bien l'être »

Un député LR

« J'ai vu que tu avais eu l'humilité de ne pas mettre ton nom. Par ailleurs, je te remercie d'avoir mis le mien et je note que tu l'as effacé avec vigueur », lance ensuite, en substance, Michel Barnier. Avant d'ajouter, sarcastique : « J'espère au moins que tu n'as pas fait cette vidéo avec les moyens du groupe ». Nouveau froid dans l'assistance. « Ne t'inquiète pas, je n'ai pas fait ça avec les moyens du groupe mais avec mon iPhone, je sais encore me servir d'un téléphone tout seul ». « Oui, je l'espère », ajoute alors Michel Barnier, avec un petit sourire.

« Franchement, c'était grotesque. Michel Barnier fait une fixette sur Laurent Wauquiez », critique un élu présent. Un autre commente : « Franchement, c'était très tendu et ça a provoqué un bon petit malaise dans le groupe. » « C'était une ambiance très présidentielle! », s'amuse un troisième, qui voit quant à lui poindre dans cette passe d'armes un affrontement entre chapeaux à plumes en vue de 2027. L'union n'est pas encore acquise. ■



veau «en même temps», la répétition de l'identité heureuse façon Juppé, un bricolage «impossibiliste». » Dans sa tribune au Figaro, le patron LR a répondu à l'appel d'élus en faveur d'une candidature unique de la droite et du centre, perçue comme le seul moyen d'éviter un second tour RN-LFI. Un appel que le camp Retailleau juge «très», voire «trop Macron-compatible» pour être soutenu. «Je refuse cette politique du vide qui ne propose qu'une mécanique sans vision: rassembler pour rassembler, unir pour unir», a martelé le président de LR. «Poser l'union comme un objectif absolu à la place d'un projet politique, c'est avouer d'emblée sa propre défaite,

« Je refuse cette politique du vide qui ne propose qu'une mécanique sans vision: rassembler pour rassembler, unir pour unir »

Bruno Retailleau
Président des Républicains

argue un député. Il vaut mieux une ossature idéologique solide qu'une union factice entre des gens qui sont parfois très différents politiquement, jusqu'à la gauche incarnée par Attal. »

Pendant ce temps chez LR, y compris dans les camps des rivaux, on relativise les «agitations» du parti. Jusqu'à ironiser sur ce président juché au sommet d'une «cabine téléphonique» dont la force militante ne représenterait pas grand-chose à l'échelle d'une présidentielle, qui exigera de s'adresser bien au-delà d'une famille politique qualifiée de «convalescente». «Une cabine téléphonique XXL, riposte-t-on à la présidence. Ce n'est pas une secte, comme certains le prétendent, c'est peuplé de gens gonflés à bloc pour défendre leur chef!» Alors que beaucoup parmi ses adversaires affirment que «les sondages choisissent le candidat», la garde rapprochée de Retailleau juge urgent de se concentrer d'abord sur les affaires internes. Les autres questions se poseront «le moment venu».

En attendant, le président candidat, entouré de fidèles au sein de la machine

LR, compte susciter un élan à droite tout en installant les adhérents du mouvement au centre du jeu, dans le respect des statuts. Quant à ceux qui l'accusent de mettre l'appareil politique au service de sa propre ambition, le patron des Républicains répond par l'ironie dans les colonnes du Figaro: «Je n'ai pas été élu à 75% par les militants pour jouer aux boules.»

Ses partisans anticipent une compétition des programmes avec des élus ayant chacun leur propre structure, tel David Lisnard avec Nouvelle Énergie, Xavier Bertrand avec Nous France, ou encore Laurent Wauquiez et Droite sociale, sans oublier l'agenda sénatorial de Gérard Larcher. «Bruno devra garder la tête haute sans se laisser embrouiller par tous ces bruits, et ne pas dévier de sa route. Il ne devra jamais oublier que les Français attendent une vision et une incarnation», avertit un parlementaire, qui garde l'exemple Fillon de 2017 en tête.

D'autres avancent que le chef de file de la droite pourrait progressivement se faire éteindre par les chapeaux à plumes du parti. Un danger que ses partisans l'invitent à déjouer en faisant «vivre une dynamique d'équipe», en cultivant une «team Retailleau», appuyée sur de jeunes visages de la droite susceptibles d'incarner la relève. «Aubert, Dumont, Bellamy, Nasrou...», soutient-on. Ce qui précisément fait sourcilier un cadre: «En se repliant ainsi, Retailleau prend le risque de cultiver la frustration de certains et d'accélérer les débauchages. Ce n'est qu'une question de temps avant que les Copé, les Péresse rejoignent Philippe.»

A cette heure, il semble plus aisé de compter les obstacles à venir que de prévoir les chances de réussite pour le patron de la droite. Une chose est sûre: la navigation vers l'Élysée ne se fera pas sur une mer tranquille. Essayant de prendre de la hauteur, l'un de ses fidèles compagnons de route conclut: «Bruno n'est pas déterminé à y aller pour sa pomme. Il voit la situation du pays se dégrader chaque jour et pense avoir les solutions pour sortir des ornières, sachant qu'il a toujours dit la même chose depuis son entrée dans la vie politique. Chez lui, il y a un côté devoir. Il se voit seul sur la balle. Il faut bien qu'il coure avec. Jusqu'au but.» ■



CONTRE-POINT
PAR GUILLAUME
TABARD

Le casse-tête tactique de la droite

Que la droite souffre d'un trop-plein de prétendants à la présidence n'est pas une nouveauté. Ni que les calculs solitaires l'emportent sur les réflexes collectifs. Ou que le besoin d'affaiblir ses concurrents soit plus fort que l'envie de s'épauler mutuellement.

Faut-il rappeler que les guerres Giscard-Chaban, Chirac-Balladur ou même encore Sarkozy-Juppé-Fillon avaient lieu en un temps où la droite pesait à elle seule entre 30% et 40% et pouvait prétendre accéder à l'Élysée sous sa seule étiquette? Que signifie aujourd'hui l'incapacité de Barnier, Bertrand, Lisnard, Retailleau ou Wauquiez (par ordre alphabétique) non seulement à travailler ensemble mais tout simplement à se parler au sein d'un parti qui a fait moins de 5% à la dernière présidentielle et représente moins de 10% des députés à l'Assemblée nationale?

Le vote des militants, dans deux semaines, sur la procédure de désignation du candidat pour 2027 suffira-t-il à faire marcher tous les généraux de LR d'un même pas? On sait d'avance que non. Ce vote est nécessaire pour Bruno Retailleau. Pour confirmer la légitimité acquise lors de son élection triomphale à la tête du parti, en mai 2025. Tout comme il a besoin d'afficher sa détermination à avancer, pour effacer le sentiment de fébrilité donné par sa sortie mal maîtrisée du gouvernement en septembre dernier.

Un élan militant sera précieux pour lui, mais insuffisant pour clore le débat. Ne serait-ce que parce que l'avenir de la droite ne se joue pas à l'intérieur de LR uniquement. Les Républicains seront en effet soumis à une double pression: sur leur gauche et sur leur droite. Il y a d'un côté ceux qui ne conçoivent pas une stratégie présidentielle pour Les Républicains sans prise en compte de la donne au sein du «socle commun». Même si Retailleau entend le renvoyer à l'héritage du macronisme, Édouard Philippe compte bien arrimer à lui l'électorat de droite. Et de Gérard Darmanin, officiellement à Renaissance, à Gérard Larcher, toujours à LR, les voix ne manquent déjà pas pour défendre une candidature commune à ce qui fut le «socle commun».

D'un autre côté, auréolé de sa nette victoire à Nice se traduisant ces jours-ci par une percée dans les baromètres de popularité, Éric Ciotti invite les dirigeants, les élus et, plus encore, les électeurs de son ancien parti à se tourner vers lui. Donc à changer d'alliance, à sortir de l'union avec les macronistes pour accepter la perspective de travailler avec le Rassemblement national.

Trois options s'offrent ainsi aux Républicains: l'union au centre, justifiée par la priorité au «barrage» à «l'extrême droite», «l'union des droites», justifiée par l'envie de tourner la page du macronisme en évitant de favoriser la gauche, l'autonomie enfin, justifiée par la spécificité d'une vision de droite qui serait dissoute dans tout jeu d'alliance. En sachant que, si la quasi-totalité des dirigeants de LR s'opposent fermement à tout regard même vers l'UDR, une majorité d'électeurs n'y est pas hostile par principe. Mais est-ce suffisant pour faire du choix de l'autonomie totale une position de synthèse? ■

nation, assurant que leur champion, fort de la légitimité d'une présidence du parti décrochée avec plus de 74% des voix, ira jusqu'au bout, quels que soient les obstacles intérieurs ou extérieurs. Un membre du gouvernement LR cingle: «Retailleau se trompe s'il pense que le vote des adhérents lui donnera une légitimité implacable. Ça va juste ralentir sa chute: ça fera président d'une boîte à chaussures et non président de la République.»

Qu'à cela ne tienne, le Vendéen ne compte pas reculer. Mais jusqu'où ira-t-il? «Le plus loin possible, jusqu'en janvier», soutient un «retailiste». Et si sa candidature ne devait pas décoller comme il l'espère? «On ne prévoit pas cette hypothèse, tranche l'un de ses proches. Bruno croit en la singularité de son projet. Le positionnement de Philippe sur le régalien le conforte, car il le comprend comme la promesse d'un nou-

Après la défaite de Bayrou, l'influence du MoDem menacée

Loris Boichot

«Comment va, François?» Les amis de François Bayrou, battu dans son fief de Pau, s'enquerraient de son abatement, ce dimanche 22 mars. Dépassé de 344 voix par son premier opposant socialiste, Jérôme Marbot, au terme du second tour des élections municipales, le centriste de presque 75 ans encaisse un échec douloureux. Sonné, il regrette devant ses proches «une soirée difficile».

Emmanuel Macron l'invite à dîner deux jours plus tard, à l'Élysée. Une attention appréciée par son ancien premier ministre. Beaucoup, dans le camp présidentiel, décrivent un parti, le Mouvement démocrate (MoDem), et un homme à l'influence érodée. Affaibli par l'affaire Notre-Dame de Bétharram, renversé de la tête du gouvernement en septembre, défait dans sa ville six mois plus tard, désormais dépourvu d'ambition présidentielle.

S'il ne sera pas candidat, François Bayrou ne désespère pas de défendre ses principes lors de la campagne élyséenne de 2027. La succession de son allié Emmanuel Macron est en jeu. Tout comme l'avenir du centre, le combat de sa vie. Depuis le siège de son parti, où il a reçu LCI, mardi, l'agrégé de lettres classiques ne s'est pas avoué battu, en paraphrasant Socrate: «Si vous tombez et si vous restez par terre, à ce moment-là, c'est un échec. Et si vous vous relevez, c'est un nouveau départ.»

Autour de lui, certains proches redoutent de le voir commencer une «traversée du désert». À la manière de celle qu'il a subie entre 2007, quand de nombreux députés de l'UDF, l'ancêtre du MoDem, l'ont quitté, et sa victoire à Pau, arrachée sept ans plus tard. «François Bayrou a pesé d'une manière ou d'une autre sur les cinq dernières élections présidentielles. Penser que sa défaite le ferait disparaître de la vie politique, c'est un raisonnement risqué, pour ne pas dire idiot», assure le chef de file des députés MoDem, Marc Fesneau.

Le Béarnais a décidé de ne pas siéger au conseil municipal de sa ville. Comme lui,

ses amis centristes, à Agen et à Mont-de-Marsan, Jean Dionis et Geneviève Darrieussecq, ont perdu leurs majorités au profit du Parti socialiste (PS). Des victoires ont été enregistrées à Noisy-le-Grand (Seine-Saint-Denis), Autun (Saône-et-Loire), Louviers (Eure) ou encore Châteaudun (Eure-et-Loir), où a été élu l'ancien ministre Philippe Vigier. Le parti revendique un millier de conseillers municipaux, dont une centaine de maires adhérents.

François Bayrou, lui, se retrouve contraint de se replier sur sa formation politique. Mardi et mercredi, il a évoqué l'élection présidentielle, avec les cadres du MoDem réunis en bureau exécutif et en conseil national. Hors de question, pour lui, d'organiser une élection primaire afin de désigner un candidat unique «de la droite et du centre», une formule qu'il abhorre.

«Le centre n'est pas un sous-produit de quelque chose», a-t-il insisté sur LCI. Face au risque d'un second tour entre «l'ex-

trême gauche» et «l'extrême droite», François Bayrou plaide pour qu'une union s'impose en fonction des intentions de vote dans les sondages. «Que chacun se présente, dise ses idées. Et au mois de février, fin janvier-février (...), que chacun soit prêt à se retirer pour celui qu'on considérera le mieux placé», a-t-il indiqué.

Un «comité de liaison»

Alors qu'Édouard Philippe, Bruno Retailleau et Gabriel Attal s'activent pour tenter de prendre cette place, aucun des trois hommes ne trouve grâce aux yeux de François Bayrou. Le président d'Horizons «s'est tiré plusieurs balles dans le pied. Les Français n'aiment pas la déloyauté», cingle le centriste en privé. Une référence à la demande d'une démission anticipée d'Emmanuel Macron formulée par le Havrais en octobre dernier, qui a provoqué une déflagration dans son camp.

Le chef des Républicains (LR), Bruno Retailleau, son ancien ministre de l'Intérieur, qu'il a apprécié à ce poste, n'incar-

ne pas sa ligne politique. Trop conservateur, juge-t-il. Quant au numéro un de Renaissance, il manquerait d'épaisseur pour occuper l'Élysée. Sa proposition de former un «comité de liaison» entre le parti présidentiel, Horizons et le MoDem, pour se coordonner en vue de 2027, recueille une méfiance polie dans les rangs centristes.

Entre ces trois formations représentées au gouvernement, «l'idée n'est pas de dire: on soutient le même candidat. Puisque ce n'est pas le cas actuellement. J'observe qu'Attal soutient Attal, que Philippe soutient Philippe...», dit Marc Fesneau. Nous, nous disons «projet». » En lien avec l'UDI, le Parti radical et les déçus de Renaissance, au nom du «rassemblement» du «centre démocrate», selon l'état-major bayrouiste. «Le centre affirmera ce qu'il entend porter devant les Français pour les rassembler autour d'une même vision», a déclaré dimanche, sur France 3, le vice-président du MoDem et ministre des Affaires étrangères, Jean-Noël Barrot.

Devant ses visiteurs, François Bayrou affirme qu'il ne pourra soutenir qu'une personnalité «de caractère», compatible avec le projet du centre et capable d'affronter le chaos géopolitique. Comme il avait fini par appuyer Emmanuel Macron en février 2017, certain que sa démarche s'était révélée déterminante. «Bayrou a pesé 18% des voix à la présidentielle de 2007. Cet espace pèse quelque chose et peut être un espace de bascule», souligne son ami, le communicant Régis Lefebvre.

Deux épreuves attendent le démocrate-chrétien. En septembre, son procès en appel dans l'affaire des assistants parlementaires du MoDem, après sa relaxe en février 2024. Ensuite, le tabou de sa succession à la tête de sa formation. Ses deux fidèles, Jean-Noël Barrot et Marc Fesneau, entretiennent une discrète rivalité en interne. Mais peu abordent ouvertement l'«après». «Il est nécessaire que François Bayrou pense à transmettre, pense à d'autres personnes qui composent le parti», déclare la députée MoDem Sandrine Josso. L'ancien premier ministre n'a toujours pas l'intention de passer la main à la tête de son parti. Il le préside au moins jusqu'au printemps 2027. ■



«Que chacun se présente, dise ses idées. Et au mois de février, fin janvier-février (...), que chacun soit prêt à se retirer pour celui qu'on considérera le mieux placé», explique François Bayrou, à propos de l'élection présidentielle.

SEBASTIEN SORIANO/LE FIGARO

Écoutez
Guillaume
Tabard
à 8h10
dans la Matinale
de David Abiker
avec LE FIGARO

Richard Flurin
et Célestine Gentilhomme

Le chef de file des députés PS assume la confrontation avec le premier secrétaire, Olivier Faure, après les municipales et un an avant la présidentielle.

Un jour, Boris Vallaud s'était laissé aller à la confiance au micro d'une télévision locale : enfant, il rêvait de devenir cuisinier ou alors... torero. Peut-être est-ce cette vocation de matador qui l'a finalement décidé à prendre le taureau par les cornes. Dans un entretien au *Parisien*, le patron des députés PS a posé mardi un ultimatum au premier secrétaire, Olivier Faure, dont il ne cesse de dénoncer les zigzags stratégiques depuis des municipales en demi-teinte. « Je ne veux pas le surplace, ni les non-choix, ni l'attente », a-t-il pressé, lui qui reproche à la direction socialiste d'avoir laissé faire, sans dialogue ni consultation, les alliances perdantes avec les Insoumis.

Mais le quinquagénaire a surtout la tête à la présidentielle. Pas pour lui, assure-t-il, mais pour sa famille politique, qui s'« enlise » dans les petits jeux tactiques. « Il faut se secouer, il faut se réveiller. La somme des non-décisions, des non-dits, ça ne met pas la gauche au travail », s'est-il encore agacé. C'est pourquoi Boris Vallaud réclame un vote des militants avant l'été pour choisir leur candidat, qui devra ensuite œuvrer à l'union de la gauche non mélenchoniste. À défaut, et si rien ne bouge, le socialiste a laissé entendre qu'il n'aurait plus sa « place » dans une « direction » qui « choisit l'enlèvement ».

« Il faut se secouer, il faut se réveiller. La somme des non-décisions, des non-dits, ça ne met pas la gauche au travail »

Boris Vallaud Président du groupe socialiste à l'Assemblée

Tant pis si les détracteurs du Landais l'accusent souvent de manquer de courage. « Boris, c'est un peu : "Retenez-moi ou je fais un malheur" », soupire un député PS. « Ce serait plus confortable de se mettre sur le siège passager et d'attendre que ça passe. Qui prend plus de risques aujourd'hui au PS que Boris Vallaud ? », réplique son fidèle lieutenant et sénateur PS, Alexandre Ouizille. Il a en tout cas fallu déminer ce que certains ont perçu comme une menace mardi soir au siège du parti, où les socialistes étaient réunis en bureau national pour dissenter - officiellement - sur la situation internationale.

Rattrapé par les déclarations de son camarade, Olivier Faure y a renouvelé sa promesse de consulter les adhérents d'ici à l'été sur le « processus présidentiel », sans s'appesantir sur les options



Boris Vallaud, sur les bancs de l'Assemblée nationale, le 20 janvier.

SARAH MEYSSONNIER/REUTERS

montagne accouche d'une souris. « Je ne vais pas vous dire qu'il s'est planté, mais force est de constater que ça ne prend pas. Un congrès de la "réconciliation", ça ne veut rien dire. Un congrès, c'est fait pour trancher », souligne alors le premier secrétaire, non sans délectation. Un vote des militants classe le « texte d'orientation » du Landais en troisième et dernière position. Boris Vallaud passe alors sous les fourches caudines d'Olivier Faure et lui apporte un soutien décisif dans son duel face à ses opposants. Il en sortira un parti encore et toujours coupé en deux, la « réconciliation » a fait long feu. « C'est quand on est dans un combat qu'on voit la véritable épaisseur des gens. Olivier n'en a fait qu'une bouchée, ça n'augure rien de bon pour une éventuelle candidature à la présidentielle », persifle un socialiste tendance sociale-démocrate.

Dans la bataille, Boris Vallaud obtient tout de même des crédits pour fonder une école de formation des cadres du parti, appelée Académie Léon Blum, ainsi qu'un journal intitulé *Le Nouveau Populaire*. De quoi dépoussiérer la vieille maison, qui s'est fait pour le moins ringardiser par l'inventivité du mouvement Insoumis. « Ce sont les deux choses qui fonctionnent le mieux au PS depuis le congrès. Nous avons pris notre part à la modernisation de notre parti », se félicite Alexandre Ouizille.

« Boris Vallaud est intelligent, mais dès qu'on rentre dans la négociation, il est très très dur »

Gérald Darmanin
Ministre de la Justice

Au cours de la campagne, il a surtout profité de l'attention qui lui était accordée pour développer un nouveau concept à partir duquel il entend bâtir un projet politique : la démarchandisation. « Cette réorientation implique de soustraire progressivement au marché les dimensions essentielles de la vie », affiche-t-il pour expliquer sa démarche, citant notamment « l'enfance, l'éducation, la vieillesse ou la santé ». En bref, restructurer des services publics suffisamment puissants pour évincer l'appétit des entreprises privées dans les secteurs jugés primordiaux. « Tout ça, c'est de la com ! Il a trouvé la démarchandisation comme Mélenchon a trouvé la nouvelle France », se gausse un proche d'Olivier Faure.

Mais Boris Vallaud tient à son idée et détaillera un programme politique qui en est inspiré dans un ouvrage à paraître le 24 avril prochain. Il peut d'ores et déjà se targuer d'avoir reçu les hommages appuyés de Jean-Luc Mélenchon. « (La démarchandisation) est un authentique point de vue anticapitaliste et c'est une heureuse nouvelle venant du PS si l'on choisit d'y croire », avait-il salué sur son blog. Pas si étonnant pour qui se rappelle que le fondateur de La France insoumise a longtemps milité à l'aile gauche du PS aux côtés d'Henri Emmanuelli, alors député de la 3^e circonscription des Landes, où lui a succédé un certain Boris Vallaud, qu'il avait adoubé. Avec pour autre parrain socialiste Arnaud Montebourg, dont il fut longtemps le collaborateur privilégié, on peut résolument classer le chef de file des députés socialistes parmi les plus à gauche du PS, à contre-courant des sociaux-libéraux. « Il est intelligent, mais dès qu'on entre dans la négociation, il est très très dur », observe en privé le ministre de la Justice, Gérald Darmanin.

Boris Vallaud ne manque jamais une occasion de s'en prendre à Emmanuel Macron et à l'« impasse » de sa politique économique d'inspiration libérale. « Il n'en finit plus de rembourser ses bookmakers de 2017 », avait-il tancé aux dernières universités d'été du PS. Comme si le refus du président de la République d'augmenter l'imposition des grandes fortunes s'expliquait par le fait qu'il leur doit son élection plutôt que par des convictions économiques profondes. Il faut dire que les deux hommes se connaissent bien. Après avoir partagé leur scolarité à l'ENA, dans la promotion Senghor, ils ont travaillé côte à côte au secrétariat général de l'Élysée pendant le quinquennat de François Hollande. « Il n'a jamais digéré que son homologue devienne président de la République », souffle un interlocuteur régulier du député des Landes. De quoi encourager aussi le socialiste à succéder à son ancien camarade et à porter ainsi l'estocade à une décennie de macronisme. ■

Boris Vallaud, l'ambitieux socialiste qui fait tanguer le parti à la rose

soumises au vote. Le premier secrétaire sait pourtant que la primaire des « unitaires » qu'il soutient risque de se heurter au veto de ses opposants internes. Ni Boris Vallaud ni le maire PS de Rouen, Nicolas Mayer-Rossignol, ne veulent entendre parler de ce projet de sélection d'un candidat unique de la gauche non mélenchoniste, auquel

concourent pour l'instant l'Écologiste Marine Tondelier et les deux ex-Insoumis Clémentine Autain et François Ruffin. « Vallaud n'en veut pas parce qu'il pense qu'en passant par une désignation interne au PS il s'imposera face à Faure », croit savoir une huile socialiste.

Raphaël Glucksmann, qui échange régulièrement avec Boris Vallaud, livre

en privé une autre analyse : « Il ne veut pas servir l'agenda d'Olivier Faure. C'est un vrai socialiste. Il veut la continuité et l'unité du vieux parti et de ce qu'il incarne. » Il faut dire que la formule proposée par Boris Vallaud n'est pas très éloignée de celle plébiscitée par l'eurodéputé : le chef des députés PS défend une « coalition » de la gauche hors LFI autour d'un projet commun, dont émergera par la suite un candidat. « Vallaud arrive à mettre autour de la table des personnes comme Cécile Duflot, Yannick Jadot, Raphaël Glucksmann », raconte un de ses soutiens.

Un profil rassembleur dont il avait déjà tenté de tirer profit au dernier congrès socialiste, lorsqu'il avait annoncé briguer la succession d'Olivier Faure à la tête du parti. « Vallaud a une bonne image. Il a un côté apaisant et moins clivant que Faure », explique un ténor de la formation. Cette nouvelle ambition a toutefois marqué une rupture définitive entre les deux hommes, qui n'ont jamais vraiment parlé le même langage. « Il n'y a pas eu de fusion entre eux. Ils n'ont pas la même nature. Boris est un personnage romantique, Olivier est un personnage de roman », sourit un élu socialiste. Boris Vallaud rêvait, lui, d'incarner une troisième voie - celle de la « réconciliation » - entre les deux oppositions internes à cotteaux tirés. Avec l'espoir d'en faire une rampe de lancement pour ses ambitions présidentielles, lui qui souffre encore d'un déficit de notoriété.

Mais rien ne se passe comme prévu. Les cadres des deux courants, dont beaucoup avaient pourtant pressé Boris Vallaud de sortir du bois, campent finalement sur leur position. Le grand réconciliateur se retrouve bien seul. La

Tous au Golf !

DU 27 MARS AU 12 AVRIL 2026
TROUVEZ VOTRE INITIATION
PRÈS DE CHEZ VOUS.

Plus de 350 clubs vous attendent.
Rendez-vous sur ffgolf.org rubrique Débuter.

Quand la propagande djihadiste adopte les codes de la jeunesse pour mieux l'attirer

Jean Chichizola

La DGSJ s'inquiète de la montée en puissance d'une « nouvelle génération hyperconnectée », formée via les plateformes.

La France n'échappe pas à la tendance évoquée dans le dernier rapport du Global Terrorism Index sur l'implication croissante des mineurs dans les projets terroristes. En octobre 2025, dans une note dont *Le Figaro* a pris connaissance, la DGSJ évoquait, en matière de terrorisme islamiste, une « hausse de la menace endogène portée par de jeunes acteurs en France ». Dans son dernier bilan annuel, le Parquet national antiterroriste (PNAT) souligne également un « rajeunissement des personnes mises en examen, observé de manière croissante depuis fin 2023 au niveau européen ». En 2025, 22 mineurs ont été mis en examen pour une infraction terroriste suivie par le PNAT, soit 20 % du total des mis en examen, contre 19 en 2024, 15 en 2023, 2 en 2022, 4 en 2021, 10 en 2020 et 5 en 2019. À noter que le reste des mis en examen sont souvent très jeunes (moins de 21 ans) et que 90 % des mineurs concernés sont liés au terrorisme djihadiste (5 % au terrorisme corso et 5 % au terrorisme d'ultradroite).

La note de la DGSJ constate deux phénomènes parallèles : l'augmentation de la menace terroriste djihadiste à partir de 2023 et le fait que, depuis cette même période, « la menace endogène s'incarne de manière croissante au sein d'une nouvelle génération, hyperconnectée, composée de jeunes - pour la plupart âgés de 13 à 17 ans - en quête identitaire, fascinée par l'ultraviolence et à la faible empreinte idéologique ». Des jeunes cumulant souvent, mais il peut toutefois y avoir des exceptions, « des vulnérabilités, notamment mentales, familiales et scolaires, générant un mal-être identitaire et un sentiment d'isolement et d'inutilité sociale, les rendant d'autant plus perméables aux discours extrémistes ». La DGSJ note également que, chez ces jeunes, « l'adhésion à la doctrine djihadiste semble parfois être un exutoire à des pulsions violentes ou à des frustrations personnelles, une appétence pour la violence et les armes » plus que « l'aboutissement d'un réel cheminement idéologique ».

« La menace endogène s'incarne de manière croissante au sein d'une nouvelle génération, hyperconnectée, composée de jeunes - pour la plupart âgés de 13 à 17 ans - en quête identitaire, fascinée par l'ultraviolence et à la faible empreinte idéologique »

La DGSJ

Or, constate la DGSJ, « les organisations terroristes ont su s'adapter à ces nouveaux profils, en développant des outils et des supports de propagande reprenant les codes de cette nouvelle génération se radicalisant essentiellement en ligne ». Cette propagande ciblée facilite le basculement en ligne rapide de ces jeunes « en quête de repères », maîtrisant comme le reste de leur génération les réseaux sociaux et les messageries chiffrées.

Via ces messageries, ces apprentis djihadistes tissent entre eux des relations virtuelles. Les réseaux sociaux deviennent « des sources d'apprentissage technique (partage de manuels opérationnels, tutoriels, etc.), d'outils de coordination clandestine (planification discrète, contacts avec des facilitateurs, recherche de soutiens financiers/logistiques) et de mise en scène des projets de passage à l'acte (diffusion de modèles de lettres d'allégeance, vidéos d'adieux, simulations sur jeux vidéo) ». Et les jeunes fous de Dieu bénéficient en parallèle de « la faible modération des plateformes fréquentées », qui « facilite l'accès à une offre pléthorique de contenus radicaux, accélérant de façon inédite l'endoctrinement et le basculement dans la violence ».

L'adolescence, et ses fragilités, sont donc devenues un terrain de chasse pour les tenants de « l'idéologie salafo-djihadiste » qui prouvent une nouvelle fois leur pragmatisme. Selon la note, « cette stratégie d'adaptation à un public cible de plus en plus jeune, et sous l'effet de l'action des nouvelles recrues particulièrement agiles avec les moyens de communica-

tion », passe par un recours croissant à l'intelligence artificielle dans la production de messages de propagande. Les contenus s'adaptent aux nouveaux profils avec le recours à des jeux vidéo comme Roblox/GTA, disposant tous aujourd'hui de systèmes de chat, ou encore « des livres de propagande se rapprochant des codes de la pop culture ».

En 2023, le téléphone portable d'un djihadiste de 16 ans accusé de préparer un attentat recelait ainsi des images de simulation de tuerie de masse dans une salle de classe, images figurant sur une plateforme de jeux vidéo en ligne. Sur une autre capture d'écran d'un jeu du même type, on pouvait observer un drapeau de l'État islamique illustrant une

scène faisant référence aux « criminels qui torturent les musulmans »...

Tout est bon pour les propagandistes djihadistes. Des plateformes, souvent plus connues pour la revente de vêtements ou d'accessoires d'occasion, sont ainsi « détournées de leur objectif initial afin de proposer divers services, à l'instar de la vente de drapeaux de l'État

islamique sur Vinted ». À l'occasion, les organisations terroristes proposent leurs propres produits. Ainsi de l'application X.X créée par l'État islamique « permettant d'approfondir ses connaissances en arabe à partir de supports de l'organisation » et où des jeunes apprentis terroristes « sont particulièrement actifs ».



Les messages ciblés des groupes terroristes sur les réseaux sociaux facilitent le basculement en ligne de certains jeunes « en quête de repères ».

En Occident, un terrorisme de plus en plus alimenté par la radicalisation des mineurs

Les rapports annuels, comme l'édition 2026 du Global Terrorism Index (GTI), permettent de rappeler, par la froideur des statistiques, la réalité d'un phénomène devenu presque habituel et perdu au milieu de la bouillie médiatique. Ils donnent aussi l'occasion d'évoquer les évolutions du terrorisme mondial, ce que fait le rapport en insistant sur l'ampleur du péril jeune dans les pays occidentaux.

La réalité glaçante est qu'avec 3 morts (deux dans des attentats islamistes et un dans un attentat d'ultra-gauche), la France a connu en 2025 son année la plus sanglante depuis 2020, marquée par 6 attentats djihadistes et 7 victimes. Depuis 2012, la France a été frappée par plus de 50 attaques islamistes (276 morts). Et, comme le souligne le GTI, elle n'est pas seule. « Depuis 2011 », précise le rapport, le terrorisme, majoritairement islamiste, aurait tué 53 personnes en Allemagne. Et, « depuis 2007 », 69 au Royaume-Uni. Parmi ces attaques : l'attentat à la voiture-bélier d'un djihadiste afghan à Munich en février 2025 (2 morts, une mère d'origine algérienne et sa fille) et celui perpétré en octobre par un Britannique d'origine syrienne contre une synagogue de Manchester (2 morts).

Dans ce contexte, une part importante du rapport évoque la radicalisation de la jeunesse. Et l'étude détaille particulièrement ce qu'il appelle « le chemin moderne de la radicalisation » via internet, « les algorithmes des réseaux sociaux » et les « environnements de jeu immersifs ». Des outils que la propagande de groupes terroristes utilise à la perfection. Et ce quelle que soit leur obédience : si le djihadisme demeure la

principale menace, particulièrement en Europe, ce « chemin » juvénile de radicalisation s'applique aussi à l'ultra-gauche, à l'ultradroite ou à ce que les experts appellent l'« extrémisme bar à salade » ou « à la carte », où des jeunes sans repères idéologiques mais avides de violence consultent des contenus divers (accélérationnisme, théories du complot antisémites, propagande djihadiste, culture « incel » - pour « célibataires involontaires » -, haine des autorités...).

Le Global Terrorism Index constate donc que « le terrorisme dans les pays occidentaux est de plus en plus alimenté par la radicalisation des jeunes ». Ainsi, les mineurs représentent « 42 % de toutes les enquêtes liées au terrorisme en Europe et en Amérique du Nord en 2025, soit un triplement depuis 2021 ». Par ailleurs, « en 2024, les adolescents représentaient près des deux tiers des arrestations liées à l'État islamique en Europe ». Ce rajeunissement terroriste touche d'autres régions, comme l'Afrique subsaharienne, avec des motivations différentes (aliénation et isolement social en Occident, chômage et violences étatiques en Afrique subsaharienne).

Mais c'est bien l'Occident qui est concerné au premier chef. Que ce soit, pour ne prendre que quelques exemples, en Belgique (un tiers des enquêtes entre 2022 et 2024 impliquant des mineurs), au Royaume-Uni (82 mineurs interpellés en 2023-2024 contre 12 en 2019) ou encore en Australie (35 mineurs impliqués depuis 2020).

Autre tendance inquiétante : le temps de la radicalisation d'un jeune était estimé à 18 mois en 2005 et 13 mois en 2016. Il peut être aujourd'hui de quelques mois, de quelques semaines, voire de quelques jours. La

propagande surfe également sur la vulnérabilité des cibles : quelque 87 % des mineurs radicalisés ont souffert de négligences ou d'abus psychologiques et plus des trois quarts ont vécu des situations d'abandon.

Le rapport souligne que, si « la principale cible des réseaux terroristes est constituée de jeunes âgés de 15 à 25 ans, le recrutement et l'endoctrinement idéologique ont été constatés chez des enfants dès l'âge de 8 ans ». Un phénomène global qui crée ce que « les spécialistes de la lutte antiterroriste appellent un « fossé d'accélération » (« acceleration gap »), avec « une disparité croissante entre la vitesse de la radicalisation et la capacité des États à la détecter et à y répondre ».

« Les mineurs représentent 42 % de toutes les enquêtes liées au terrorisme en Europe et en Amérique du Nord en 2025, soit un triplement depuis 2021 »

Global Terrorism Index

Selon le rapport, ce bilan inquiétant est directement lié au « chemin moderne de la radicalisation ». Le rapport estime ainsi que « l'un des développements les plus alarmants en matière de radicalisation des jeunes est l'instrumentalisation des jeux en ligne et des plateformes de communication connexes, notamment Discord, Twitch, Steam et Roblox ». Les terroristes ne se contentent pas de nouer par ce biais des liens avec des jeunes isolés : ils créent des univers de « jeu » glorifiant la

violence. Des mineurs utilisent ainsi « des jeux de simulation pour répéter numériquement des actes de violence réels, tels que des attaques » contre des lieux de culte ou des écoles, « brouillant ainsi la frontière entre loisirs numériques et terrorisme physique ».

Les recruteurs de bébés tueurs utilisent aussi « une stratégie de l'entonnoir » à plusieurs niveaux pour identifier, manipuler et radicaliser les mineurs. Point de départ le plus fréquent : « des plateformes grand public telles que TikTok, Instagram, Facebook et YouTube Shorts » pilotées par des algorithmes « conçus pour maximiser l'engagement et la fidélisation des utilisateurs » et qui « orientent souvent involontairement les jeunes influençables vers des contenus de plus en plus extrêmes et chargés d'émotion ». Ces jeunes, interagissant avec « des contenus provocateurs ou controversés », sont alors « rapidement exposés à des vidéos glorifiant les tueurs en série, les auteurs de fusillades scolaires et les terroristes, banalisant ainsi l'esthétique extrémiste par le biais de vidéos courtes ».

Une fois la cible repérée et ferrée, le recruteur, parfois lui-même adolescent, la fait basculer vers des messageries chiffrées (Telegram, Signal, Wire...). « Dans ces environnements chiffrés et non modérés, explique le rapport, les jeunes sont intégrés à des bulles informationnelles très fermées. Les opinions dissidentes sont violemment réprimées et le mineur est soumis à un endoctrinement intensif, à des discussions tactiques, à une planification opérationnelle et à la normalisation de la violence extrême. » Dernière étape pour les plus fanatiques : la sortie du virtuel et le passage à l'action directe. ■ J.C.

Tariq Ramadan : 18 ans de prison pour viols mais un exil doré en Suisse

Stéphane Kovacs

Reconnu coupable par la justice française la semaine dernière, le prédicateur de 63 ans, réfugié dans son pays, ne semble pas prêt à purger sa peine.

Voilà donc Tariq Ramadan condamné pour la deuxième fois. Reconnu coupable, en 2024, par la justice helvète, d'un viol sur une femme en 2008, le prédicateur suisse de 63 ans a été condamné, la semaine dernière, à 18 ans de réclusion par la cour criminelle départementale de Paris, jugé par défaut et à huis clos pour des viols commis sur trois femmes. À titre de peine complémentaire, « compte tenu du risque de réitération des faits », le petit-fils du fondateur des Frères musulmans, Hassan al-Banna, se voit astreint à un suivi socio-judiciaire de huit ans, privé de ses droits civils et civiques pendant dix ans et définitivement interdit du territoire français. « Il y a eu l'affaire Dreyfus. Aujourd'hui, il y a l'affaire Ramadan, ose publier, sur X, son compte de soutien Justice pour Ramadan. Allons-nous laisser-faire ? » En attendant, le multicondamné, visé par un mandat d'arrêt, coule des jours paisibles près de Genève, soigné en psychiatrie à la Clinique du Grand-Salève, un « établissement privé de standing », avec vue sur la montagne.

« Le procès s'est terminé comme il a commencé, par une mascarade », s'insurge l'un des avocats de Tariq Ramadan, M^e Ouidia Elhamamouchi. C'est un déni de justice. Pour d'autres personnalités, comme (l'acteur mis en examen pour viol en 2021) Ary Abittan, ça se termine en non-lieu ! Mais pour Tariq Ramadan, c'est une peine lunaire, de crime de sang ou de terroriste... Et la peine complémentaire de ne pas parler de son affaire, donc de pouvoir se défendre pendant quatre ans, est contraire aux libertés les plus fondamentales ! D'ailleurs, sur les réseaux sociaux, tout le monde dit que c'est du grand n'importe quoi. »

Si Tariq Ramadan est prié de « s'abstenir de toute intervention publique relative à cette infraction », ses soutiens ne s'en privent pas. Certains se font même poètes : « L'injustice est à l'œuvre, et nous la regardons, stupéfaits / Sous nos yeux grands ouverts se déploie l'iniquité et la partialité / Témoins au premier rang d'un accusé qui est lésé / Sans aucun doute, cette injustice est organisée », publie le compte Justice pour Ramadan. « C'est totalement une affaire politique, assène de son côté sa fille Maryam. Il ne reste que la justice de Dieu. »

Alors que la période du procès coïncidait avec celle du ramadan, les conseils de l'islamologue avaient d'abord demandé un report, plaidant que ces dates étaient « radicalement incompatibles avec un exercice serein et effectif des droits de la défense ». Sans réponse de la part de la présidente, Corinne Goetzmann, ils avaient réclamé sa récusation. En vain.

« Je pense à toutes ces femmes victimes, à celles qui ont attrapé des MST et qui ne pourront jamais avoir d'enfants, à celles qui ont vu leur vie totalement détruite »

Henda Ayari Première plaignante à avoir dénoncé Tariq Ramadan

Le matin du 2 mars, à l'ouverture de l'audience, sur l'île de la Cité, Corinne Goetzmann est bien là, mais Tariq Ramadan ne se présente pas. L'accusé, souffrant de sclérose en plaques depuis une dizaine d'années, a été hospitalisé deux jours plus tôt à Genève. Une violation de son contrôle judiciaire lui interdisant de paraître en Suisse ; ses avocats expliqueront que l'islamologue, vivant à la frontière, effectuait « depuis des mois » des visites à Genève au chevet de sa mère, âgée de 93 ans.

Dans un courriel à ses médecins que *Le Figaro* a pu consulter, Tariq Ramadan, le 26 février, veille de cette hospitalisation, se disait déjà « très fatigué, avec des symptômes récurrents ». « J'ai de vraies craintes de ne pouvoir faire face à quatre semaines (de procès, NDLR), à un rythme effréné et finalement, bien inhumain », écrit-il, « un peu en urgence », réclamant « une courte attestation ». « D'autant que l'expert médical, poursuit-il, malgré tout ce que je lui ai donné comme documents et dit, a conclu son rapport de façon succincte, ahurissante et lunaire : "L'état de santé de M. Tariq Ramadan est compatible avec sa comparution devant la cour criminelle et lui permet de suivre les débats et d'organiser sa défense." »

Rendu le 6 mars par deux neurologues indépendants, le rapport commandé par la présidente ne dira pas autre chose. Il conclut à la « stabilité » de la maladie, « sans signe de poussée récente ». « Je vous demande de le juger par défaut et de décerner à son encontre un mandat d'arrêt » international, s'exclame ce vendredi-là l'avocat général, Philippe Courroye, fustigeant la « lâcheté » de Tariq Ramadan, qui a « mis une frontière



et le lac Léman entre la justice française et lui parce qu'il ne veut pas être jugé ».

C'est donc « en l'absence de l'accusé, lequel n'a justifié d'aucune excuse valable », que le procès s'est tenu, a rappelé la cour dans ses motivations. Ses avocats se sont retirés, ne « voulant pas servir de caution à un procès sans l'accusé », explique M^e Elhamamouchi. Là encore, un renvoi nous a été refusé, alors que dans d'autres procès, il n'y a aucun problème à obtenir un décalage de quelques semaines. Tariq Ramadan ne parle pas d'islamophobie d'État, mais fait tout simplement le constat qu'il n'a pas eu le même traitement que d'autres. »

La cour s'en est remise aux déclarations faites par le prédicateur lors de l'enquête et de l'instruction. Elle a entendu deux des trois plaignantes, des experts, et seize des vingt-quatre témoins et experts privés qui avaient été cités par la défense. « La présidente a été d'une vigilance absolue sur le respect du contradictoire, fait valoir M^e Sarah Mauger-Poliak, l'un des avocats de l'ancienne salafiste Henda Ayari, première plaignante à avoir dénoncé Tariq Ramadan. Aucun des arguments de la défense, aussi farfelu soit-il, n'a été passé sous silence. L'avocat général a aussi tenu à ce que la voix de Tariq Ramadan résonne dans le prétoire :

on l'a donc entendu, lors d'anciens procès, parler des femmes qui se doivent d'être pudiques... » Pour se faire leur avis, les magistrats ont retenu « le récit constant » et « concordant » des victimes, les nombreuses déclarations de proches auxquels elles s'étaient confiées, les messages échangés avec l'accusé, et les expertises des psychologues et psychiatres, qui ont fait état, chez lui, d'« une symptomatologie névrotico-perverse ».

Le récit des plaignantes suit la même trame : un jeu de séduction avec un être « idéalisé », « considéré comme un homme de foi et de savoir », qui vire au cauchemar. Car lors de la rencontre, Tariq Ramadan devient brusquement « comme fou », s'épouvantant-elles. La suite est d'une violence inouïe : étranglement jusqu'à suffocation, fellations forcées, pénétrations vaginales et anales brutales sans préservatif. Dans les douze pages de motivations du verdict, que la présidente a lues à l'audience, on raconte le calvaire de Christelle*, handicapée, qui avait accepté un rendez-vous dans un hôtel de Lyon en 2009. Une fois dans la chambre, Tariq Ramadan avait, selon son récit, fauché sa béquille d'un coup de pied pour la faire tomber, puis, après toute une série de sévices, l'avait « traînée par les cheveux dans la salle de bains, mise dans la

Tariq Ramadan au palais de justice de Genève, en Suisse, le 29 mai 2024.

baignoire et uriné sur elle, exigeant qu'elle ouvre la bouche pour boire ».

Henda Ayari, elle, a porté plainte en 2017, pour un viol commis en 2012 dans un hôtel parisien. « Elle s'est trompée de date et a fourni des faux ! », balaie M^e Elhamamouchi. À l'audience, elle « s'est exprimée avec mesure, maintenant ses déclarations avec constance et précision », souligne la cour. Quant à la troisième plaignante, elle « a été identifiée par les enquêteurs en 2019 (...) sur plusieurs clichés, dans le cadre de l'exploitation des 776 images pornographiques amateurs » découvertes dans l'ordinateur de l'islamologue. Ayant fait l'objet de « menaces de mort sur elle-même et sur son fils », elle ne s'est pas présentée au procès.

« La présidente a également donné lecture de deux témoignages anonymes terrifiants, où l'on a retrouvé la description de ce même regard noir, rapporte M^e Mauger-Poliak. On a aussi entendu, en visio, une jeune femme qui avait été sous l'emprise de Tariq Ramadan pendant treize ans. » Bouleversée par le récit de cette « très belle femme » qui « acceptait tout par amour », et qui « a perdu son utérus à cause d'une maladie sexuellement transmissible »,

Henda Ayari est, ce jour-là, sortie en larmes : « Combien y a-t-il eu de vies détruites par ce prédateur ? », s'émeut-elle. Je pense à toutes ces femmes victimes, à celles qui ont attrapé des MST et qui ne pourront jamais avoir d'enfants, à celles qui ont vu leur vie totalement détruite. »

« En dehors de ces détails sordides, c'est un dossier d'une banalité affligeante d'un serial violeur, résume M^e Mauger-Poliak. Avec ce que l'on retrouve systématiquement : un homme qui nie tout rapport, et qui, accusé par les preuves biologiques, finit par les reconnaître. Sauf que là, sous la plume des avocats, on a dépeint les plaignantes comme des mythomanes, des nymphomanes, voire, pour Henda Ayari, comme une prostituée : une ligne de défense que l'on ne voit plus depuis des décennies ! En quinze ans de carrière, c'est la première fois où je me suis retrouvée dans l'état d'esprit d'un avocat de la défense, dans une espèce d'inversion des rôles, à devoir produire une centaine de documents, du certificat de virginité de ma cliente avant son mariage forcé à son diplôme de greffière ; on a dû se justifier sur toute sa vie. »

« Le plus probable est que Tariq Ramadan tente de s'abriter derrière sa nationalité helvétique pour échapper durablement à l'exécution de sa peine »

M^e François Zimeray et Catalina de la Sota
Avocats d'une victime suisse

Face au juge d'instruction, Tariq Ramadan a défendu des relations extra-conjugales « fougueuses », mais consenties. Lors de ses interrogatoires et à travers les notes transmises par ses avocats, il « a fait valoir qu'il était victime d'un complot ourdi entre les parties civiles, d'anciennes maîtresses, quelques journalistes et des idéologues d'obédiences diverses ». « La preuve de ce complot n'a jamais été apportée, les victimes ne se connaissant pas avant les faits, insistent les magistrats. De surcroît, l'audition des experts mandatés par l'accusé et des témoins qu'il a fait citer a permis d'écarter cette thèse. »

« Dans la certitude de sa toute-puissance, il s'est montré incapable de se remettre en cause et a projeté sur les autres - victimes, experts, enquêteurs, juges d'instruction, avocats des parties civiles - ses propres transgressions, pointe encore la feuille de motivation. En particulier, Tariq Ramadan a mené une destruction psychologique des plaignantes, qui ont subi un cyberharcèlement d'ampleur, et fait régner un climat de terreur. » Tout au long de la procédure, poursuivent les juges, les parties civiles ont été ciblées sur « leur physique », « leur équilibre mental », ou « leur engagement politique supposé ». L'une d'elles étant traitée de « nazie » par l'accusé et d'« imprégnée de l'idéologie néonazie qu'elle promeut », par l'un de ses conseils...

Pour Henda Ayari, aujourd'hui, « la victoire est amère ». « C'est un miracle si nous sommes toujours en vie, et si nous avons tenu jusqu'au bout pour obtenir justice, soupire-t-elle. Mais aujourd'hui, ce prédateur est en train de se relaxer dans un luxueux établissement avec piscine et restaurant gastronomique, tandis que nous continuons à être harcelées ! Il faut que les autorités françaises fassent pression sur la Suisse. J'en veux à ce pays qui n'extrade pas ses ressortissants. »

Quel sort attend désormais celui, qui, tout au long du procès, diffusait chaque jour ses « Chroniques du Ramadan », dissertant posément sur le pardon (des vidéos préenregistrées, précise son avocat) ? Condamné en Suisse, en appel, en septembre 2024, à trois ans de prison, dont un ferme, Tariq Ramadan a saisi la Cour européenne des droits de l'homme (CEDH) et a déposé une demande de révision du procès. Au Parisien, quelques heures après le verdict français, le prédicateur a indiqué qu'il « ne laisserait pas cette décision en l'état ». Mais pour que Tariq Ramadan puisse bénéficier d'un nouveau procès, il faudrait qu'il soit interpellé ou qu'il se constitue prisonnier sur le sol français... « Pour l'instant, on n'a pas encore parlé des suites avec lui, tellement il est choqué, abasourdi », élude M^e Elhamamouchi.

Avocats de la victime suisse, M^e François Zimeray et Catalina de la Sota « n'imaginent pas que Tariq Ramadan, qui a toujours cherché à fuir ses responsabilités, se constitue prisonnier en France ». « Le plus probable est qu'il tente de s'abriter derrière sa nationalité helvétique pour échapper durablement à l'exécution de sa peine, concluent-ils. L'exécution de cette peine en Suisse dépend désormais aussi de la détermination des autorités françaises comme helvétiques. » ■

* Prénom d'emprunt.

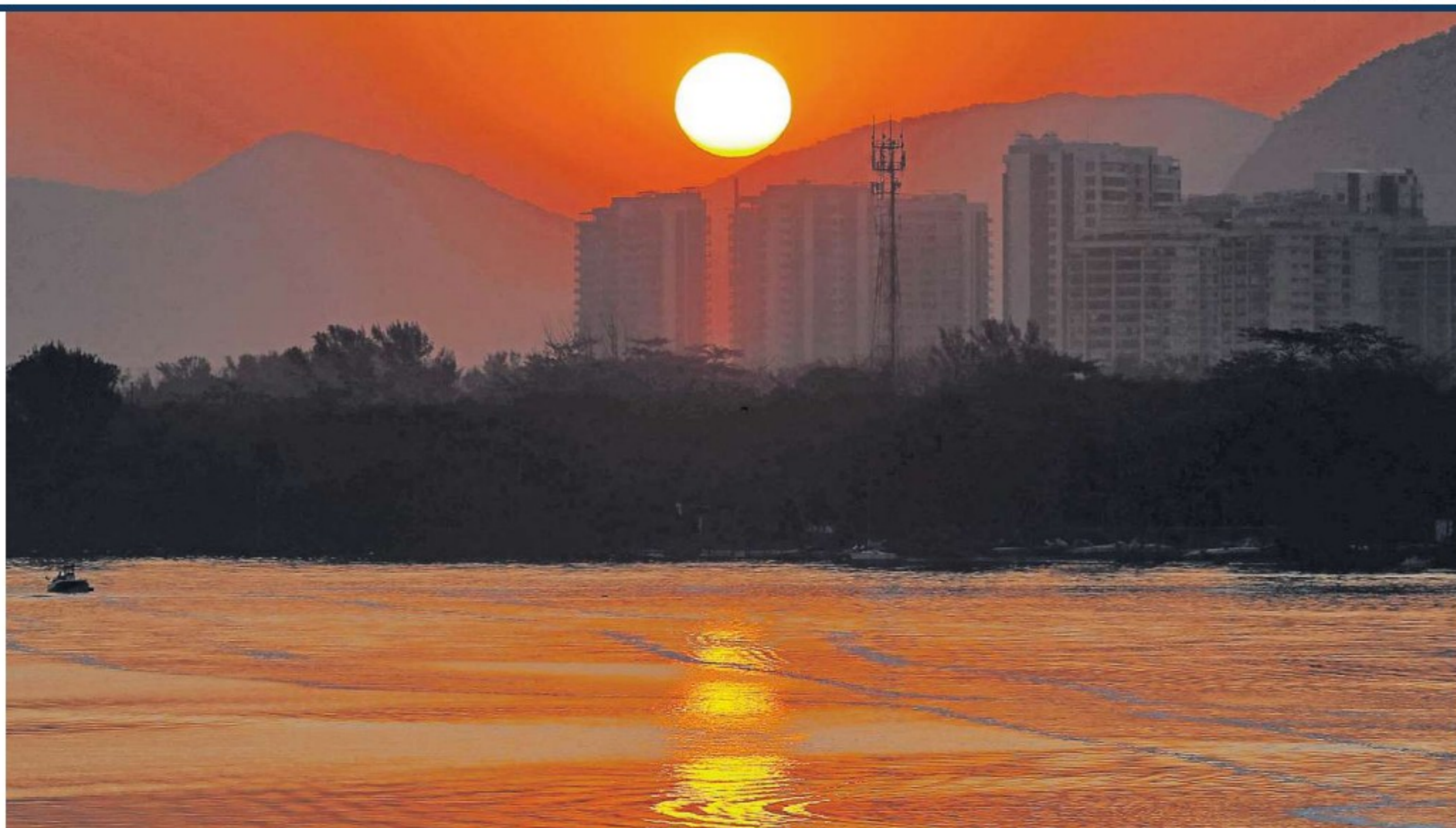
Anne-Laure Frémont

Cette anomalie de température des eaux de surface du Pacifique libère une grande quantité de chaleur dans l'atmosphère, ce qui entraîne alors de fortes perturbations régionales.

« Super-El Niño », « Godzilla El Niño »... Sur les réseaux sociaux, certains chercheurs alertent sur la formation dès cette année d'un phénomène climatique aux impacts potentiellement extrêmes. « Tous les signaux pointent de plus en plus vers un événement El Niño significatif, sinon fort à très fort », indique ainsi sur X le climatologue californien Daniel Swain, qui prévient qu'il est « de plus en plus susceptible de devenir un moteur climatique majeur » à l'échelle mondiale en 2026-2027.

Ces mises en garde hyperboliques s'appuient sur les prévisions des institutions de référence : dans son bulletin trimestriel publié début mars, l'Organisation météorologique mondiale prévoit l'arrivée dans le courant de l'année d'un épisode de réchauffement, avec 40 % de chance que cela se produise de mai à juillet. L'Agence américaine d'observation océanique et atmosphérique (Noaa) estime pour sa part à 62 % la probabilité que des conditions El Niño se manifestent entre juin et août 2026, puis persistent au moins jusqu'à la fin de l'année.

Pour rappel, El Niño est un phénomène climatique récurrent qui prend son origine dans l'océan Pacifique tropical et se traduit par une anomalie chaude de température des eaux de surface le long de l'équateur, liée à la circulation des alizés. Il fait partie d'un processus naturel de fluctuations océanique et atmosphérique, l'oscillation australe El Niño (Enso), qui dure depuis au moins des siècles et comporte des phases chaudes (El Niño), froides (La Niña) et neutres. El Niño, l'« enfant terrible du Pacifique », revient donc tous les deux à sept ans et a tendance à faire grimper la température moyenne mondiale.



Ce phénomène climatique récurrent a tendance à faire grimper la température moyenne mondiale (ici, lors d'une vague de chaleur à Barra da Tijuca, au Brésil).

Les climatologues craignent un événement El Niño très intense

Pour surveiller son arrivée, « nous prenons en compte divers modèles de prévisions saisonnières ainsi que les observations récentes », explique Michelle L'Heureux, responsable de l'équipe de la Noaa chargée de la surveillance de ce phénomène. Et pour évaluer l'intensité potentielle d'El Niño, « nous nous basons sur les températures de surface de la mer dans une

zone située dans la partie centre-est de l'océan Pacifique équatorial, appelée « Niño-3.4 ».

C'est ainsi qu'ils estiment qu'il y a actuellement 13 % de chances que la hausse de température de l'eau dans cette zone dépasse 2 °C entre octobre et décembre, et une chance sur trois que cette hausse dépasse +1,5 °C. Pourrait-on alors parler d'un « super-El Niño » ? « Ce n'est pas un terme scientifique officiel, mais on l'emploie en effet généralement quand un épisode El Niño entraîne des anomalies de température de plus de 2 °C dans cette région « Niño 3.4 » », note Zeke Hausfather, climatologue au sein de l'institut américain Berkeley Earth. Ainsi les phénomènes les plus intenses jamais enregistrés (comme ceux de 1982-1983, 1997-1998 et 2015-2016) sont souvent qualifiés comme tels rétrospectivement.

« Les projections actuelles des modèles nous permettent d'évaluer assez précisément la probabilité qu'un événement se développe, mais prédire son intensité à ce

stade reste encore très incertain », résume le chercheur. Le Centre européen pour les prévisions météorologiques à moyen terme (ECMWF en anglais) nous confirme qu'« à ce stade précoce, des incertitudes subsistent » : « Vers mars-avril, nous traversons ce que l'on appelle la « barrière de prévisibilité printanière », une période durant laquelle le système climatique du Pacifique tropical est naturellement moins prévisible. » Même les modèles les plus avancés peuvent avoir du mal à saisir comment le système évolue. Il faut généralement attendre fin mai pour avoir une vision plus claire de la situation.

Michelle L'Heureux, de la Noaa, rappelle en outre que « l'intensité d'El Niño, telle que mesurée par les températures de surface de l'océan Pacifique » ne va pas forcément être liée à l'ampleur de ses effets à travers la planète. En général, les territoires les plus impactés sont d'abord ceux situés sur la ceinture intertropicale pacifique, puis plus largement ceux qui bordent l'océan Pacifi-

que : El Niño a tendance à provoquer une augmentation des précipitations dans le sud des États-Unis et de l'Amérique du Sud, dans la Corne de l'Afrique et en Asie centrale, mais aussi de graves sécheresses en Australie, en Indonésie ou encore en Amérique centrale. L'Europe, particulièrement touchée par les effets du réchauffement climatique, est quant à elle moins directement impactée par El Niño.

Les scientifiques rappellent : si des conditions El Niño se développent d'ici à la fin de l'année, c'est surtout en 2027 qu'il pourrait faire grimper « considérablement » les températures mondiales. Car, comme le souligne Zeke Hausfather, « compte tenu de la tendance au réchauffement sous-jacente due aux émissions anthropiques de gaz à effet de serre, tout épisode El Niño de forte intensité se produit désormais à partir d'une température de référence bien plus élevée que par le passé ». Le dernier avait déjà joué un rôle dans les records de températures enregistrés en 2024. ■

« Les projections actuelles des modèles nous permettent d'évaluer assez précisément la probabilité qu'un événement se développe, mais prédire son intensité à ce stade reste encore très incertain »

Zeke Hausfather
Climatologue à l'institut américain Berkeley Earth

Démonstration de cryptographie par ADN entre Paris et Tokyo

Cyrille Vanlerberghe

Un message a été sécurisé par une technique expérimentale tirant parti des propriétés uniques du support du code génétique.

Mardi à Tokyo, lors d'une visite du laboratoire mixte de l'université de Tokyo et du CNRS, Emmanuel Macron a participé à une expérimentation très originale : le déchiffrement d'un message numérique codé grâce... à de l'ADN. Une convergence inattendue entre deux domaines on ne peut plus différents, les biotechnologies et la cryptographie.

Pour rendre secret le contenu d'un message, que ce soit pour des raisons gouvernementales, militaires ou commerciales, on connaît depuis l'Antiquité de nombreuses techniques. Le principe repose le plus souvent sur une clé de déchiffrement qui est partagée entre l'émetteur et le récepteur. Le graal du domaine est aujourd'hui la cryptographie quantique, qui garantit une sécurité sans faille, mais avec des contraintes techniques très fortes qui interdisent aujourd'hui des liaisons au-delà de quelques dizaines de kilomètres. Dans le cas de l'expérience entre Paris et Tokyo, la clé de chiffrement était contenue dans une petite pipette, contenant quelques milligrammes d'ADN. Et ce support a servi à rendre lisible une suite complètement incompréhensible de symboles envoyés en pièce jointe d'un simple e-mail. Comment est-ce possible ?

Tout repose sur l'idée que l'ADN stocke énormément d'informations dans un volume très petit. Chacune des milliards de cellules de notre organisme

contient la totalité de notre matériel génétique, le génome, qui définit à la fois notre identité, ce que nous sommes, tout en fournissant aux cellules le mode d'emploi pour fonctionner correctement au quotidien. « L'ADN est un médium hyperdense », précise Yannick Rondelez, chercheur CNRS au laboratoire Gulliver à l'École supérieure de physique et de chimie industrielles de la ville de Paris (ESPIC). Dans un milligramme, on peut stocker des milliards de gigaoctets (Go) de données, soit l'équivalent de millions de disques durs modernes. » L'analogie est d'autant plus appropriée que l'ADN est la solution « trouvée » par le vivant pour stocker un maximum d'information de la manière la plus efficace possible. Là où le stockage informatique se contente de deux bits, zéro ou un, la double hélice d'ADN contient des informations stockées avec quatre lettres, A, T, C, ou G.

Pour l'application à la cryptographie, l'idée des chercheurs a été de se servir de l'ADN comme moyen de stockage et d'échange de la « clé de chiffrement » du message. Cette dernière permet de savoir comment chaque lettre d'un message a été modifiée pour le rendre inintelligible. Dans un célèbre système utilisé par Jules César, chaque lettre était par exemple décalée de 3 positions, le A devenait D, le B devenait E, et ainsi de suite. Ce système très simple est évidemment très facile à casser aujourd'hui. Les chercheurs utilisent une

version bien plus sophistiquée du même principe, le chiffrement de Vernam, qui repose sur un principe théoriquement incassable. Elle est néanmoins difficile à mettre en pratique avec des moyens informatiques classiques.

« L'ADN est un médium hyperdense. Dans un milligramme, on peut stocker des milliards de gigaoctets de données, soit l'équivalent de millions de disques durs modernes »

Yannick Rondelez
Chercheur CNRS à l'ESPCI

« Le système de Vernam repose sur deux éléments, il faut que la clé, qu'on appelle un masque, fasse exactement la même longueur que le message que l'on veut cacher et il faut que son contenu soit parfaitement aléatoire », explique Matthieu Labousse, chercheur CNRS au même laboratoire de l'ESPCI. L'idée, pour un message informatique en code binaire, est de générer un masque, une suite aléatoire de 0 et de 1, qu'on va additionner deux à deux avec chacun des 0 et des 1 du message. Cela forme alors un charabia numérique totalement incompréhensible, et impossible à déchiffrer compte tenu du caractère aléatoire du masque.

Si l'on dispose en revanche du masque à l'arrivée, le destinataire retrouve très facilement le message original en soustrayant le masque au message crypté. Le principe est simple et élégant, mais très difficile à mettre en pratique en informatique pour une raison toute bête : les ordinateurs ne savent pas générer des suites de 0 et de 1 au hasard. Ils ne savent produire que des suites de caractères « pseudo-aléatoires », c'est-à-dire en s'appuyant sur des algorithmes qui « imitent » le hasard en utilisant des règles connues qui peuvent donc être découvertes par des informaticiens, ce qui fragilise la protection.

« C'est là qu'intervient l'intérêt des biotechnologies, puisqu'on sait générer facilement des séquences d'ADN uniques et vraiment aléatoires », précise Yannick Rondelez. Lorsqu'on génère de longues séquences d'ADN, les bases s'accrochent une par une au hasard dans la solution dans laquelle on travaille. Il est aussi relativement facile de réaliser une copie de cette chaîne de manière enzymatique pendant cette synthèse. On dispose ainsi de deux brins d'ADN qui servent alors de clé. « L'échange des masques de chiffrement se fait en envoyant des petites pipettes qui contiennent quelques gouttes d'ADN de synthèse dans un liquide, et qui dans le cas de l'échange entre la France et le Japon, peuvent être emportés en avion sans aucune restriction », explique Yannick Rondelez.

Cette transmission physique de la clé peut paraître contraignante, mais la densité d'informations que contient l'ADN est si grande qu'il permet un très grand nombre de masques en une seule fois, potentiellement pour de nombreuses communications. Et ce transport d'échantillons permet aussi de s'assurer que personne n'a intercepté le code en route, grâce aux propriétés de l'ADN. « Le fait de décrypter l'ADN impose de séparer les deux brins qui le composent, ce qui détruit l'échantillon », note Yannick Rondelez. Et si après séquençage, quelqu'un voulait recopier exactement le code pour dissimuler son interception, ce serait aujourd'hui impossible car les limites actuelles des techniques de synthèses de l'ADN ne permettent pas de synthétiser de grandes séquences à façon. »

Avant la lecture d'un message, le destinataire doit séquencer l'échantillon d'ADN qui a servi au chiffrement, une opération qui prend quelques dizaines de minutes, avec un séquenceur plus petit qu'un smartphone. De cette manière, le laboratoire à Tokyo a pu déchiffrer le message que lui avaient envoyé les scientifiques à Paris. En l'occurrence une photo d'une pipette d'ADN, et un PDF contenant la publication décrivant la technique. Cet article a été déposé sur un site de prépublication en ligne, en attendant d'avoir été accepté par une revue scientifique. ■

➤ Lire aussi PAGES 2 ET 3

Kimi Antonelli, la pépite de Mercedes qui bat des records de précocité

Gilles Fester

En tête du championnat de Formule 1 après deux victoires consécutives, le pilote italien affole les compteurs à seulement 19 ans.

Son nom fleure bon une aspiette piadina con sardoncini et la douceur de l'Émilie-Romagne, où il a ouvert les yeux le 25 août 2006. Mais son prénom fait forcément penser aussi à la Finlande et à un certain Kimi Räikkönen. Kimi Antonelli n'a pourtant aucune racine scandinave. Pas de lien de près ou de loin non plus avec le glacial champion du monde 2007, qu'il avait rencontré en 2018. Le bref face-à-face du gamin haut comme trois pommes avec l'une de ses idoles sur un circuit l'avait quelque peu refroidi. « J'étais allé le voir tout excité et il n'avait eu aucune réaction. J'ai compris pourquoi on l'appelait "Iceman" », raconte le Transalpin, né Andrea. « Kimi » a été ajouté par le père, ancien pilote et propriétaire d'une écurie de GT, et la mère, en quête d'un second prénom. Celui-ci a été très vite adopté par la famille, le milieu du sport automobile et maintenant toute l'Italie, qui se pâme d'admiration pour la pépite de Mercedes âgée de 19 ans.

En remportant coup sur coup le Grand Prix de Chine (15 mars), puis celui du Japon le week-end dernier, à chaque fois avec la manière et deux hat-tricks (pole position, meilleur tour et victoire), Andrea Kimi Antonelli s'est hissé en tête du championnat du monde après trois courses. Avec 72 points, il devance de neuf unités son coéquipier George Russell, qui reste le grand favori des bookmakers pour le titre mondial. Un sacré numéro, car le natif de Bologne

ne dispute que sa deuxième saison en Formule 1 (27 Grands Prix et 6 podiums). Une trajectoire de météorite. À 19 ans, 7 mois et 4 jours précisément, il s'est offert à Suzuka un record de précocité : Lewis Hamilton avait presque 3 ans de plus lorsqu'il avait pris les commandes du championnat en 2007 !

Le champion du monde britannique, qui a cédé son baquet au jeune Transalpin en 2025, ne tarit pas d'éloges sur son successeur. « J'ai longtemps dit que c'était lui que l'écurie devrait choisir pour aller de l'avant. Il a un brillant avenir devant lui. Je suis impatient de voir et d'observer ses progrès », a lâché le septuple champion du monde, désormais chez Ferrari. Des louanges que Toto Wolff s'était empressé de tempérer après le triomphe en Chine. « Il n'est encore qu'un gamin. C'est beaucoup trop tôt pour parler de championnat », avait tranché le patron de Mercedes, sentant les gros titres arriver. « On voit déjà l'emballement qui va commencer, surtout en Italie. Je peux déjà imaginer les titres : "Champion du monde, grand Kimi", ou ce genre de choses. Ce n'est vraiment pas bon, car les erreurs vont forcément arriver. »

La prudence du dirigeant autrichien est justifiée. Aussi brillant fut-il en Chine puis au Japon, Kimi Antonelli reste un diamant à polir après seulement trois courses en 2026. D'abord parce que le rookie italien avait eu l'an passé beaucoup de mal à exister face à George Russell, 4^e du championnat avec 319 points, soit deux fois plus que son



Le jeune Italien Kimi Antonelli brandit le trophée du vainqueur du Grand Prix du Japon, le 29 mars, à Suzuka.

coéquipier. Ensuite parce qu'Antonelli a bénéficié au Japon de circonstances extrêmement favorables pour aller chercher sa deuxième victoire. Sur la très sélective piste de Suzuka, il a raté son départ en rétrogradant à la sixième place avant de bénéficier d'un gros coup de pouce du destin, grâce à l'entrée en piste de la voiture de sécurité suite au crash d'Ollie Bearman. « Nous avons été très chanceux », a justement reconnu le vainqueur.

« C'est un peu irritant de le voir sous les couleurs de Mercedes. Je l'aurais préféré en Ferrari »

Luca di Montezemolo
Président de la Scuderia Ferrari entre 1991 et 2014

Sur son nuage au volant de la meilleure voiture du plateau, le leader du championnat a aussi commis une grossière erreur qui a quelque peu assombri son début de saison. Lors de la course sprint à Shanghai, il avait percuté la Red Bull d'Isack Hadjar après un mauvais départ, provoquant la colère du Français. « Je ne comprends pas pourquoi il est surexcité comme ça alors qu'il a une fusée, et qu'il va remonter dans tous les cas... Bon, ça arrive »,

s'était emporté le Parisien, qui avait refusé dans un premier temps la poignée de main de son bourreau. Une bourde révélatrice à minima d'un manque d'expérience ou d'une fougue encore mal maîtrisée.

Cette petite ombre dans un tableau idyllique n'a pas douché l'enthousiasme de ses compatriotes. L'Italie attendait depuis près de vingt ans de voir un de ses représentants en haut d'un podium ; 398 courses se sont écoulées entre le succès de Giancarlo Fisichella en Malaisie en 2006 et celui d'Antonelli en Chine. Pire, notre voisin latin attend un champion du monde depuis 73 ans pour succéder à Alberto Ascari, en 1953. Le dernier Italien à avoir été en mesure de jouer le titre planétaire se nomme Michele Alboreto, en 1985, une époque où Alain Prost régnait sur la discipline avec McLaren. Une éternité. Une anomalie de l'histoire, même, au pays de la sacro-sainte Scuderia Ferrari.

De l'autre côté des Alpes, l'émergence d'Antonelli pose d'ailleurs un sacré dilemme aux tifosi. Faut-il se ranger derrière la nouvelle star de la grille ou continuer à espérer le renouveau du Cheval cabré ? Entre le jeune premier à la gueule de gendre idéal qui défend les couleurs du rival allemand et le culte voué à Ferrari, le cœur balance. Mais comment rester insensi-

ble à la nouvelle star du paddock, qui a fait retentir deux fois de suite le *Fratelli d'Italia* sur le podium ? Un doublé qui n'était plus arrivé depuis 1953 (avec Alberto Ascari) alors que Ferrari n'en a pas fini avec sa traversée du désert. Le dernier sacre d'un pilote remonte à 2007 (Kimi Räikkönen), et celui des constructeurs date de 2008.

L'écurie de Maranello s'est d'ailleurs empressée de féliciter le vainqueur du Grand Prix de Chine sur les réseaux sociaux : « On n'oublie jamais la première fois. Félicitations pour être devenu un vainqueur de grand prix, Kimi ! » Une manière, peut-être, de draguer le surdoué, sous contrat avec Mercedes jusqu'en 2028, en préparant l'avenir. Car Ferrari est bel et bien passé à côté du champion. À 11 ans, le constructeur italien avait repéré le blondinet qui faisait ses gammes au karting. Le bambin avait même été invité à tester le simulateur à Maranello, mais les responsables de la marque l'avaient jugé un peu trop jeune pour miser sur lui. « C'est un peu irritant de le voir sous les couleurs de Mercedes. Je l'aurais préféré en Ferrari », a reconnu, dans le *Corriere della Sera*, Luca di Montezemolo, président du Cheval cabré entre 1991 et 2014. L'histoire entre le pur-sang et la sensation de ce début de saison n'est peut-être pas terminée. ■

Coupe du monde 2026 : que vaut l'Irak, futur adversaire des Bleus ?

Hugo De Ranter

Vainqueurs de la Bolivie en barrages, les Irakiens retrouveront la France, la Norvège et le Sénégal dans le groupe I cet été aux États-Unis.

La France est fixée. Avec la fin des barrages européens et intercontinentaux, le plateau de la Coupe du monde 2026 (11 juin-19 juillet), qui se disputera aux États-Unis, au Canada et au Mexique, est désormais complet. Et l'équipe de France connaît ainsi son troisième adversaire, qu'elle retrouvera dans la poule 1 l'été prochain. En plus du Sénégal (match le 16 juin) et de la Norvège (26 juin), les Bleus affronteront l'Irak (22 juin), qui a dominé la Bolivie (2-1) ce mercredi, à Monterrey, au Mexique.

■ Un retour en Coupe du monde très attendu

Après quatre décennies d'attente, l'Irak va participer à une deuxième Coupe du monde, après celle de 1986, qui avait eu lieu au Mexique. Petit clin d'œil de l'histoire, les Lions de Mésopotamie avaient vaincu la Bolivie sur terrain neutre... à Monterrey. Pour son retour au Mondial, l'Irak aura à cœur de faire mieux que lors de sa première participation (trois défaites), mais la tâche ne sera pas aisée face aux doubles champions du monde français menés par une armada offensive impressionnante, aux Norvégiens d'Erling Haaland et aux Sénégalais de Sadio Mané.

■ Un parcours du combattant pour se qualifier

Grâce au passage de 32 à 48 équipes pour la première fois de l'histoire de la

compétition planétaire, l'Asie envoie 8 nations (au lieu de 4), avec une potentielle équipe supplémentaire grâce aux barrages intercontinentaux. Mais les sélections asiatiques ont dû réaliser un parcours long et périlleux. Exempté du 1^{er} tour grâce à son classement Fifa, l'Irak a parfaitement réussi son 2^e tour des qualifications (six victoires en six matchs), avant de manquer au 3^e tour la qualification directe (troisième derrière la Corée du Sud et la Jordanie) et de devoir passer par un périlleux 4^e tour.

Celui-ci a été cruel pour l'Irak. En finissant deuxième de leur poule derrière l'Arabie saoudite, les joueurs ont dû disputer un double barrage, d'abord asiatique - remporté contre les Émirats arabes unis - puis contre une nation d'un autre continent, en l'occurrence la Bolivie. Un 21^e et dernier match décisif et libérateur pour tout un pays, devenu la 9^e nation asiatique qualifiée pour le Mondial 2026.

■ Un effectif majoritairement composé de joueurs locaux

L'effectif des Lions, qui sera composé de 23 à 26 joueurs cet été, en fonction des choix du sélectionneur, devrait comporter une très grande majorité de joueurs issus du championnat irakien. Plusieurs équipes locales sont bien représentées dans la sélection, comme al-Karma, al-Shorta et al-Zawra'a. Il y a malgré tout quelques exceptions, avec certains joueurs issus de la Ligue

saoudienne ou bien égyptienne, ou encore de certains championnats européens, comme les Pays-Bas, la Norvège ou encore la Suède.

Le sélectionneur, Graham Arnold, est en poste depuis mai 2025 seulement et a aidé la sélection irakienne à franchir les derniers tours de qualification. L'Australien a déjà été présent sur un banc pendant un Mondial : en 2022, au Qatar, il a été éliminé en huitièmes de finale par les futurs champions du monde argentins, avec la sélection australienne.

Une expérience qui sera utile à ses joueurs, célébrés comme des héros par un pays qui a subi comme toute la région les conséquences de la guerre

La chute sans fin de l'Italie

Sur le toit de l'Europe en 2021 et incapable de participer à une Coupe du monde depuis... 2014. Ainsi va la vie de l'Italie, balayée par la Bosnie-Herzégovine mardi (1-1 après prolongation, 4-1 t.a.b.) et qui regardera le Mondial 2026 (11 juin-19 juillet) à la télévision. Depuis ce nouveau fiasco, qui fait suite aux éliminations de 2018 et 2022, la Squadra Azzurra, 12^e au classement Fifa, est en chute libre. Les supporters de la Nazionale devront attendre... 2030 pour espérer revoir leur sélection dans ce qui se fait de mieux

au Moyen-Orient, avec au moins 101 personnes tuées en Irak depuis le début du conflit, le 28 février. Avant l'ultime rencontre contre la Bolivie, leur sélectionneur a ainsi affirmé que ses hommes étaient prêts pour un match qui peut « changer une vie », et même « changer un pays ».

■ Champions d'Asie en 2007

Si l'Irak n'a participé qu'à une seule Coupe du monde, son palmarès est loin d'être vierge, notamment en Coupe d'Asie des nations, l'équivalent de l'Euro pour les pays européens. Quarts de finaliste lors de trois éditions consécutives en 1996, 2000 et

sur la planète football. Encore faudra-t-il se qualifier. Les causes de ce marasme sont profondes : manque de talents, débandade des clubs italiens sur la scène européenne et immobilisme des dirigeants. Depuis la piteuse soirée, qui a fait la une de tous les médias européens, la nation quadruple championne du monde cherche des coupables. Médias, supporters et anciens joueurs réclament des changements profonds. Les jours du sélectionneur Gennaro Gattuso et du président de la fédération Gabriele Gravina semblent comptés. ■

2004, les Lions de Mésopotamie ont atteint les sommets en 2007 pour décrocher le plus beau titre de leur histoire. Une libération après la période Saddam Hussein marquée par de graves répressions contre certains joueurs, chaque défaite étant présentée comme une « trahison » par le dictateur. Depuis cet exploit surprise de 2007, l'équipe irakienne a toujours réussi à se qualifier, à minima, pour les huitièmes de finale de la compétition asiatique.

■ Peu de références contre des nations européennes

Depuis sa première Coupe du monde, l'équipe d'Irak n'a disputé que très peu de rencontres, officielles ou même amicales, contre des nations européennes. Classée au 57^e rang mondial, elle en aura deux coup sur coup dans sa poule l'été prochain, avec la France et la Norvège, face à qui elle n'aura que très peu de références et ne partira évidemment pas favorite. Beaucoup plus habitués à affronter des équipes asiatiques, les Irakiens ont affronté une fois l'Espagne, la Belgique et la Turquie (un nul et deux défaites), ainsi que l'ancienne Allemagne de l'Est, ou des équipes beaucoup plus modestes, telles que la Bulgarie, la Moldavie ou encore l'Estonie. Mais dans moins de trois mois, l'Irak aura face à elle des équipes d'un tout autre niveau : bienvenue en Coupe du monde. ■

LE CARNET DU JOUR

Les annonces sont reçues avec justification d'identité du lundi au vendredi de 9h à 13h et de 14h à 18h (excepté les jours fériés) et tous les dimanches de 9h à 13h.

carnetdujour@media.figaro.fr
0156 52 27 27

communications

Rachida Dati
ancien ministre,
maire du 7^e arrondissement,
et la librairie Tome 7

vous convient à la
12^e édition du Salon du livre
de la mairie du 7^e
qui se déroulera
le samedi 11 avril 2026
de 14 h 30 à 18 heures, dans
les salons de la mairie du 7^e,
116, rue de Grenelle, Paris.

Avec la présence de
Noha Baz,
Guillaume Clicquot,
Natalie David-Weill,
Victor Dekyvere,
Julie Duchatel,
Julia de Funès,
Étienne de Montety,
Hélène Gateau,
Yoann Iacono,
Aurélien Jean,
Niels Labuzan,
Thomas Morales,
Marie Pointurier,
Tatiana de Rosnay,
Nathalie Saint-Cricq,
Gérard de Cortanze,
Nicolas d'Estienne d'Orves,
Stéphanie des Horts...

Entrée libre.
Inscription souhaitée sur
rachida.dati@paris.fr

deuils

Paris.

Marcelle Alberola,
née Benamou, son épouse,

Pierre et Jean Alberola,
ses fils,
ainsi que
ses 7 petits-enfants,
Yann, Claire, Vincent, Inès,
Guillaume, David et Ruben,

ont la tristesse
de vous faire part du décès de

Claude ALBEROLA

survenu le 29 mars 2026,
à l'âge de 92 ans.

Les obsèques auront lieu
le mardi 7 avril, à 14 heures,
en la salle de cérémonie
du funéraire des Batignolles,
21, boulevard du Bois-le-Prêtre,
à Paris (17^e),
suivie de l'inhumation,
à 15 h 30,
au cimetière de Montmartre,
20, avenue Rachel, Paris (18^e).

Cet avis tient lieu de faire-part.

Mme Edouard Brunet,
née Anne Bouriez, son épouse,

Caroline, Louis et Dorothée,
ses enfants,
Amaury, Prune et Mathieu,
ses gendres et belle-fille,

Louise, Gustave,
Elala, Jules, Esmée, Félicie,
Inès, Auguste et Hélié,
ses petits-enfants,
et toute la famille

ont la grande tristesse
de vous faire part du décès de

Edouard BRUNET

rappelé à Dieu le 30 mars 2026,
à Paris.

La messe sera célébrée
le mardi 7 avril, à 14 heures,
en l'église Saint-Denis
de Vauresson.

Moulins (Allier).
Fontanges (Cantal).

Mme Jean-Pierre Bouissou,
née Odile Lapeyre, son épouse,

Anne et Yves Saint-Réquier,
Pascale Bouissou,
ses filles et son gendre,
Romain et Emma,
ses petits-enfants,
Geneviève Durel,
sa sœur,
ses neveux et nièces

ont la tristesse
de vous faire part du décès de

**docteur
Jean-Pierre BOUISSOU**

survenu le 28 mars 2026,
à l'âge de 86 ans.

La cérémonie religieuse
sera célébrée
le mardi 7 avril, à 14 h 30,
en l'église du Sacré-Cœur
de Moulins.

L'inhumation aura lieu
le mercredi 8 avril 2026,
à 14 heures,
au cimetière de
Saint-Christophe-les-Gorges
(Cantal).

La famille remercie
particulièrement, pour son
dévouement, le corps médical
ainsi que le personnel
d'Emeis.

Suresnes (Hauts-de-Seine).

Marie-Thérèse Cardot,
son épouse,

Geneviève et Yves Goux,
Pierre et Anne Cardot,
Anne et Vincent Berthelon,
Hélène et Olivier Morin,
ses enfants,

Jean-Baptiste et Morgane,
Antoine et Tiffaine,
Camille et Harold,
Thomas et Valentin,
Violaïne et Johan,
Louis et Mylène,
Gabriel et Pierre,
Hugo et Berfin,
Pierre-Marie et Manon,
Martin et Léonie,
Juliette, Louise, Emmanuel,
Jeanne-Adèle et Pierre,
ses petits-enfants,

Mathilde, Léon, Hannah,
Augustin, Théophile, Diane,
Louis, Hugues et Billie,
ses arrière-petits-enfants,

ont la tristesse
de vous faire part du décès de

M. Henri CARDOT
X 57,
chevalier
de la Légion d'honneur,

survenu le 28 mars 2026,
dans sa 89^e année,
à Rueil-Malmaison.

La cérémonie religieuse
sera célébrée au crématorium
du Mont-Valérien,
104, rue du Calvaire,
à Nanterre (Hauts-de-Seine),
le jeudi 9 avril, à 13 heures.

81, rue de Verdun,
92150 Suresnes.

cardotheni@gmail.com

Gil Delannoï,
son mari,

Léonard, Quentin, Pauline,
ses enfants,

et la famille

ont la profonde tristesse
de vous annoncer le décès de

Sylvie DELANNOI-GOLLIER

survenu le 19 mars 2026,
dans sa soixante-et-onzième
année.

La cérémonie a eu lieu
en l'église Saint-Médard
de Lizy-sur-Ourcq
(Seine-et-Marne),
le 26 mars 2026.

M. et Mme Marc H. Schaefer,
M. et Mme Philippe
de Forcrand de Coiselet,
ses enfants,

M. et Mme Louis Guillou,
M. et Mme Laurent Robert,
M. et Mme David Tomich,
Louis de Forcrand de Coiselet,
ses petits-enfants,

Jean, Jacques, Anabelle,
François et Charles,
ses arrière-petits-enfants,

ont la tristesse
de vous faire part du décès de

**Jacqueline
de FORCRAND de COISELET**
née Six,

survenu le 25 mars 2026,
dans sa 104^e année.

La cérémonie religieuse
aura lieu ce jeudi 2 avril,
à 10 heures, en l'église
Saint-Cyr-et-Sainte-Julitte
de Matafalon-Granges
(Haut-Bugey, Ain),
suivie de l'inhumation
au cimetière du même lieu.

Marie-Geneviève Huguin,
son épouse,
Julien Huguin,
son fils,
Claudie Lime,
sa sœur,

vous font part du décès de

M. Patrick HUGUIN

le 31 mars 2026.

La cérémonie religieuse
aura lieu le mercredi 8 avril,
à 10 h 30, en l'église
Saint-Pierre-du-Gros-Cailou,
92, rue Saint-Dominique,
Paris (7^e).

Écully (Rhône).
Étrigny (Saône-et-Loire).

Marie-Hélène Journé,
son épouse,

Stéphanie,
Ségolène et Erwin,
Clotilde et Charles,
Ghislain et Clara,
ses enfants,

Romane, Maylis, Elise,
Armanche, Hippolyte, Louis
et Tancrède,
ses petits-enfants,

ont la tristesse de faire part
du rappel à Dieu,
le 31 mars 2026, de

Michel JOURNÉ

La cérémonie religieuse
sera célébrée
le samedi 4 avril, à 15 heures,
en l'église d'Étrigny.

Anne Argillet-Mitteau,
son épouse,

a la grande douleur
d'annoncer le décès de

Jean-Claude MITTEAU
X 59,
Supaero 64,
ingénieur en chef
de l'armement,
professeur émérite
des Universités,

rappelé à Dieu le 30 mars 2026,
à Limoges, à l'âge de 88 ans.

La messe d'obsèques
sera célébrée en l'église
de Nexon (Haute-Vienne),
le mardi 7 avril, à 14 h 30.
Ni fleurs ni couronnes.

Elle remercie sincèrement
le personnel médical du CHU
de Limoges, pour les soins
abondamment prodigués
à son époux, au cours
des six derniers mois.

Cet avis tient lieu de faire-part.

Olméto (Corse-du-Sud). Paris.

Marie-Michèle Mozziconacci,
sa sœur,
Marc-Antoine et Jennifer
de Peretti,
Victoria de Peretti
et François-Joseph Sollacaro,
ses neveux et nièces,
Antoine, Joseph et Elena,
ses petits-neveux,
Mme veuve Jean-Baptiste
Mozziconacci,
Mme veuve Pierre
Mozziconacci,
Mme veuve Jean Balisoni,
ses tantes,
les enfants et petits-enfants
de feu Joseph Mozziconacci,
les enfants et petits-enfants
de feu Pierre Mozziconacci,
M. et Mme Alexandre Balisoni,
ses cousins, et leurs enfants,

le personnel et les bénévoles
de la Maison Notre-Dame
du Pecq,
qui l'ont accompagné avec
bienveillance et générosité
ces dernières années

ont la tristesse
de vous faire part du décès de

M. Claude NIEUWBOURG

les familles Mozziconacci,
Balisoni, de Peretti, Peretti,
Bartoli, Cesari, Casanova,
Nicolaï, Gazzano, Lucchini,
Lovichi, Viola, Bruni, Tetio,
Gaddini, Tognarelli, Tasso,
Olivessi, Nicolai (Sollacaro),
Casotti, Andreani,
Planelli (Sjisu), Ceccaldi,
Urso, Sollacaro,

Édouard Planche,
Walter Eric Le Mitouard,
Jean-Claude Cluzel,
Didier Kayat,
Sophie et François Bel,
Raphaëlle et François Chabas,
Pauline et Olivier
Marbot-Vassal,
Véronique Scognamiglio,
ses amis,

survont à l'inhumation se fera
au cimetière ancien
de Neuilly-sur-Seine,
dans l'intimité familiale.

La comtesse
Xavier de Peyronnet,
née Marie-France d'Aligny,

François et Marie-Caroline
de Peyronnet,
Anne-Pierre de Peyronnet,
Aymar et Ariane Hénin,
ses enfants,
belle-fille et gendre,

Manon, Juliette, Édouard, Alix,
Domitille, Adrien et Gabriel,
ses petits-enfants,

ont la grande tristesse
de vous faire part du décès,
le 30 mars 2026, du

comte Xavier de PEYRONNET

survenu à Paris,
le mercredi 25 mars 2026,
à l'âge de 61 ans.

La famille recevra
les condoléances à partir de
ce jeudi 2 avril 2026, à 9 heures,
en l'espace funéraire d'Ajaccio,
les Collines-du-Vazzino.

La levée de corps aura lieu
à 13 h 45.

La cérémonie religieuse
sera célébrée
en l'église Sainte-Marie
d'Olméto, à 15 heures,
suivie de l'inhumation
au cimetière du village.

Cet avis tient lieu de faire-part.

Paris (17^e).

M. et Mme Grégoire Parenty,
Mme Camille Parenty,
ses enfants,

Henri, Alix et Paul Parenty,
ses petits-enfants,

ont la tristesse
de faire part du décès de

Mme Brigitte PARENTY
née Eliot,

survenu le 25 mars 2026,
dans sa 93^e année, à Paris.

Paris (14^e).

Yann et Cécilia Martinez,
ses enfants,

Yves et Hélène Petiteau,
Jean-Marc et Marie-Thérèse
Petiteau,
ses frères et belles-sœurs,
Christophe, Sophie, Thierry,
Xavier, Philippe, Ludovic
et Florence,
ses neveux et nièces,

ont la tristesse
de faire part du décès de

Mme Lucie PETITEAU
retraitee du ministère
des Affaires étrangères,

survenu le 26 mars 2026,
à l'âge de 77 ans, à Paris.

Les obsèques auront lieu
le samedi 4 avril 2026, à 11 h 30,
au crématorium du cimetière
du Père-Lachaise, à Paris (20^e).

Philippe Nieuwbourg
et Ana Maria Salcedo Jeri,
Marie et Pierre-Emmanuel
Pommarel,
ses enfants,
sa belle-fille et son gendre,

Louis et Jean Pommarel,
Milena et Brissa
Suarez Salcedo,
ses petits-enfants,

ont la tristesse
de vous faire part du décès de

M. Claude NIEUWBOURG

survenu le lundi 30 mars 2026,
à l'âge de 93 ans,
au Pecq (Yvelines).

La cérémonie religieuse
sera célébrée
le mardi 7 avril, à 10 h 30,
en l'église Saint-Wandrille
du Pecq.

L'inhumation se fera
au cimetière ancien
de Neuilly-sur-Seine,
dans l'intimité familiale.

La comtesse
Xavier de Peyronnet,
née Marie-France d'Aligny,

François et Marie-Caroline
de Peyronnet,
Anne-Pierre de Peyronnet,
Aymar et Ariane Hénin,
ses enfants,
belle-fille et gendre,

Manon, Juliette, Édouard, Alix,
Domitille, Adrien et Gabriel,
ses petits-enfants,

ont la grande tristesse
de vous faire part du décès,
le 30 mars 2026, du

comte Xavier de PEYRONNET

rappelé à Dieu
à l'âge de 97 ans.

La cérémonie religieuse
sera célébrée
le lundi 6 avril 2026, à 14 h 30,
en l'église d'Ainay-le-Viel
(Cher), suivie de l'inhumation
au cimetière de Bigny-Valleynay.

Ni fleurs ni couronnes,
mais possibilité d'une
contribution à la restauration
de la toiture de l'église d'Ainay.

Blonville-sur-Mer (Calvados).

Le docteur Isabelle Pinoche,
sa fille,

sa famille et ses amis

ont l'immense tristesse
de vous faire part du décès,
le vendredi 27 mars 2026,
dans sa 91^e année, de

Mme Christiane PINOCHE
née Puisseur.

La cérémonie religieuse
sera célébrée
le mercredi 8 avril 2026,
à 14 h 30,
en l'église de Blonville-Terre,
à Blonville-sur-Mer.

Fleurs naturelles seulement
et des prières.

messes et anniversaires

La messe de 18 heures,
le dimanche 5 avril 2026,
en l'église
Saint-François-de-Sales,
17, rue Ampère, Paris (17^e),
sera célébrée à la mémoire de

M. Christian MORILLOT

rappelé à Dieu
le 5 avril 2025.

CARNET DU SOIR

Conduite en état de générosité



Grâce à « Malte et Saint-Jean à Monthéry », des pilotes amateurs offrent des baptêmes de piste à des personnes en situation de handicap. STÉPHANIE CANSELL

Frédéric Brun

Ce qu'il y a de bien, avec les événements improbables, c'est qu'ils apportent parfois la preuve qu'ils existent. Un samedi matin à la frontière du printemps, par une température à la limite de l'hiver malgré le soleil naissant, voir arriver simultanément sur un circuit automobile près de soixante-dix personnes handicapées et une centaine de voitures de collection, pour la plupart sportives, éveille la surprise. Les enfants de la cité voisine, souvent privés du spectacle des bolides évoluant dans l'enceinte de l'anneau historique de l'autodrome de Linas-Monthéry, théâtre de tant de records de vitesse décrochés sur sa piste ovale et inclinée, ne s'y trompent pas. Avec la bienveillance des organisateurs, au premier rang desquels Dominique Binet, Emmanuel Roche, Patrick Sommer et Blaise Boucomont, ils se sont fauillés pour voir les voitures. Pour les chevaliers des ordres de Malte et de Saint-Jean, cela s'appelle la providence. Lorsque Jean-Olivier Bartholin et Patrick Guerrier de Dumast ont eu l'idée, il y a plus de quinze ans, de réunir des pilotes amateurs, notamment issus de l'Association sportive de l'Automobile Club de France, au volant de leurs désirables machines, pour leur proposer d'offrir des baptêmes de piste à des personnes en situation de handicap, ils avaient pour ambition de permettre la rencontre entre l'immobilité contrainte et la vitesse choisie. « Sport auto et handicap », sous-titre officiel de cet événement que tous les participants appellent « Malte et Saint-Jean à Monthéry », est désormais un rendez-vous attendu, notamment pour le supplément d'âme qu'il offre. Sur la piste, les découvertes sont riches d'émotions. La connivence s'exprime sans qu'il soit besoin de parler. Les sourires en disent long. Un autre regard se pose sur le handicap. Une autre manière d'appréhender la relation à l'autre s'installe. Un pique-nique improvisé rend hommage au camarade parti trop tôt. L'esprit est fidèle. Dans le « plateau » des véhicules engagés, courant

Une rencontre entre l'immobilité contrainte et la vitesse choisie

d'une rare New AXA de 1901, carrossé par Herliq et toujours propriété de cette famille, à des supercars contemporains, les amateurs ont repéré deux Vaillante Grand Défi, voiture de sport extrapolée à partir des aventures de Michel Vaillant. Grâce à Nicolas Penhouët, plusieurs artistes de BD réputés étaient présents pour dédicacer leurs albums. Le neuvième art, et plus généralement l'illustration, est particulièrement mis à l'honneur ici, non seulement grâce à l'affiche créée chaque année par l'artiste François de la Cloche, mais aussi au travers de la vente aux enchères caritative, conduite par le commissaire-priseur Jean-Pierre Osenat. Instants de grâce où, le temps d'une journée, mécanique rime avec océanique. ■

QUE FAIS-JE ?

Cela vous dérange d'enlever vos chaussures ?

Quentin Périnel

Il est 20h06. Maxence et Agathe passent l'épaisse porte cochère d'un immeuble haussmannien situé à proximité des quais de Seine. Un généreux bouquet de fleurs pour elle, un flacon frais de rully pour lui. L'ambiance est gaie, à la faveur de ce dîner entre trois couples amis. Au 5^e étage, la porte est entrouverte des quelques centimètres réglementaires. Tous deux pénètrent dans l'entrée. Leur hôte les salue d'un « Hello ! » claironnant suivi de cette phrase, glaçante : « Cela vous dérange d'enlever vos chaussures ? » Voilà pour l'entrée en matière. S'ensuit un silence de trois secondes. Puis : « Non, bien sûr », obtempère courtoisement Agathe, qui s'exécute en enlevant ses bottines. La

chaussette est chic, le pied fin. Maxence affiche quant à lui un air penaud. Dès qu'il consent à son tour à ôter ses Converse, on comprend aisément l'objet de son embarras : ses chaussettes à l'effigie de Donald Duck trouées (qu'il chérit religieusement depuis quinze ans) font peine à voir. Son épouse lui jette un regard mélangé pitié et compassion. Au salon, la gêne est palpable. Cahin-caha, l'assemblée en chaussettes partage une coupe de champagne. Peut-on décemment demander à ses invités d'enlever leurs souliers ? Non. Et si l'excuse la plus fréquemment avancée - et recevable - est la présence de jeunes enfants dans l'appartement, anticiper alors cette exigence et ce challenge croquignolet en s'assurant de sortir dîner avec des chaussettes irréprochables. ■

LE FIGARO
le carnet du jour

Un événement culturel ?
Mettez-le en lumière
Publiez votre annonce dans
le Carnet du Jour.

carnetdujour@media.figaro.fr
01 56 52 27 27

« Le Petit Prince » a 80 ans : une star qui ne vieillit pas

Publié en France en avril 1946, le conte de Saint-Exupéry connaît un succès qui ne se dément pas. Traductions, éditions innombrables, le livre français le plus traduit après la Bible est devenu un phénomène. Son personnage fait l'objet de nombre de produits dérivés. Histoire d'une légende littéraire.



PAR
Mohammed Aïssaoui

Existe-t-il le livre plus emblématique ? « Les grands livres ont tous leur légende. Celle du Petit Prince commence à l'été 1942... », raconte Alban Cerisier, secrétaire général des Éditions Gallimard et grand spécialiste de Saint-Exupéry. L'histoire éditoriale de ce conte, que tout le monde a lu mais dont on ne saisit pas tout le mystère, est connue, mais elle continue de fasciner. À New York, au Café Arnold, Antoine de Saint-Exupéry esquisse entre deux plats la silhouette d'un « petit bonhomme solitaire ». L'idée d'un livre naît presque par hasard, encouragée par son éditeur américain. Pourtant, comme le rappelle Cerisier, le personnage pré-existait déjà dans l'imaginaire de l'écrivain.

Et d'ajouter : « On peut chercher des clés biographiques dans Le Petit Prince, à condition d'avoir compris que le livre ne peut pas s'y réduire, et qu'il est avant tout métaphorique. » Le texte dépasse évidemment l'anecdote personnelle. « Tonio » de Saint-Exupéry s'y dédouble : il est à la fois l'aviateur adulte et l'enfant qu'il fut, et est resté. Cette tension entre lucidité et innocence constitue le cœur du récit. Ce conte contient des épisodes vécus par son auteur. La rose, souvent associée à son épouse, Consuelo, incarne quant à elle l'ambiguïté des sentiments.

Le destin de « Saint-Ex » confère au livre une aura supplémentaire. Le 2 avril 1943, avant même la parution américaine du livre en librairie, Saint-Exupéry repart au combat – il emporte avec lui un exemplaire du Petit Prince. Il disparaît le 31 juillet 1944 au large de Marseille, sans avoir vu l'édition française, publiée le 6 avril 1946 chez Gallimard. Fait étonnant : cette première édition ne comportait pas les dessins originaux, restés aux États-Unis. Il faudra attendre 1999 pour retrouver une version fidèle.

Aujourd'hui, Le Petit Prince fête ses 80 ans. Il n'a jamais été aussi fringant et actif. C'est une étoile qui ne s'éteint jamais. Les chiffres donnent le tournis : 18 millions d'exemplaires vendus en France depuis 1946 (source Gallimard). Il est traduit en 650 langues et dialectes. Loin devant Pinocchio, Alice au pays des merveilles, les contes d'Andersen et Don Quichotte. Et c'est l'ouvrage français de fiction le plus traduit au monde. Seule la Bible le dépasse en termes de traductions.



Voilà le meilleur portrait que, plus tard, j'ai réussi à faire de lui.

L'aspect magique, trait commun à tous les chefs-d'œuvre, est que, 80 ans après, le conte garde toute son charme malgré les milliers, pour ne pas dire les millions de décriptages, d'analyses, d'enquêtes... Et dire que des éditeurs avaient refusé le manuscrit, surpris qu'un écrivain aussi sérieux ait écrit un conte « aussi niais », Saint-Exupéry leur répondra par ces mots : « Sous les apparences d'un conte, il s'agit d'un testament intelligible à quelques-uns. Un roman à clés, qu'il y a urgence à publier car moi seul en connais l'importance. » Anne Morrow Lindbergh, femme du fameux pionnier de l'aviation américain, romancière et aviatrice, a peut-être donné la meilleure explication, sinon la plus belle : « Le Petit Prince n'est pas un conte pour enfants. C'est le témoignage d'un grand poète face à la solitude de l'univers tout entier. »

Dès sa publication, Le Petit Prince suscite l'intérêt des artistes. Orson Welles envisage un temps de l'adapter avec Walt Disney. Le projet n'aboutira pas, mais il témoigne de l'attrait immédiat de l'œuvre. Il y en aura d'autres, beaucoup d'autres.

Depuis, les adaptations se sont multipliées. Cette ambition est au cœur de la stratégie des héritiers. Thomas Rivière, ayant droit de la succession Saint-Exupéry-d'Agay et arrière-petit-neveu de l'auteur de Terre des hommes, le souligne : « Nous avons toujours été ouverts aux adaptations : cinéma, opéras, comédies musicales, bandes dessinées... Changer de médium, c'est toucher d'autres publics. »

Comment lui donner tort. La fin de l'année 2025 a été marquée par l'im-

crovable succès de Terre des hommes illustré par Riad Sattouf. En s'emparant de ce texte publié en 1939 (avant Le Petit Prince), l'auteur de L'Arabe du futur a créé un univers pictural poétique et mystique, qui a attiré de nombreux et nouveaux lecteurs, dont beaucoup de jeunes. Preuve qu'il est possible de sublimer un texte « ancien »... Ce projet, Riad Sattouf l'avait porté avec bonheur, comme s'il avait eu une dette envers ce texte qui a constitué « un véritable choc » lorsqu'il l'avait découvert. Terre des hommes, avait-il expliqué, provoque toujours en lui un flot d'images et de sensations. Et il rêvait de l'illustrer. Il s'est adressé à Gallimard et aux héritiers de « Saint-Ex ». Et Sattouf a créé cet univers qui n'est dédié qu'à Terre des hommes, riche de 150 illustrations.

L'année 2026 marque une nouvelle étape importante avec la parution mondiale, le 2 avril, d'une édition « illustrée et animée » par MinalLima (1). Ce duo est formé par les graphistes britanniques Miraphora Mina et Eduardo Lima, célèbres pour leur univers visuel foisonnant et immersif. Ils se sont fait connaître en créant l'identité graphique des films de la saga Harry Potter, des journaux aux affiches en passant par les accessoires emblématiques (puzzles, coffrets, livres animés). Leur style mêle typographies inventives, détails narratifs et une esthétique rétro qui lui confère une grande modernité. Incontestablement, leur force est de transformer un texte en objet. S'ils sont connus pour leur travail sur l'univers de Harry Potter, ils ont également travaillé sur

Pinocchio, La Petite Sirène, Alice, Peter Pan, Le Livre de la jungle... Et donc pour Le Petit Prince, le duo proposant une version interactive publiée simultanément en 22 langues. L'ambition est claire : renouveler l'expérience de lecture sans trahir l'esprit du texte.

Ce 2 avril, en plus de cette nouveauté, Gallimard réédite une édition « collector » spéciale anniversaire augmentée d'un long texte très instructif, Naissance du prince, signé Alban Cerisier, qui a préfacé le volume « Quarto » Du vent, du sable et des étoiles, rassemblant les œuvres de l'écrivain aviateur, et quelques-uns de ses premiers contes de jeunesse inédits. Le Manuscrit du Petit Prince, fac-similé de l'original, paraît également à cette occasion, ainsi que Le conte musical, un livre-CD composé par Balthazar Pouilloux, qui reste une adaptation musicale inédite.

Cette dynamique s'inscrit dans une perspective plus large. À l'approche de son entrée dans le domaine public en 2032 en France, l'œuvre semble plus vivante que jamais. Mais pour ses ayants droit, ce sera un défi à relever.

Parallèlement, les expériences immersives se développent : spectacles numériques, installations artistiques, lectures musicales. L'odyssée immersive présentée aux Carrières des Lumières et aux Bassins des Lumières illustre cette volonté de faire dialoguer texte, image et musique. La voix de Denis Podalydès et l'accompagnement orchestral participent à cette relecture sensorielle.

Cette prolifération d'adaptations confirme une chose : Le Petit Prince n'est pas figé. Il continue de se transformer, de circuler entre les formes, d'inspirer de nouveaux créateurs. Une vitalité rare pour une œuvre octogénaire.

Mais ce succès a son revers. À mesure que l'œuvre s'impose comme un symbole universel, elle devient aussi une marque. Et, parfois, un argument commercial. L'année 2026 en offre une illustration frappante. Les collaborations se multiplient : maroquinerie de luxe avec Berluti, collection culinaire avec Sushi Shop, stylos collectors avec Bic, monnaies commémoratives par la Monnaie de Paris, timbres officiels par La Poste. Même l'univers gastronomique s'en empare avec des créations comme le sushi Étoile ou le maki Prince. Les lieux dédiés se développent également : parc à thème en Alsace, exposition permanente en Corée, expériences immersives en France. À cela s'ajoutent les promesses de « nouvelles collaborations » tout au long de l'année anniversaire.

Entre l'hommage mérité (La Monnaie, les timbres), et le produit dérivé (les sushis), il y a comme une interrogation. Jusqu'où peut-on décliner une œuvre sans en altérer le sens ? Le risque est celui d'une dilution, voire d'une banalisation. Le Petit Prince, figure de pureté et de dépouillement – « On ne voit bien qu'avec le cœur, l'essentiel est invisible pour les yeux » –, peut sembler en décalage avec certaines opérations marketing.

Il faut rappeler que le livre est dédié à Léon Werth, dans une adresse célèbre et émouvante qui en dit long sur l'intention de l'auteur : parler à l'enfant en chaque adulte. « Toutes les grandes personnes ont d'abord été des enfants. (Mais peu d'entre elles s'en souviennent.) »

« Nous avons toujours été ouverts aux adaptations : cinéma, opéras, comédies musicales, bandes dessinées... Changer de médium, c'est toucher d'autres publics »

Thomas Rivière

Arrière-petit-neveu de l'auteur et ayant droit de la succession Saint-Exupéry-d'Agay

Pourtant, cette tension n'est pas nouvelle. Elle accompagne tous les grands succès culturels. La différence tient peut-être ici à la nature même de l'œuvre : un texte qui prône la simplicité, l'essentiel, la relation à l'autre. C'est sans doute là que réside la véritable mesure du phénomène. Entre exploitation commerciale et transmission culturelle, Le Petit Prince continue de naviguer. Tant que le texte reste lu, tant que son mystère opère, ces déclinaisons, même excessives, ne suffisent pas à l'épuiser.

Peut-être, et c'est l'argument défendu par la succession Saint-Exupéry-d'Agay, qui, à travers Thomas Rivière, explique que ces « projets dérivés » sont nécessaires et répondent à un désir. Ainsi, donne-t-il l'exemple de l'extraordinaire succès de l'exposition immersive, l'an passé, à l'Atelier des Lumières, à Paris : 325 000 visiteurs en cinq mois ! Toujours à Paris, la boutique du Petit Prince, ouverte il y a dix ans, est devenue « une sorte de sanctuaire ».

Le fait est que, multiples adaptations ou produits dérivés, quatre-vingts ans après sa publication française, l'œuvre d'Antoine de Saint-Exupéry demeure insaisissable. À la fois universelle et intime, simple et profonde, elle échappe aux interprétations comme aux récupérations. Et c'est peut-être pour cela qu'elle continue, encore et toujours, d'émerveiller. ■

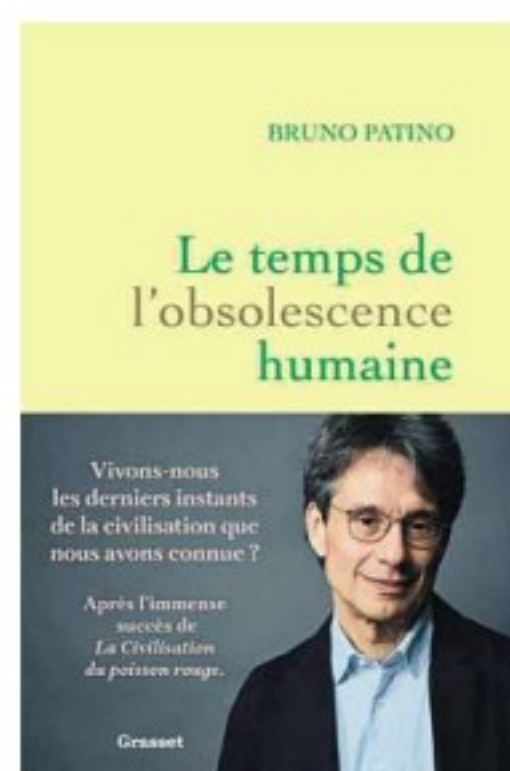
(1) « Le Petit Prince », d'Antoine de Saint-Exupéry, illustré et animé par MinalLima, Gallimard Jeunesse, 194 p., 29,90 €.



Le duo MinalLima, formé par les graphistes britanniques Miraphora Mina et Eduardo Lima, illustre et anime une version interactive de l'œuvre publiée chez Gallimard Jeunesse.

Comment ChatGPT a achevé Gutenberg

Dans « Le Temps de l'obsolescence humaine », Bruno Patino analyse avec brio la nouvelle ère dans laquelle nous font basculer les intelligences artificielles. Nous passons de l'économie de l'attention à l'économie de la relation, de l'écrit à l'oral, de la raison au calcul.



■ LE TEMPS DE L'OBsolescence HUMAINE
De Bruno Patino,
Grasset,
208 p., 18 €.



CHRONIQUE
Eugénie Bastié

« Ceci tuera cela. Le livre tuera l'édifice » : c'est la réflexion mélancolique du prêtre Frolo dans le deuxième chapitre de *Notre-Dame de Paris*. Hugo y développe une réflexion magistrale sur la façon dont l'invention de l'imprimerie allait bouleverser l'histoire de l'humanité. Jusqu'au XV^e siècle, l'architecture était le médium par excellence. Il s'agissait d'inscrire la pensée des hommes dans la pierre. Pourquoi ? Parce que c'était du solide. Les paroles s'envolent, les pierres durent. Mais tout change avec l'invention de l'imprimerie, qu'Hugo qualifie de « plus grand événement de l'histoire ». « C'est la révolution mère. C'est le mode d'expression de l'humanité qui se renouvelle totalement, c'est la pensée humaine qui dépouille une forme et qui en revêt une autre, c'est le complet et définitif changement de peau de ce serpent symbolique qui, depuis Adam, représente l'intelligence. » Le livre a tué l'architecte. Les réseaux sociaux ont tué les médias. L'intelligence artificielle viendra-t-elle à bout de l'humain ? La révolution numérique en cours est beaucoup plus rapide, brutale et profonde que celle de Gutenberg. De quelle civilisation accouchera-t-elle ? Pour tenter de le comprendre, il faut lire le dernier essai de Bruno Patino, *Le Temps de l'obsolescence humaine*. Le président d'Arte, qui s'était déjà distingué par son approche fine et argumentée de la révolution des réseaux sociaux dans *La Civilisation du poisson rouge*, s'attaque dans ce nouvel essai à celle de l'intelligence artificielle.

Personne ne nie que l'arrivée des IA génératives constitue une rupture majeure pour l'humanité. Les marchands de peur côtoient les experts, les Philip-pulus se mêlent aux inquiets, les prophètes s'opposent aux aquoibonistes, et il est difficile d'y voir clair dans la marée de publications sur le sujet. Clair et synthétique, le livre de Patino est très précieux pour saisir les enjeux majeurs.

Bruno Patino n'est pas de ceux qui minimisent la portée du basculement en cours. « *Cauchemar électronique* », « *grande dépossession* », « *extinction d'Homo sapiens* », « *épidémie de solitude* », « *proléta-*

risation générale », « *crépuscule de la raison* »... Sous sa plume, les expressions anxiogènes affluent pour décrire la bascule que nous vivons. Le propos est soigné, percutant, construit et argumenté : on sort de ce livre avec le vertige. Comment ne pas lui donner raison lorsqu'il décrit l'homo numericus comme un individu fragmenté, concession minière ambulante où les géants du numérique viennent forer de la donnée, réduisant chaque parcelle de notre existence en data échangeable et monnayable, réduisant notre cerveau à une bouillie épileptique assaillie de signaux, perdant peu à peu le goût de la décision et le sens de l'effort ?

Beaucoup de gens préfèrent regarder une vidéo ou écouter un podcast que lire, tout simplement parce que la lecture est contre-nature : elle demande un effort

Patino distingue la révolution numérique en trois grandes phases. La première débute en 1989 : c'est l'ère de l'accès, avec la fin des « gatekeepers » (« gardiens des barrières ») et la mise en réseau de toutes les connaissances. La deuxième démarre avec l'invention de l'iPhone en 2007 : c'est l'ère de la propagation, où se déploie l'économie de l'attention. La troisième ère s'ouvre en 2022 avec l'arrivée de ChatGPT : c'est celle de l'imbrication. Se dessine désormais une « économie de la relation » où les machines commencent doucement à imprégner toutes les sphères de l'existence, formant une « surcouche » (Jeff Bezos), sorte de seconde peau personnalisée qui s'interpose entre nous et le monde, choisissant pour nous, nous guidant avec bienveillance, nous faisant « gagner du temps » que nous perdons par ailleurs sur les réseaux à regarder des choses inventées, elles aussi, par les machines.

Nous vivons la fin de la civilisation ouverte par Gutenberg en Occident au XV^e siècle. Lorsque cet ingénieur allemand eut l'idée géniale d'associer la presse du vigneron à l'encre à l'huile et aux caractères de métal, il donna naissance à une nouvelle ère de l'écrit, que Régis Debray appellera la graphosphère. Cela n'alla pas sans quelques turbulences. La révolution de l'imprimerie donna lieu à la république des lettres, au progrès du savoir et de la connaissance, mais aussi aux guerres de Religion, qui s'enflammèrent à travers la culture du pamphlet, « réseaux sociaux du XVI^e siècle ». « *Gutenberg fut, à son corps défendant, le premier ingénieur du chaos* », écrit Patino.

La révolution numérique est incroyablement plus rapide et plus puissante que ne le fut celle de l'imprimerie. Loin de renforcer la culture écrite, elle favorise un retour de l'oralité. Steven Pinker faisait remarquer récemment que la lecture et l'alphabétisation étaient des progrès de civilisation allant à l'encontre de l'évolution. Or, la vidéo est devenue tellement bon marché grâce à la révolution numérique qu'elle tend à remplacer l'écrit, même pour quelque chose d'aussi simple qu'un conseil pour réparer sa machine à laver. Beaucoup de gens préfèrent regarder une vidéo ou écouter un podcast que lire, tout simplement parce que la lecture est contre-nature : elle demande un effort. Nous ne naissons pas lecteurs. Dans le siècle à venir, les gens jugeront-ils encore utile d'apprendre à lire ? Que perdrons-nous si nous perdons la lecture et l'alphabétisation, au profit d'un monde kaléidoscopique fondé sur l'oral et l'image, marqué par la passivité, où l'on ne parvient plus à distinguer le vrai du faux, le réel de l'imaginaire, la parole d'un président de celle d'un vulgaire troll ?

Patino se perd un peu quand il politise son sujet, partant dans des considérations sur les néoréactionnaires américains Nick Land et Peter Thiel, devenus les bêtes noires des progressistes, qui en font les marionnettistes d'une révolution dont nous sommes en réalité tous les acteurs. Il a en revanche raison lorsqu'il affirme la nécessité du retour du politique pour policer ces nouveaux géants qui rêveraient de remplacer les États eux-mêmes. Aujourd'hui, une forme de prise de conscience semble s'être faite sur l'économie de l'attention qui bousille le cerveau de nos jeunes à travers l'addiction aux réseaux sociaux : partout dans le monde, des régulations émergent pour contenir ce fléau. Mettrons-nous autant de temps à réagir pour contenir et réguler les géants de l'intelligence artificielle ? Patino place le débat où il faut : non pas sur le terrain de la liberté d'expression, mais sur celui de la propriété des données que pillent allégrement les barons de la tech.

Mais il fait l'impasse sur un point décisif : si nous sommes aujourd'hui si démunis face à cette révolution, c'est aussi parce qu'aucun géant du numérique n'a pu émerger dans une Union européenne trop occupée à normer ce qu'elle n'était plus capable de faire naître. C'est là notre faiblesse : nous prétendons imposer nos principes à un monde dont nous ne maîtrisons plus les outils. Les nouveaux Gutenberg sont en Chine ou dans la Silicon Valley. L'Amérique invente, l'Europe régleme. Et si l'orfèvre de Mayence ressurgissait aujourd'hui, il est probable qu'un technocrate de Bruxelles commencerait par lui demander de remplir un formulaire Cerfa avant même de le laisser imprimer. ■

Ce que peut la guerre et ce qu'elle ne peut pas

La publication d'un cours de Raymond Aron sur les métamorphoses de la guerre depuis deux siècles appelle à réfléchir aux conséquences d'une guerre avant de la déclarer, même sans troupes au sol. Hier, le Vietnam et l'Irak, aujourd'hui, l'Iran.



■ THÉORIE DE L'ACTION POLITIQUE
De Raymond Aron,
Calmann Lévy,
500 p., 26,50 €.



TÊTE-À-TÊTE
Charles Jaigu

Le temps est aux stratèges. En chambre, en studio télé, ou derrière le bureau de la Maison-Blanche, du Kremlin, de Pékin. Le foisonnement actuel des conflits armés les met en première ligne. C'est pourquoi éditer pour la première fois le cours au Collège de France donné par Raymond Aron en l'année 1973 est une bonne idée. Benjamin Brice, chercheur associé à l'université de Paris 2 Panthéon-Assas, a veillé sur sa transcription, faite à partir des notes d'un sténographe, et il l'a précédée d'une préface qui en montre l'actualité. C'est l'époque où Aron prépare un livre qui sera publié trois ans plus tard sous le titre *Penser la guerre*, Clau-sewitz (Éditions Gallimard). Livre qui présente le général prussien sous un jour plus tamisé et presque chinois, pas si éloigné de Sun Tzu, auquel on l'oppose souvent. Ce cours est une conversation savante, il en a la liberté de ton, et il se dévore comme tel. Raymond Aron, comme à son habitude, maintient un discours équilibré : jamais on n'abolira la guerre (illusion pacifiste), et aucune instance supranationale ne pourra juger les États qui la font dans un avenir proche ou lointain. Pour autant, elle n'est pas ce qui définit la vie de la cité, sans quoi ce serait tous les mois la nuit des longs couteaux. La guerre est un instrument de la politique, au service de celle-ci, et sa continuation ponctuelle par des moyens de violence physique.

Tâche qui mérite une attention d'autant plus soutenue que la politisation de la guerre en a changé la nature au cours du XX^e siècle. Il ne s'agit plus d'annexer tel ou tel territoire en respectant les règles du jeu, mais de purifier et abolir. Vaincre un adversaire jusqu'à son éradication, c'est le propre des guerres idéologiques. Éliminer les races inférieures, les classes bourgeoises, les infidèles. La guerre est un duel de volontés où la violence doit contraindre l'adversaire à plier et capituler. Mais le duel monte rarement aux extrêmes, et il ne se conclut presque jamais par le désarmement durable de l'adversaire. Si on se réfère aux conflits en cours, le Hamas n'a toujours pas été désarmé, et ses com-

battants n'ont pas tous été éliminés, car c'est impossible. Les seuls exemples d'une reddition inconditionnelle qui viennent à l'esprit sont les capitulations allemande et nipponne en 1945, où les Alliés ont imposé à ces deux peuples une révolution civile complète et la création d'une république libérale – sans d'ailleurs épurer les anciens partisans du système, car, répétons-le, c'est impossible. Exemples uniques, qui ont été possibles après une razzia de l'Allemagne par les armées alliées, et au Japon, après deux bombes thermonucléaires. Pour y parvenir, des crimes de guerre ont été commis, dit Aron, lors du bombardement de Dresde, par exemple. Ils ne seront pas jugés comme tels, car l'histoire est écrite par les vainqueurs et que « *la fin justifie les moyens* ». Raymond Aron examine de très près cette dialectique de la fin et de moyens, et il y souscrit, mais, ajoute-t-il, « *pas n'importe quel moyen* ». Le libéral qu'il est refuse ce qui est excessif, abusif, inefficace. À titre d'exemple, il pèse le pour et le contre à propos de Dresde et de Hiroshima. Il donne tort aux alliés pour Dresde, car le bombardement n'a pas déclenché d'insurrection de la population. Ce sont 30 000 morts pour rien. Il admet en revanche, à regret, que Hiroshima a été la moins mauvaise des solutions. Le jusqu'au-boutisme japonais aurait entraîné « *un débarquement américain et plus de morts encore* ».

Désarmer l'ennemi pour le contraindre à une révolution politique totale qui le transformerait en allié est dans la plupart des cas hors de portée – sauf dans les deux exemples susmentionnés, et on a vu à quel prix. Benjamin Brice s'est intéressé à l'idéologie de la paix perpétuelle dans les années 1980. « *Elle repose sur un syllogisme : les démocraties ne se font pas la guerre, donc il suffit, pour atteindre la paix universelle, de créer des démocraties partout dans le monde. Et il n'y aura plus de guerres.* » C'est cette référence que les néoconservateurs américains ont à l'esprit en 2003 face à l'Irak de Saddam Hussein. « *Après, les stratèges de Washington étaient obsédés par l'échec de l'Amérique au Vietnam, et pour rien au monde ils n'auraient voulu se laisser entraîner dans un nouveau Vietnam* », observe-t-il. Et puis, à la faveur de l'effondrement de l'URSS, le Vietnam cessa de jouer son rôle d'épouvantail, et les décideurs à Washington s'enthousiasmèrent à nouveau pour la référence de 1945 et l'idée d'une universalisation de la démocratie. Erreur ! L'Irak et surtout l'Afghanistan ont été les nouveaux Vietnam d'une Amérique perdue, au moment où la Chine la rattrapait. C'est l'une des rares leçons que Donald Trump avait rete-

nue lors de son premier mandat : « *Le Moyen-Orient est vraiment un problème, et c'est à cause de la stupidité de Bush. Il s'est précipité comme un idiot. L'Irak n'avait rien à voir avec les tours jumelles* », avait-il confié à Jens Stoltenberg. L'ancien secrétaire général de l'Otan le raconte dans ses *Mémoires Vigie du monde* (Éditions Flammarion). Trump s'est-il lui aussi « *précipité comme un idiot* » sur la guerre en Iran ? Poser la question, c'est y répondre. Bombarder ne produit pas une insurrection, surtout quand elle a déjà eu lieu et qu'elle a été écrasée dans le sang. Et, par ailleurs, l'affaiblissement des capacités nucléaires iraniennes avait déjà été obtenu. Pourquoi toujours chercher à atteindre des buts grandioses ? Pourquoi ne pas réfléchir à cette mise en garde de Sun Tzu, commentée par Aron : « *N'accule pas ton adversaire, laisse-lui une porte de sortie, sinon il se battra comme un enragé* ». Revenons à la référence vietnamienne, dont Aron parle dans son cours. On a souvent rapproché Aron de Kissinger, qui fut son élève. Il prend pourtant ses distances avec ce dernier, qui a autorisé les bombardements de zone au Vietnam. « *Depuis 1944, on sait que l'armée américaine ménage ses soldats, ce qui signifie qu'elle utilise avec une prodigalité extrême les obus et les bombes, ce qui augmente aussi les pertes de la population civile qu'on veut protéger* », note Aron, qui relève qu'au Vietnam « *les Américains ont déversé 4 millions de tonnes de bombes* », note-t-il, mettant ainsi en doute leur moralité et leur utilité.

Dès 1973, un observateur de l'actualité comme l'était Aron constate l'effacement de la grande guerre frontale au profit de ce qu'on appellerait aujourd'hui « la guerre hybride » : « *L'Europe clauswitzienne a abouti, à notre époque, à quelque chose comme une stratégie, je ne dirais pas de Sun Tzu, mais une stratégie de type chinois, stratégie dans laquelle les éléments militaires ne représentent qu'un élément, un élément important mais non pas nécessairement décisif dans une confrontation globale entre les États et les nations* », énonce-t-il. Sun Tzu, le Chinois de deux mille ans plus jeune que Clausewitz, cherche par réalisme à éviter la confrontation. N'est-ce pas ce que fait la Chine, pendant que Donald Trump s'agite de tous côtés et affaiblit la démocratie américaine ? Dans le match qui oppose la Chine montante à l'Amérique déclinante, c'est bien aujourd'hui la Chine qui a l'avantage. Le Lion n'est plus fiable. Et la Chine, de plus en plus raisonnable. Le bon général est celui qui sait « *vaincre sans combattre* », disait Sun Tzu. C'est ce qui, aujourd'hui, se produit. ■

Le film « Les Rayons et les Ombres » raconte la dérive d'un individu quand le patriotisme lui manque



MICHEL BERNARD

Dans ce film, Xavier Giannoli montre avec éclat et finesse comment Jean Luchaire, militant pacifiste et européen convaincu, a participé au plus haut niveau à la collaboration avec l'ennemi. Pour l'écrivain*, il dévoile aussi ce qui manquait à cet intellectuel pour éviter de dériver : le patriotisme.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, Ernst Jünger a tenu un journal dont la lecture fait mal. S'y lit l'ampleur du désastre de juin 1940 et ce qu'a eu de profondément corrompueur pour beaucoup de Français l'occupation du pays rattaché. En un mot, c'est une lecture humiliante. Pourtant, du peuple de vaincus croisé par l'officier allemand jaillit parfois un trait de lumière qui, disons-le, sauve l'honneur.

En juillet 1940, le héros de la Première Guerre mondiale, blessé quatorze fois, décoré de la plus haute distinction allemande « Pour le mérite », avait cheminé sur les routes du nord-est de la France à la tête d'une compagnie de réservistes, lui à cheval, les autres à pied. L'écrivain, qui n'avait rien à prouver de son courage, jouissait, au pas du promeneur, de la revanche de 1918 et des grâces qu'une nation, riche, belle et raffinée, pouvait procurer à un esthète aimant sa langue et sa culture. Sur les traces des panzers, il voyait des villes abandonnées, des civils déboussolés, des soldats captifs, un pays à l'image de ces villas et manoirs éventrés où il n'y avait qu'à se servir et descendre à la cave pour agrémenter la popote de quelques bouteilles de bourgogne millésimé. Il lui fallut arriver à Paris pour soudain retrouver la nation à laquelle il s'était heurté, pendant la guerre précédente, au-dessus de Reims, au Bois-le-Prêtre près de Nancy, à la tranchée de Calonne dans la Meuse, face à Maurice Genevoix et ceux de 14, où lui avait été infligée sa première blessure. C'était dans une boutique dont le Hauptmann Jünger avait franchi la porte pour une emplette. Elle était tenue par deux femmes. La plus jeune, 20 ans à peine, peut-être la fille de la première, l'avait regardé droit au visage avec une expression de haine dont la signification ne laissait aucun doute : cet homme avec son uniforme vert-de-gris, ses insignes, ses bottes lustrées et sa casquette n'avait rien à faire chez elle, n'avait rien à faire à Paris, n'avait rien à faire en France.

Qui était-elle ? On ne sait, en tout cas elle n'était pas Corinne Luchaire. L'inconnue avait été mieux élevée. Avec *Les Rayons et les Ombres* mettant en scène la tragédie de Jean Luchaire, Xavier Giannoli montre avec éclat et finesse comment un militant pacifiste, européen convaincu des années 1930, a participé au plus haut niveau à la collaboration avec l'ennemi alors que d'autres, partageant les mêmes idéaux, entraient en résistance. Ce fut le cas d'un des journalistes de sa rédaction qui sera torturé à mort par le Gestapo. La différence était d'abord morale. Jean Luchaire, sincère dans son idéalisme, n'en était pas moins cupide et jouisseur. Il a tiré parti de la situation pour assouvir son besoin de reconnaissance, de pouvoir et les satisfactions qui, pour des individus de sa sorte, y sont attachées. Mais ce qui manquait à cet intel-

lectuel, qui aurait empêché sa dérive, c'était un sentiment, ce réflexe moral qui donnait son intensité au regard de la vendeuse admirée par Jünger : le patriotisme.

Les premiers Français à rallier le général de Gaulle à l'été 1940 étaient juifs, Action française, francs-maçons, militaires... Ils se désignaient d'un mot, « patriotes », et, pour Luchaire et ses semblables, n'avaient qu'un mot : « traîtres ». Personne n'a aujourd'hui l'outrecuidance de prétendre qu'il aurait alors choisi le bon camp, mais certains, on le devine, ne proclament si bruyamment leurs valeurs, la radicalité de leurs engagements, que pour le suggérer et se trouver beaux dans le miroir de l'histoire. Avant de les croire sur parole, on aimerait savoir s'ils ont sur eux cette petite boussole qui avait indiqué autrefois à une poignée de héros la direction de Londres, d'Alger et des chemins périlleux de l'Espagne, qui était avant tout l'amour de la France. On peut faire les poches de ses idées, faire l'inventaire raisonné de ses valeurs, on ne l'y trouvera pas. Elle est un sentiment.

Personne n'a aujourd'hui l'outrecuidance de prétendre qu'il aurait alors choisi le bon camp, mais certains, on le devine, ne proclament si bruyamment leurs valeurs, la radicalité de leurs engagements, que pour le suggérer et se trouver beaux dans le miroir de l'histoire

La phrase de Marc Bloch sur le sacre de Reims et la fête de la Fédération est souvent citée pour l'illustrer, comme celle de Renan sur la nation comme âme et principe spirituel. Mais ces beaux paysages intellectuels sont encore trop pour qualifier un sentiment aussi simple que l'aveu, moins cité, du grand médiéviste qui entrera bientôt au Panthéon : « *Je ne respire bien que sous son ciel.* » C'est ce qui fit monter et jaillir les larmes de Léon Werth, écrivain et critique d'art autrefois anarchiste, quand il vit défilé, pendant le sinistre été 1940, un régiment allemand dans une rue de Montargis. Peu lui importait que celui-ci, qui passait avec son mauser, fût un ouvrier communiste, l'autre, avec son pistolet-mitrailleur, un paysan démocrate-chrétien, et ce sous-lieutenant, un instituteur francophile et pro-européen, ils étaient l'ennemi soumettant le pays à son ordre, à ses besoins, à ses plaisirs.

Après avoir tué, blessé ou capturé et retenu prudemment en otages 1,5 million de ses défenseurs, soldats et officiers combattifs et mal commandés, l'occupant faisait sortir des équivoques de l'avant-guerre des seconds rôles, des ratés, des ambitieux. Ils venaient de multiples horizons

politiques ou philosophiques, mais tous avaient perdu, s'ils l'avaient jamais possédée, cette petite boussole que Jean Luchaire n'avait pas transmise à sa fille. Elle leur aurait rappelé que « l'ennemi est l'ennemi », tautologie stupéfiante de vigoureuse simplicité lancée par le général de Gaulle au micro de l'Albert Hall le 11 novembre 1942.

Xavier Giannoli, en artiste, filme les êtres et les choses, leurs rapports, ce qui se voit. La petite boussole, il la montre à la fin, furtivement, délicatement, au bout d'une scène pathétique, insupportable, celle où Corinne Luchaire en fuite, rattrapée par des résistants de la vingt-cinquième heure, bas exécutants de l'épuration sauvage, est contrainte à marcher pieds nus devant eux, sous les insultes, le visage bleu par les coups, souillé par les crachats. Surgit un capitaine de la 2^e DB qui met fin au supplice et reproche sèchement aux tourmenteurs de dégrader leur cause et la France elle-même. L'officier a sur la poitrine un insigne à croix de Lorraine. C'est celui de la France libre réservé à un combattant de la première heure, un de ces hommes que l'instinct national a emmenés, dans le même mouvement, des combats sur la frontière au printemps 1940, à ceux d'Afrique, d'Orient, de la Libération et de Rhin et Danube.

Les hommes, les femmes de cette génération ont été le fer de lance de l'extraordinaire redressement de la France dans les années 1950 et 1960. Leur petite boussole à la main, ils ont notamment donné à notre pays la maîtrise de l'énergie nucléaire, puissant instrument de souveraineté et d'indépendance. Les générations suivantes, qui n'ont pas été forgées par les mêmes épreuves, ont soutenu l'effort avec une volonté fléchissante et, depuis une quinzaine d'années, désarmées par l'idéologie et la propagande, plus de volonté du tout. Le souffle de la guerre, à l'est, au sud, vient de ranimer la flamme. Que de temps, que d'argent perdu, avant que les petites boussoles soient ressorties des poches où de mesquins calculs électoraux les avaient enfouies ! Les éoliennes, cette technologie de substitution régressive, coûteuse et inefficace, demeureront les marqueurs d'une impérialité coupable. La violence, l'humiliation à grande échelle qu'elles infligent à d'immenses paysages agricoles, d'une beauté simple et sereine, auraient pourtant dû faire frémir leurs aiguilles. La moitié de ces gigantesques engins défigent aujourd'hui les régions du Nord et de l'Est où sont les corps et le souvenir des morts pour la France des deux guerres mondiales. Il est resté tout juste assez de vergogne pour qu'on n'osât pas en mettre sous les fenêtres de telle maison à Colombey-les-Deux-Églises, dans ce vaste horizon de bois et de champs, la dernière page des *Mémoires de guerre* de Charles de Gaulle. ■

* Michel Bernard publie le 3 avril « L'Automne d'André Derain » aux Éditions des Belles Lettres.

Le retour de la guerre impose de repenser toute la politique environnementale de l'UE



CHRISTOPHE GOMART

Dans l'hypothèse d'un conflit armé de grande ampleur, les efforts de Bruxelles pour verdifier son économie pèseront bien peu, alerte l'eurodéputé LR. Il est selon lui urgent de repenser notre stratégie énergétique, afin que la décarbonation ne se fasse pas au détriment de notre industrie et de notre prospérité.

Le changement à Bruxelles est net et c'est une bonne nouvelle. Alors que le « Green Deal » était le maître-mot de la précédente mandature (2019-2024), la multiplication des conflits mondiaux et le grand retour du protectionnisme américain ont propulsé la défense et la compétitivité au sommet des priorités de la Commission européenne. Depuis 2022, une dure réalité semble s'être rappelée aux Européens : l'objectif « zéro émission » d'ici 2050 ne peut être atteint sans garantir la paix et sauver la croissance.

L'exemple du front ukrainien nous démontre en effet que tous les efforts de l'Union pour verdifier son économie (automobile, immobilier, finance, etc.), ne pèseront pas lourd en cas de conflit armé généralisé. Selon un rapport publié par la coalition d'experts The Initiative on GHG Accounting of War, les émissions générées directement par le conflit depuis le début de la guerre (février 2022-février 2026) seraient équivalentes à celles de 120 millions de voitures thermiques par an (environ 230 millions de tonnes de CO₂).

Par ailleurs, le rapport de Mario Draghi sur le futur de la compétitivité de l'Union européenne (2024) a retenti comme un autre signal d'alarme : l'Europe, en s'imposant seule des exigences trop fortes, ne fait que renforcer ses concurrents. La décarbonation ne doit pas se faire au prix de la désindustrialisation et de l'appauvrissement économique.

L'action environnementale doit-elle pour autant être oubliée ? Évidemment non. Mais il faut entièrement repenser son mode opératoire, aujourd'hui axé sur le reporting et les sanctions économiques, face aux réalités géopolitiques. Entre la fin du mois, la fin de la paix et la fin du monde, l'Union ne doit pas choisir, mais créer des synergies, en particulier dans trois domaines.

Dans le domaine énergétique, il aura fallu deux guerres, et les prémices d'un nouveau choc pétrolier mondial avec la fermeture du détroit d'Ormuz, pour que la Commission reconnaisse enfin son erreur de jugement sur la question du nucléaire, aujourd'hui la seule énergie locale,

réelle préférence européenne dans les appels d'offres publics (16 % du PIB communautaire). L'Union européenne a enregistré en 2024 un déficit commercial structurel et massif avec la Chine, dépassant les 300 milliards d'euros, tandis que la Chine ouvrait la même année deux centrales à charbon par semaine ! Comment pouvons-nous arguer d'une réelle ambition climatique, si nous continuons de soutenir implicitement chaque jour par nos achats les plus grands pollueurs de la planète ?

Dans le domaine de la défense, l'impératif climatique agit comme un multiplicateur de menaces qui avantagera sur le terrain les armées les mieux préparées et résilientes. Les nouveaux risques d'interventions en conditions extrêmes, notamment dans le cadre de missions de Sécurité civile de plus en plus fréquentes dues aux catastrophes naturelles, obligent par exemple à repenser la préparation des soldats aux environnements complexes (Arctique, zones désertiques et inondées) et l'adaptation de leurs équipements pour maintenir la supériorité opérationnelle.

La transition environnementale de l'Europe ne progressera pas à coups de formulaires mais grâce à des intérêts bien compris : le renforcement de notre souveraineté énergétique, de notre base industrielle et de notre capacité de défense, comme aussi la préférence pour la production locale pour sauvegarder notre tissu économique et nos emplois. L'écologie doit donc s'inscrire dans une logique de puissance et de réalisme. Pour cela, elle doit cesser d'être un dogme pour être un levier stratégique au service de la prospérité et de la sécurité du continent. ■

L'écologie doit donc s'inscrire dans une logique de puissance et de réalisme. Pour cela, elle doit cesser d'être un dogme pour être un levier stratégique au service de la prospérité et de la sécurité du continent. ■

Qui était vraiment Jürgen Habermas ?



CHRONIQUE
Luc Ferry

Jürgen Habermas vient de nous quitter, et, bien que mal connue du grand public, sans doute parce qu'encore trop ancrée dans le style de la philosophie allemande du XIX^e siècle, sa philosophie n'en vaut pas moins le détour. Il se trouve que j'ai eu la chance de le connaître personnellement, de pouvoir échanger longuement avec lui sur ses sujets favoris, ce qui m'a souvent permis d'expliquer de manière finalement assez simple pourquoi sa pensée occupe une place majeure dans la philosophie contemporaine. De fait, elle fait aujourd'hui l'objet d'enseignements, de colloques et de débats dans les plus grandes universités du monde. Venu jadis d'un marxisme critique, antistalinien, celui de l'école de Francfort, Habermas est le père fondateur d'une doctrine originale, l'« éthique de la discussion ». On pourrait la décrire comme une tentative de dépasser l'opposition entre la métaphysique classique et les déconstructions de la raison et de l'humanisme développées d'abord par Nietzsche et Heidegger, puis popularisées dans les universités américaines par Derrida et Foucault.

Tâchons de dire les choses aussi simplement que possible. La philosophie des Lumières, de Voltaire à Kant, s'était caractérisée par une formidable croyance dans les pouvoirs émancipateurs de la raison. On croyait en l'idée de progrès avec la conviction que l'essor des sciences et des techniques accoucherait d'une civilisation démocratique et humaniste. À bien des égards, le XX^e siècle a mis cette vision du monde en échec. Les catastrophes totalitaires s'y succédaient avec une telle violence que nul ne semble plus convaincu par l'équation « progrès des lumières = bonheur et liberté ».

L'idée que la raison elle-même peut devenir un tyran s'est imposée à beaucoup, comme en témoigne le succès des thèmes écologistes, mais aussi des critiques radicales de la science et de la technique développées par Nietzsche et Heidegger avant d'être reprises par la « pensée 68 ». De là le projet de Habermas : comment maintenir encore le potentiel émancipateur des Lumières, de la raison et de l'humanisme, sans les enraciner dans une métaphysique naïve à laquelle plus personne ne croit ?

Comment maintenir encore le potentiel émancipateur des Lumières, de la raison et de l'humanisme, sans les enraciner dans une métaphysique naïve à laquelle plus personne ne croit ?

La réponse se trouve à ses yeux dans une analyse du langage argumentatif (ce qu'il appelle le « linguistic turn ») : en effet, dans tout dialogue argumenté, qu'il se situe dans l'ordre de la morale ou de la politique, de la science (on peut penser aux débats sur le climat), voire de l'esthétique, nous élevons des prétentions à « avoir raison », à émettre des jugements qui puissent parler aux autres, voire posséder une certaine universalité.

L'argumentation est donc à la fois un phénomène factuel, un fait empirique, mais elle est aussi portée par une visée normative, un idéal universaliste de communication libre avec autrui. Aux arguments d'autorité qui ont dominé les univers re-

ligieux, le monde démocratique préfère, du moins en principe, la loi du « meilleur argument ». Pour Habermas, cette prétention ne peut plus s'enraciner dans une métaphysique obsolète comme celle de Spinoza. À preuve le fait que le droit moderne, si on considère cet exemple d'argumentation liée à l'idée de justice, donc à l'essence même de la démocratie, doit être traité comme un cas particulier de langage argumentatif. Tout droit entend en effet posséder, par-delà la simple « légalité positive », une légitimité, un rapport à la justesse ou à la justice au sens idéal du terme. Pour rendre compte de cette dualité, il faut donc renoncer aux deux écueils habituels des théories du droit : les unes réduisent l'ordre juridique à sa seule dimension historique, « positive », ce qui le prive de légitimité, tandis que les autres invoquent un droit « naturel idéal », introuvable hors d'une fondation métaphysique aujourd'hui improbable. Il faut donc, selon Habermas, affirmer que seules les « procédures argumentatives » institutionnalisées dans nos démocraties fondent tout à la fois la légalité et la légitimité du droit.

Impossible, bien sûr, de développer ici plus avant le contenu de cette philosophie qui se déploie à un niveau d'abstraction souvent dissuasif, Habermas conservant de la tradition allemande un goût pour le jargon qui ne facilite pas la communication, voire une image traditionnelle de la philosophie comme lieu d'un affrontement de « grands systèmes » qui rivalisent de virtuosité technique face à un public d'étudiants fascinés. Nous en avons fini avec cette vision de la philosophie, mais il est clair que, dans les années 1960 encore, c'était le prix à payer pour aborder les grandes questions. ■

Valeurs et cultures en partage, 140 ans d'amitié franco-coréenne

Dans un environnement international de plus en plus fragmenté et incertain, les partenariats entre démocraties partageant des valeurs communes ne sont plus simplement souhaitables : ils sont devenus une nécessité stratégique. Les 140 années de relations diplomatiques entre la République de Corée et la République française dépassent le cadre d'un héritage historique ; elles revêtent aujourd'hui une importance déterminante dans la structuration de l'ordre international.

Initiées par le traité d'amitié et de commerce signé en 1886, les relations entre la Corée et la France ont progressivement évolué vers un partenariat global, embrassant la diplomatie, l'industrie, la technologie et les échanges culturels. Leur singularité tient toutefois autant à leur étendue qu'à leur constance. L'engagement de longue date de la France en faveur de l'autonomie stratégique et du multilatéralisme trouve un écho naturel dans les fondements démocratiques de la Corée et son émergence en tant que puissance technologique mondiale. Dans un monde marqué par la rivalité géopolitique et l'incertitude systémique, cette convergence n'est plus le fruit du hasard, mais bien une nécessité.

Les racines de cette relation remontent au XIX^e siècle, aux rencontres entre les missionnaires des Missions étrangères de Paris et les fidèles catholiques coréens de l'époque Joseon. Cette histoire commune, née de la transmission du savoir et de la foi, demeure aujourd'hui inscrite dans des lieux emblématiques tels que la cathédrale de Myeongdong, au cœur de Séoul. En France également, les traces de ces échanges subsistent. Au 38, rue de Châteaudun, dans le 9^e arrondissement de Paris, siégeait la délégation parisienne du gouvernement provisoire de la République de Corée, d'où Kim Kyu-sik et d'autres militants de l'indépendance œuvrèrent pour faire connaître la cause coréenne auprès de la communauté internationale. Le monument commémorant l'engagement des forces françaises dans la guerre de Corée, érigé à l'extrémité nord du pont Marie, témoigne lui aussi de la solidarité entre nos deux nations. La France y engagea plus de 3400 soldats aux côtés de la Corée.

Le rôle de la France dans le développement économique de la Corée constitue un autre pilier

de ce partenariat. L'introduction, dans les années 1990, du train à grande vitesse KTX fondé sur la technologie du TGV français, ainsi que la coopération nucléaire avec des entreprises telles que Framatome et Alstom dépassent la simple logique de transfert technologique. Elles ont contribué à poser les bases d'une croissance industrielle durable en Corée. Aujourd'hui, ces secteurs - transports, énergie, industries de pointe - ne sont plus de simples atouts économiques, mais des piliers essentiels de la souveraineté économique au XXI^e siècle.

Plus encore, le lien qui unit les sociétés de nos deux pays trouve sa source dans la valeur fondamentale de la démocratie. La tradition intellectuelle et politique coréenne s'inscrit dans le sillage de penseurs tels que Jean-Jacques Rousseau et Montesquieu, dont les réflexions sur la liberté et la séparation des pouvoirs ont contribué à façonner les institutions démocratiques modernes. L'idéal de souveraineté populaire issu de la Révolution française a profondément résonné dans le parcours démocratique de la Corée, jusqu'à être récemment réaffirmé lors de la « révolution de la lumière », manifestation pacifique de la volonté populaire.

« L'engagement de longue date de la France en faveur de l'autonomie stratégique et du multilatéralisme trouve un écho naturel dans les fondements démocratiques de la Corée et son émergence en tant que puissance technologique mondiale »

Lee Jae Myung

Président de la Corée du Sud

Aujourd'hui, la coopération entre la Corée et la France doit dépasser le simple partenariat pour évoluer vers une coordination stratégique approfondie. La collaboration dans des domaines clés tels que l'intelligence artificielle, le nucléaire, les technologies de l'hydrogène ou l'industrie spatiale constitue non seulement un moteur d'innovation, mais aussi une condition de résilience. À une époque marquée par la fragilité des chaînes d'approvisionnement et l'intensité de la compé-

tion technologique, cette coopération contribue directement à la sécurité économique et à la stabilité à long terme. Elle revêt également une dimension géopolitique : l'engagement de la France dans la région indo-pacifique et le rôle central de la République de Corée sur la péninsule coréenne placent leur relation au cœur d'un effort plus large visant à préserver l'équilibre dans un espace de plus en plus concurrentiel. Face à des défis communs, la coopération entre démocraties n'est plus simplement complémentaire : elle devient indispensable.

Toutefois, la véritable force qui nourrit l'amitié et la confiance entre les deux pays réside dans les liens tissés entre leurs peuples. Les échanges culturels continuent d'apporter profondeur et vitalité à cette relation. Le cinéma coréen, sa musique ou encore sa gastronomie rencontrent un succès croissant en France, alors que ses artistes et créateurs de mode s'imposent sur des scènes internationales telles que la Fashion Week de Paris.

Ces échanges se manifestent également dans la vie quotidienne. À Séoul, le quartier de Seorae Maeul et le lycée français de Séoul incarnent un dialogue vivant entre nos deux cultures. À Paris, une communauté coréenne en plein essor fait découvrir la cuisine coréenne - du bulgogi au bibimbap -, tandis que la Maison de la Corée au sein de la Cité internationale universitaire de Paris accueille des étudiants venus du monde entier.

Forte de cent quarante années d'histoire, l'amitié Corée-France atteint aujourd'hui une solidité sans précédent. La confiance entre les deux nations, ancrée dans des valeurs communes, s'est consolidée par la coopération stratégique et s'approfondit chaque jour à travers les échanges entre leurs peuples.

Cette année, la France assume la présidence du G7. Cette occasion offre aux citoyens coréens l'opportunité de mieux prendre la mesure du rôle majeur que joue la France - puissance culturelle de premier plan - dans l'ordre international. L'amitié entre la Corée et la France ne saurait se réduire à un héritage à célébrer : elle doit être un partenariat à approfondir avec lucidité. Dans un monde d'incertitudes, la force de nos deux nations réside dans leur capacité à se projeter au-delà de leur passé, à choisir leur avenir et à définir le rôle qu'elles entendent jouer dans la construction d'un ordre international plus stable. ■



FABIEN CLAIREFOND

LEE JAE MYUNG

À l'occasion de la visite d'Emmanuel Macron en Corée du Sud, les 2 et 3 avril, le président sud-coréen appelle à renforcer la coopération entre nos deux pays, notamment dans des domaines clés comme l'IA, le nucléaire, les technologies de l'hydrogène et l'industrie spatiale.

LE FIGARO

Dassault Médias
(actionnaire à plus de 95%)
23-25, rue de Provence
75009 Paris
Président-directeur général
Eric Trappier
Administrateurs
Thierry Dassault,
Olivier Costa de Beauregard,
Benoît Habert,
Rudi Roussillon

SOCIÉTÉ DU FIGARO SAS
(société éditrice)
23-25, rue de Provence
75009 Paris
Président
Eric Trappier
Directeur général,
directeur de la publication
Marc Feuillée

Directeur des rédactions
Alexis Brézet
Directeur délégué de la rédaction
Vincent Trémolet de Villers

Directeurs adjoints de la rédaction
Gaëtan de Capelle (Economie),
Laurence de Charette
(pôle audiovisuel), Anne-Sophie
von Claer (Style, Art de vivre, F),
Philippe Gélle (International),

Anne Huet-Wullème (Édition,
Photo, Révision, DA),
Jacques-Olivier Martin (directeur
de la rédaction du Figaro.fr),
Étienne de Montety (Figaro
Littéraire), Yves Thérard
(Enquêtes, Opérations spéciales,
Sports, Sciences, Culture,
Télévision).

Rédacteur en chef
Frédéric Picard (Web)
Directeur
du pôle news
Bertrand Glé
Éditeurs
Robert Mergul
Anne Pican

FIGAROMEDIAS
23-25, rue de Provence, 75009 Paris
Tél. : 01 56 52 20 00
Fax : 01 56 52 23 07

Président-directeur général
Aurore Domont
Direction, administration, rédaction
23-25, rue de Provence
75009 Paris
Tél. : 01 57 08 50 00
direction.redaction@lefigaro.fr

Impression L'Imprimerie, 79, rue de Roissy
93290 Tremblay-en-France
Midi Print, 30600 Gallargues-le-Montueux
ISSN 0182-5852

Commission paritaire n° 0426 C 83022
Pour vous abonner Lundi au vendredi de 7h 30 à 18h :
sam. de 8h à 13h au 01 70 37 31 70 ou a.abo@client.lefigaro.fr
Gérez votre abonnement sur www.lefigaro.fr/client
Formules d'abonnement pour 1 an - France métropolitaine
Club Prestige: 599 €. Club: 439 €. Semaine: 385 €. Week-end Prestige: 464 €. Week-end: 329 €.

Imprimé sur papier issu de forêts gérées durablement.
Origine du papier : Allemagne. Taux de fibres recyclées : 100%.
Ce journal est imprimé sur un papier UPM porteur de l'Écolabel européen
sous le numéro FI/01/001. Eutrophisation : Ptot 0,002 kg/tonne de papier.



Le journal se compose de :
Édition nationale
1^{er} cahier 16 pages
Cahier 2 Économie
10 pages
Cahier 3 Le Figaro
et vous 8 pages
Cahier 4 Littéraire
8 pages



PROPOS RECUEILLIS PAR
Eugénie Bastié

L'entrepreneur et apôtre du bitcoin en France explique pourquoi ce cryptoactif a de l'avenir dans un monde en proie à l'incertitude, où les États font fonctionner la planche à billets pour répondre aux crises. Système qui, selon lui, ne pourra pas durer.



Éric Larchevêque : « Le bitcoin est plus efficace que l'or »

« Quand vous détenez un bitcoin, vous le détenez réellement, un peu comme de l'or physique. À l'inverse, avec l'euro, vous détenez surtout une créance sur un système bancaire », explique Éric Larchevêque.

stitifs de protection, à s'armer, à vivre avec davantage de précautions. Ce n'est évidemment pas réjouissant.

Mais le problème n'est pas seulement d'avoir des cryptoactifs. Avant cela, il y avait déjà les home-jackings, les braquages, les enlèvements visant des personnes connues ou fortunées. Ce qui a changé, c'est la méthode. Avec les cryptoactifs, on peut payer une rançon à distance, sans transporter physiquement d'argent liquide. Leur nature numérique a donc facilité cette évolution de la criminalité. Le vrai sujet, selon moi, n'est donc pas le bitcoin : c'est la criminalité et la faiblesse de la réponse publique. Et ce phénomène est particulièrement marqué en France.

Pourquoi ?

Parce qu'on y trouve une criminalité organisée très développée, et aussi une réserve de jeunes prêts à tout pour quelques milliers d'euros. À cela s'ajoute un sentiment d'impunité nourri par un système judiciaire trop laxiste.

Pour revenir à la politique : vous vous êtes publiquement opposé à la taxe Zucman. Pourquoi ?

Je me suis opposé à cette taxe parce que taxer des plus-values latentes me paraît être un non-sens économique. Ce débat m'a surtout fait prendre conscience du rapport très problématique d'une partie des Français à l'économie. Beaucoup raisonnent comme si l'économie était un gâteau fixe : si quelqu'un s'enrichit, c'est forcément au détriment d'un autre. Cette vision me semble profondément fautive, mais elle est extrêmement présente dans la culture française. J'ai voulu l'expliquer publiquement, parce que je crois que si la France veut aller mieux, il faut commencer par mieux comprendre l'économie. À mes yeux, une grande partie de l'adhésion aux idées socialistes ou collectivistes découle directement de cette mauvaise compréhension de l'économie. C'est aussi pour cela que j'ai pris la parole. ■

Éric Larchevêque est un entrepreneur et investisseur français, cofondateur de Ledger, figure de proue de l'écosystème bitcoin en France. Connue du grand public pour sa participation à l'émission « Qui veut être mon associé ? » sur M6, il publie *La Stratégie bitcoin. Comprendre, investir, réussir* (Michel Lafon) et plaide pour le bitcoin comme actif monétaire alternatif et outil de protection de l'épargne à long terme.

LE FIGARO. - Pour un lecteur profane, pouvez-vous expliquer simplement ce qu'est le bitcoin ?

ÉRIC LARCHEVÊQUE. - Avant même de dire ce qu'est le bitcoin, il faut expliquer pourquoi il existe. L'idée de départ, c'est qu'il y a un besoin d'instruments monétaires décentralisés, dont la politique monétaire ne dépende pas de décisions humaines. Le bitcoin a été pensé comme une alternative à des monnaies dont la valeur

peut être affaiblie par l'impression monétaire et l'endettement.

Le bitcoin est une monnaie numérique, totalement décentralisée, dont le fonctionnement repose sur un algorithme garantissant qu'il n'y aura jamais plus de 21 millions d'unités. Cette rareté programmée est au cœur de sa logique. Il permet d'envoyer de la valeur à n'importe qui dans le monde, sans passer par un intermédiaire de confiance. Sa particularité, c'est aussi d'être un actif final. Quand vous détenez un bitcoin, vous le détenez réellement, un peu comme de l'or physique. À l'inverse, avec l'euro, vous détenez surtout une créance sur un système bancaire. Le bitcoin a donc été conçu comme une monnaie résiliente, indépendante du système monétaire classique, et comme une forme d'alternative.

L'économiste David McWilliams dit que le bitcoin est une solution qui cherche son problème. Elle prospère sur la défiance à l'égard

du système, voire sur l'anticipation d'un effondrement qui, pour l'instant, n'a pas eu lieu. N'est-ce pas, au fond, la monnaie des paranoïaques ?

Dire que le bitcoin est une solution sans problème revient à considérer qu'il n'y a aucun problème dans le système financier actuel, que l'euro et le dollar fonctionnent parfaitement et qu'il n'existe aucun risque de dépossession monétaire. C'est une position que je ne partage pas. Oui, on peut dire de façon lapidaire que c'est la monnaie des paranoïaques, au sens où elle répond à la crainte d'être spolié par l'inflation monétaire, par la dilution de la monnaie ou par l'impossibilité, un jour, d'accéder à ses avoirs. Tant que tout va bien, on ne voit pas le problème. Mais si l'on envisage des scénarios de crise grave - contrôle des capitaux, guerre, désordre civil -, alors il peut être rationnel de vouloir conserver une partie de son patrimoine dans un actif final, indépendant et résilient. Il faut des monnaies stables comme l'euro ou le dollar pour les usages

quotidiens, et il peut aussi exister un actif monétaire alternatif comme le bitcoin pour ceux qui veulent protéger leur épargne sur le long terme. On peut comparer cela à l'or, avec une différence : le bitcoin est plus facile à transporter, à vérifier, à auditer. Il est donc, de ce point de vue, plus efficace que l'or. Son intérêt apparaît surtout si l'on considère que le système monétaire peut un jour se fragiliser. À mes yeux, en 2026, cette hypothèse n'a rien de théorique.

Beaucoup de gens s'interrogent aussi sur la sécurité. Les détenteurs de cryptoactifs sont devenus la cible de groupes criminels...

D'abord, c'est un problème de sécurité plus global, qui touche aujourd'hui particulièrement le monde des cryptos, mais qui dépasse largement ce seul univers. Ce que cela change, c'est une prise de conscience brutale : le monde est plus violent qu'on voudrait le croire. Oui, cela oblige à penser la sécurité autrement, à mettre en place des dispo-

1826 - 2026

Célébrons
200 ANS
DE JEUNESSE

evian.
Live young

evian.
200
YEARS

Live young = Vivons jeune

S.A.E.M.E. Evian - RCS 797 080 850 Thonon - Photo retouchée.

LE FIGARO économie



TOTALENERGIES
LES DESSOUS DE L'ACCORD
À 1 MILLIARD DE DOLLARS
AVEC DONALD TRUMP **PAGE 26**

SODEXO
LE GÉANT FRANÇAIS DE
LA RESTAURATION COLLECTIVE
MONTE EN GAMME **PAGE 27**



JAMES ARTHUR GEKERE/BELGA VIA REUTERS, PAWEŁ TICHONIUŁ, NIANNI75/DXN/STOCK ADOBE

L'Europe en ordre dispersé face au choc pétrolier

C'est une première alerte : la guerre d'Iran va diviser par deux la croissance de l'Allemagne. Les Européens tentent de répondre à la crise, mais sans coordination. **PAGES 20 ET 21**

Jean-Dominique Senard va quitter la présidence de Renault

Jean-Dominique Senard va quitter son poste de président de Renault après l'assemblée générale des actionnaires de 2027. Il ne devrait en effet pas demander le renouvellement de son mandat d'administrateur, qui arrivera à échéance à ce moment. L'information, révélée par *La Tribune*, a été confirmée au *Figaro*. Le dirigeant, qui a fêté son 73^e an-

niversaire début mars, avait été appelé à la présidence de Renault en janvier 2019. La marque au losange était alors en pleine crise de gouvernance, après l'arrestation et la mise en prison au Japon de son PDG Carlos Ghosn. La tension était alors à son comble avec Nissan, partenaire de Renault dans une alliance, mais dont des dirigeants avaient fomenté la

chute de Carlos Ghosn, également PDG de Nissan. Jean-Dominique Senard avait réussi à faire retomber les tensions avec Nissan, avant de dénouer les liens opérationnels et capitalistiques noués au fil des années avec le constructeur japonais. Il avait déjà une excellente connaissance du secteur automobile avant de prendre les rênes de

Renault, ayant dirigé Michelin de 2012 à 2019. Auparavant, il avait travaillé chez Saint-Gobain et Pechiney. Le conseil d'administration de Renault et l'État français, actionnaire à 15 %, vont devoir s'atteler à lui trouver un successeur apte à relever les défis d'un secteur automobile en mutation permanente.

EMMANUEL EGLOFF

> FOCUS STELLANTIS RAPPELLE 700 000 VÉHICULES

Nouveau coup dur pour le constructeur automobile Stellantis, qui a déjà connu de nombreux déboires techniques avec ses moteurs PureTech et ses airbags de marque Takata. Cette fois, le groupe lance un rappel sur 700 000 véhicules hybrides dans le monde. La raison ? Un défaut de conception dans le moteur qui pourrait provoquer un incendie dans ces véhicules, indique ce mercredi le site de l'Autorité allemande de l'automobile KBA. Stellantis prend ce risque très au sérieux car le groupe a recensé 36 incidents dans le monde liés à ce problème dont une douzaine de débuts d'incendie. Cela explique la portée exceptionnelle des rappels. En France, ce sont quelque 212 000 voitures fabriquées entre 2023 et 2026 qui sont concernées. Pour plus de la moitié, ce sont des Peugeot. En revanche, Stellantis ne confirme pas que le rappel concerne 700 000 véhicules hybrides comme l'affirme KBA.

Le problème concerne des petites voitures hybrides, où le moteur thermique et le moteur électrique sont trop rapprochés : en cas de fort taux d'humidité, un contact entre le tuyau du filtre à particules d'essence et le capuchon de protection de la borne du démarreur peut entraîner une étincelle et un début d'incendie. Le problème se règle en garage en 30 minutes en installant un capuchon de protection plus grand, explique le groupe français. Stellantis précise qu'en France, outre Peugeot, Citroën est concerné : 42 349 voitures de la marque sont incluses dans ce rappel, notamment les C3 et C3 Aircross.

J.-Y. G.

le PLUS du FIGARO ÉCO

RETARDS DE PAIEMENT

Les saisines en hausse

PAGE 22

LA SÉANCE

DU MERCREDI 01 AVRIL 2026

▲	CAC 40	7981,27	+2,10%
▲	DOW JONES	46715,04	+0,81%
▲	ONCED'OR	4178,00	(4051,00)
▲	PÉTROLE (Brent)	101,790	(118,310)
▲	EUROSTOXX 50	5723,59	+2,76%
▲	FOOTSIE	10364,79	+1,85%
▲	NASDAQ	24124,30	+1,62%
▲	NIKKEI	53739,68	+5,24%

L'HISTOIRE

Quand Anthropic défend son droit d'auteur après une fuite de son code

Une erreur humaine lors d'une mise à jour, certaines parties du code informatique qui fuient sur internet et le début d'une course contre la montre

pour essayer de limiter les dégâts... Après l'exposition accidentelle de secrets autour de son outil Claude Code, le groupe Anthropic doit désormais empêcher des concurrents de copier les fonctionnalités de son puissant outil de codage par IA. Mercredi, le grand rival d'OpenAI tentait donc d'obtenir la suppression de plus de 8 000 copies ou adaptations des instructions de Claude Code, partagées par des développeurs sur la plateforme GitHub.

Pour ce faire, Anthropic a déposé des demandes de retrait de contenus en faisant valoir... des violations de son droit d'auteur. Les industries culturelles ne manqueront pas d'y voir une certaine ironie. Anthropic, comme la quasi-totalité des éditeurs de grands modèles d'IA, est en procédure judiciaire avec nombre d'entre elles, qui l'accusent d'avoir passé outre la notion de droits d'auteur pour aspirer les millions de textes, images, sons et vidéos dont il avait besoin pour entraîner ses modèles. En septembre dernier, il avait accepté de verser la somme de 1,5 milliard de dollars pour éviter un procès lié au piratage de millions de livres. Reste que cette nouvelle fuite est un coup dur pour Anthropic, engagé dans une lutte acharnée avec ses concurrents pour conquérir le marché des entreprises. ■

INGRID VERGARA



Renfe met de côté son projet de ligne TGV entre l'Espagne et Paris

On ne verra pas de TGV Renfe sur l'axe Espagne-Paris avant longtemps. L'opérateur ferroviaire historique espagnol ne fera pas non plus rouler ses trains à grande vitesse entre Lyon et Paris à court terme. Mercredi, la compagnie a indiqué suspendre ce projet. La raison de cette reculade ? L'entreprise n'est pas très loquace, évoquant des « obstacles » et parlant de sujet « sensible ». « Comme nous ne pouvons pas établir d'horizon stable, nous avons retiré la réservation des sillons d'exploitation » (les créneaux d'autorisation de circulation sur le réseau ferré), a indiqué la Renfe. En réalité, Renfe n'a toujours pas obtenu l'homologation de son nouveau matériel roulant (S-106) produit par Talgo. Or c'est un sésame indispensable notamment pour rouler sur la ligne Lyon-Paris. Au départ, la Renfe pensait qu'il s'agissait d'une formalité et avait laissé entendre que la

sélection espagnole pour les Jeux olympiques 2024 viendrait avec ses TGV à Paris. Las, deux ans plus tard, le problème n'est pas résolu. Côté espagnol, on trouve que l'administration française et la SNCF n'y mettent pas beaucoup du leur. « Il est clair pour tout le monde que la France met tout en œuvre pour empêcher un véritable processus de libéralisation sur son marché », affirmait l'année dernière Oscar Puente, ministre des Transports. On peut lui objecter que Trenitalia, lui, a décroché les précieuses autorisations en un temps raisonnable. Et, aujourd'hui, la compagnie italienne propose quatorze allers-retours par jour sur l'axe Paris-Lyon. De son côté, la Renfe n'est pas totalement absente du marché français du TGV. Elle exploite un aller-retour quotidien sur les lignes TGV Barcelone-Lyon et Madrid-Marseille.

JEAN-YVES GUÉRIN

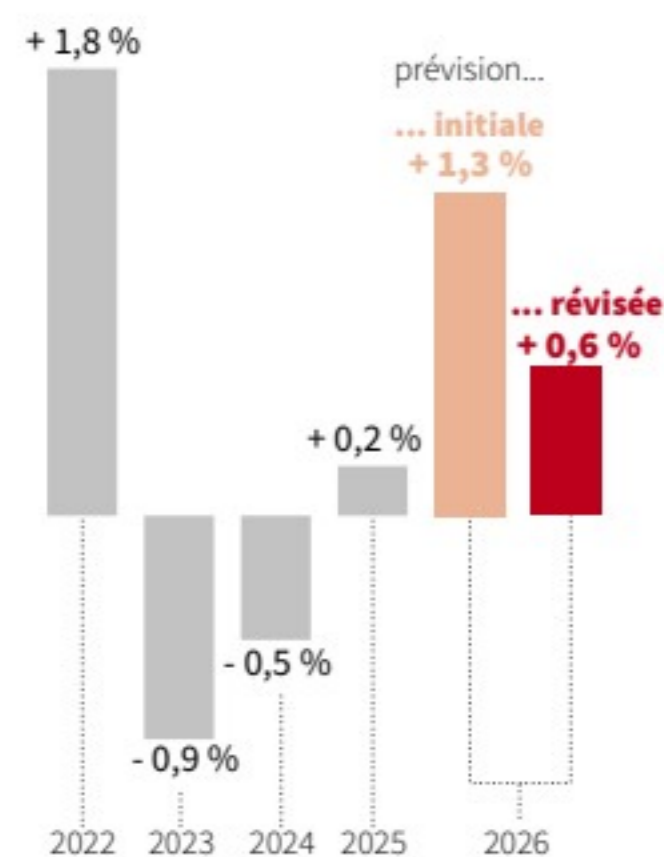
La guerre en Iran va diviser par deux la croissance

Aude Bariéty de Lagarde Correspondante à Berlin

Le PIB de la première puissance économique européenne ne progressera que de 0,6% cette année et non de 1,3%

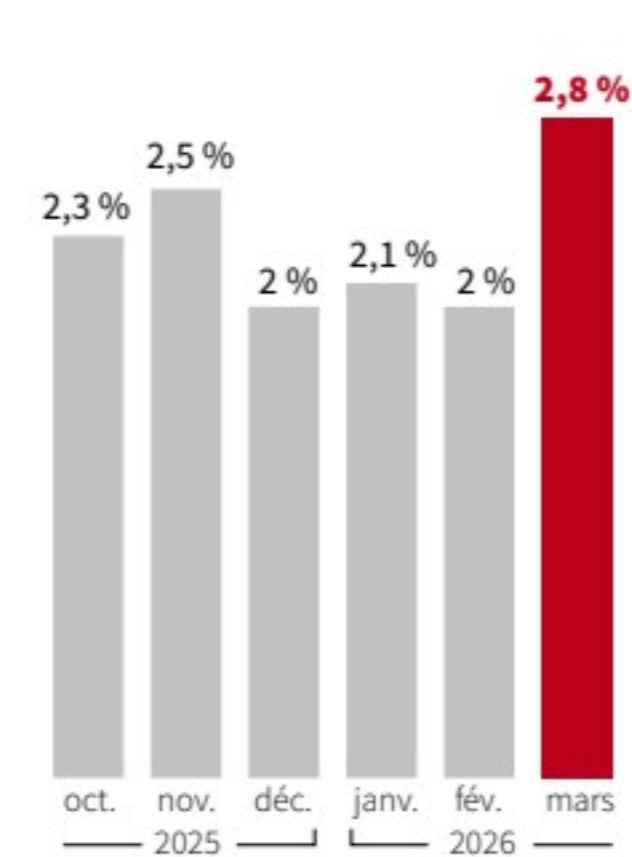
L'Allemagne rentre en zone rouge

Croissance annuelle du PIB, en %



Source : Eurostat

Inflation mensuelle annualisée (IPCH), en %



Outre-Rhin, la très attendue reprise économique, qui semblait un temps à portée de main, se complexifie. Cinq grands instituts de recherche économique ont dévoilé ce mercredi des prévisions de croissance bien inférieures à celles qui circulaient jusqu'ici : 0,6% pour 2026 (contre 1,3% auparavant), soit une progression réduite de moitié cette année. Et 0,9% pour 2027 (contre 1,4% auparavant). Après deux années de récession (-0,9% en 2023 et -0,5% en 2024), l'Allemagne a connu en 2025 une timide reprise avec une augmentation de 0,2% de son PIB. Il y a encore quelques mois, les responsables politiques et économiques tablaient sur une poursuite plus marquée de cette embellie pour les années suivantes. Mais la crise au Moyen-Orient met à bas ces espoirs.

« Le choc des prix de l'énergie éclipsé les mesures de relance budgétaire », soulignent l'IFO de Munich, le DIW de Berlin, l'IWH de Halle, l'IfW de Kiel et le RWI d'Essen dans leur rapport de mercredi. Ces cinq instituts, qui publient deux fois par an - au printemps et à l'automne - des prévisions économiques communes (Gemeinschaftsdiagnose), estiment toutefois que ce choc « freinera la reprise, sans toutefois la paralyser complètement ». Et ce, grâce à « la politique budgétaire très expansionniste » de la première économie européenne, qui

« soutient surtout les entreprises de l'industrie de la défense et du génie civil » - une référence au « bazooka » budgétaire adopté l'an dernier.

Dynamique industrielle plus faible

Dans le détail, les instituts estiment que ce choc des prix de l'énergie devrait réduire la croissance d'environ 0,3 point de pourcentage, soit la moitié de la baisse estimée - dans l'hypothèse où le conflit au Moyen-Orient prendrait fin « au plus tard » cet été, « au moins suffisamment » pour que rouvre le détroit d'Ormuz, par où transite un cinquième du pétrole et du gaz naturel liquéfié mondiaux. Le reste de la baisse provient d'« une dynamique industrielle jugée plus faible ». « La création de valeur dans l'industrie, les exportations de biens et les investissements des entreprises sont nettement inférieurs à ce qui avait été estimé à l'automne », soulignent ainsi les experts. Et Timo Wollmershäuser, de l'IFO, de prévenir : « Ces changements structurels ont pour conséquence que la croissance potentielle s'essoufflera à la fin de la décennie et que nous devons nous habituer à des taux de croissance moyens du PIB de 0% »... en étant « optimiste ».

Ce net ralentissement est tout sauf une surprise. En début d'année, les mauvais chiffres se sont accumulés : recul de 0,5% de la production industrielle, de 2,3% des exportations et de 11,1% des



L'Allemagne pourrait être contrainte de maintenir plus longtemps en service ses centrales à charbon (ici, celle de Lünen), alors que le pays avait prévu d'en sortir à l'horizon 2038.

IMAGO/HANS BLOSSEY VIA REUTERS

commandes dans le secteur manufacturier en janvier ; hausse de l'inflation et chute du moral des investisseurs et des entrepreneurs en mars... Mardi, une enquête de l'IFO soulignait par ailleurs que 90% des entreprises manufacturières allemandes s'attendaient à ce que la guerre en Iran ait des répercussions négatives sur leurs activités, en raison de la hausse des prix de l'énergie mais aussi des perturbations du fret maritime et aérien. « Le conflit a un impact direct sur l'industrie manufacturière, mais il est surtout source d'une grande incertitude », note Klaus Wohlrabe, de l'IFO. Plus l'incertitude durera, plus les problèmes économiques seront importants pour les entreprises. »

Mi-mars, le ministère de l'Économie et de l'Énergie déplorait que l'évolution

économique allemande ait déjà « perdu de son élan » après « la reprise économique observée à la fin de l'année dernière ». L'exécutif a peu à peu abaissé ses prévisions de croissance, tablant d'abord sur 1,3% puis sur 1% en 2026, et sur 1,4% puis sur 1,3% en 2027. Les prochaines estimations, attendues le 22 avril, devraient être encore inférieures... La Bundesbank, elle, prévoit dans son bulletin mensuel de mars une stagnation de l'activité au premier trimestre 2026 et estime que le conflit au Moyen-Orient « assombrit les perspectives pour le deuxième trimestre ».

Face à cette situation critique, le gouvernement allemand cherche des solutions. « Le message est clair : le conflit au Moyen-Orient accentue la pression sur la politique allemande pour qu'elle s'attaque

L'Italie et l'Allemagne vulnérables, l'Espagne et la France moins exposées... Une dépendance variable vis-à-vis du Golfe

Armelle Bohineust

À Torrevadalliga, au nord de Rome, à Brindisi, plus au sud, les centrales à charbon mises en veille l'an dernier et promises à une fermeture à court terme pourront continuer à produire leur énergie particulièrement polluante jusqu'en 2038, a décidé mardi le Parlement italien. Si le conflit au Moyen-Orient provoque une crise énergétique, a précisé le ministre de l'Énergie, Gilberto Pichetto Fratin.

Le bond des prix du gaz et du pétrole, voire les risques de pénurie, générés par la guerre en Iran et la quasi-fermeture du détroit d'Ormuz, ont de quoi inquiéter Rome. Le gaz représente 38% de la consommation primaire d'énergie (totalité de l'énergie utilisée dans le pays) et le pétrole, 36%, indique le cabinet d'études Enerdata. Et plus de 90% de l'énergie consommée dans la Péninsule est importée.

L'Italie est loin d'être le seul pays d'Europe à souffrir. L'Union européenne importe de façon massive son énergie, près de 95% du pétrole et plus de 80% du gaz. Celui-ci arrive par gazoduc pour 62% des importations et par bateau sous forme de gaz naturel liquéfié (GNL) pour le solde, essentiellement en provenance des États-Unis.

teurs européens. Or, le cours du pétrole a bondi de près de 40%, et celui du gaz livré en Europe d'environ 50%, depuis le début du conflit. Et à Malte, le gaz fournit 40% des besoins énergétiques, et le pétrole 43%. À Chypre, la proportion pour le pétrole est de 85%. En Allemagne, où le recours aux centrales à charbon a également été évoqué récemment, le gaz et le pétrole contribuent respectivement à hauteur de 27% et 32% à la consommation d'énergie primaire.

« Les six pays européens les plus consommateurs de gaz sont, selon Eurostat, l'Allemagne, l'Italie, le Royaume-Uni, la France, les Pays-Bas (qui ne produisent quasiment plus en interne, NDLR) et l'Espagne », résume Anne-Lorène Vernay, professeur associée et membre de l'institut EnerG de Grenoble Alpine Business School. Sur ce podium, l'Espagne bénéficie

« L'Allemagne a l'air de bien s'en sortir. Tandis que l'Italie, avec son important secteur manufacturier et le poids du gaz dans son mix électrique, pourrait souffrir. La Grande-Bretagne également, pour des raisons similaires »

Anne-Lorène Vernay Professeur associée et membre de l'institut EnerG de Grenoble Alpine Business School

de ses terminaux de gaz naturel liquéfié qui lui permettent de diversifier ses approvisionnements. Quant à la France, elle est relativement protégée grâce au nucléaire, qui représente environ 39% de l'énergie disponible et près de 70% de la production d'électricité. Mais si le gaz représente moins de 15% de la consommation primaire, l'Hexagone reste un gros acheteur, avec 12% des achats réalisés en Europe.

« Trois pays, la Pologne, la Belgique et l'Italie, s'approvisionnaient surtout au Qatar et ils vont devoir aller conclure des contrats ailleurs. Pour les autres, il n'y aura pas de souci d'accès au gaz, seulement un problème de prix », précise Anne-Lorène Vernay. À condition que Donald Trump ne mette pas à exécution sa menace de priver les Européens du gaz américain s'ils n'obéissent pas à ses requêtes.

À court terme, chaque pays scrute l'état des stocks. Pour le gaz, les réserves européennes sont remplies à hauteur de 30%, soit nettement en dessous de la normale de fin d'hiver. Ils sont inférieurs à 30% en Allemagne et en France, à 20% aux Pays-Bas mais sont proches de 50% en Italie et dépassent ce niveau en Espagne. Pour le pétrole, « grâce à ses stocks stratégiques, l'Union européenne peut globalement absorber 85 à 90 jours de perturbation, soit autour de 108 jours pour la France, 100 pour l'Irlande et 90 pour l'Allemagne et les Pays-Bas », relativisait John Plassard, de la banque

privée suisse Cité Gestion, il y a quelques jours.

D'un secteur à l'autre, tout change. Pour le transport de personnes, par exemple, les pays scandinaves sont bien équipés en véhicules électriques, contrairement à l'Italie ou à l'Europe de l'Est. La France est tout juste au-dessus de la moyenne de l'UE, qui reste limitée, puisqu'en 2024 seulement 15% des achats de véhicules neufs étaient électriques. D'où l'exhortation du commissaire européen à l'Énergie, Dan Jørgensen, à économiser le carburant en réduisant la vitesse sur les autoroutes ou en télétravaillant.

Au niveau industriel, « l'Allemagne a l'air de bien s'en sortir. Tandis que l'Italie, avec son important secteur manufacturier et le poids du gaz dans son mix électrique, pourrait souffrir. La Grande-Bretagne également, pour des raisons similaires », souligne Anne-Lorène Vernay. Dans l'agriculture, la hausse des prix des engrais, directement liée au cours du gaz devrait pénaliser les grandes régions de culture, en France, en Espagne, en Italie ou en Allemagne.

Selon les États membres, la situation est contrastée. Elle dépend notamment des choix historiques et des avancées en termes d'efficacité énergétique, un domaine dans lequel l'Allemagne et les Pays-Bas, par exemple, sont meilleurs élèves que la France. Autant de différences qui ne vont pas faciliter la coordination et la prise de décision au niveau européen. ■

Après la crise du Bruxelles prépare

Florentin Collomp Correspondant à Bruxelles

Le premier mois de la guerre en Iran a déjà coûté aux Européens 14 milliards d'euros de plus sur la facture des importations d'hydrocarbures, selon la Commission européenne. Et ce n'est sans doute qu'un début. « Nous ne devons pas nous faire d'illusions : les conséquences de cette crise ne seront pas de courte durée », a prévenu mardi le commissaire européen à l'Énergie, Dan Jørgensen. Personne ne sait combien de temps durera la crise. Mais elle ne sera pas brève. » Même si les combats cessaient maintenant, les dommages infligés aux infrastructures gazières et pétrolières auront des répercussions durables.

Dans les couloirs de la Commission, on commence à se préparer à devoir faire face à un impact économique de même magnitude que la crise du Covid et que le choc énergétique provoqué par l'invasion de l'Ukraine par la Russie en 2022. Selon le directeur exécutif de l'Agence internationale de l'énergie (AIE), Fatih Birol, les conséquences seront même « pires » que celles, cumulées, des deux chocs pétroliers des années 1970 et de la perte du gaz russe en 2022.

Partant de ce constat, les autorités européennes tentent de coordonner la réponse du continent, en lien avec l'Agence internationale de l'énergie (AIE), en évitant les erreurs du passé. La Commission

de l'Allemagne

comme prévu, selon cinq instituts.



résolument aux réformes structurelles. (...) L'heure est venue de s'accorder sur des réformes audacieuses. Saisissons cette occasion », a réagi la ministre de l'Économie et de l'Énergie, Katherina Reiche (CDU), alors que les milieux économiques pressent depuis des mois l'exécutif d'agir.

« Grave erreur stratégique »

Le chancelier Friedrich Merz (CDU) a par ailleurs prévenu vendredi dernier que « si la crise énergétique se poursuivait et qu'une pénurie (survenait) effectivement », le pays pourrait être contraint de « maintenir plus longtemps en service les centrales à charbon actuellement en activité », alors que l'Allemagne avait prévu de sortir du charbon à l'horizon 2038.

« Je ne suis pas prêt à mettre en péril » le pays « simplement parce que nous avons fixé il y a des années des plans de sortie qui sont devenus irréalistes », a ajouté le chef du gouvernement lors d'un congrès à Francfort (Hesse).

De son côté, Katherina Reiche a relancé le débat autour du nucléaire, dont l'Allemagne est sortie en 2023, en déclarant, selon le *Financial Times* : « Nous pouvons décider que cela ne nous intéresse pas. Dans ce cas, nous nous en tenons au gaz et nous devenons plus dépendants d'une seule source d'énergie. Ou bien nous pouvons dire que cette technologie nous intéresse à nouveau ». En janvier, Friedrich Merz lui-même avait qualifié cette sortie du nucléaire de « grave erreur stratégique ». ■

Covid et la guerre en Ukraine, sa réponse au choc énergétique

prépare une « boîte à outils » pour protéger les ménages et les entreprises, en espérant « éviter des réponses nationales fragmentées et des signaux perturbateurs pour les marchés », affirme Dan Jorgensen. Les mesures devront rester « ciblées, temporaires et ne pas aggraver les conditions de l'offre et de la demande ». Le commissaire a envoyé une lettre aux ministres de l'Énergie des Vingt-Sept, réunis mardi en visioconférence. Il leur conseille notam-

« Plus vous pourrez économiser du carburant, particulièrement le diesel et surtout le kérosène, mieux nous nous en sortirons »

Dan Jorgensen
Commissaire européen à l'Énergie

ment d'agir sur la réduction de la demande d'énergie, notamment en privilégiant le télétravail, réduisant les déplacements et la vitesse de circulation d'au moins 10 kilomètres/heure sur autoroute.

« Plus vous pourrez économiser du carburant, particulièrement le diesel et surtout le kérosène, mieux nous nous en sortirons », a plaidé le commissaire. Il recommande aussi d'utiliser les biocarburants pour soulager la pression sur les produits pétroliers, et de reporter tout entretien non urgent dans les raffineries. S'il n'y a pas de risque immédiat de pénurie sur les

approvisionnements en gaz et en pétrole, des difficultés commencent à apparaître sur le diesel et le kérosène. L'Union européenne doit dès maintenant organiser son restockage en gaz de façon coordonnée pour anticiper l'hiver prochain, affirme Simone Tagliapietra, spécialiste de l'énergie à l'institut Bruegel. Et, si le conflit se prolonge, « préparer une stratégie européenne de réduction de la demande de gaz », prévient-il.

La Commission cherche en parallèle à atténuer l'impact du mécanisme des quotas de carbone (ETS) sur la hausse des prix de l'énergie. Selon sa présidente, Ursula von der Leyen, ce mécanisme de « droits à polluer » pèse en moyenne 11 % des prix à travers l'UE. Une révision du système est prévue en juillet. Sans attendre, la Commission a proposé mercredi une première mesure pour réduire la volatilité du prix du carbone, après une série de critiques d'industriels et d'États, dont l'Italie. Il s'agit de conserver au sein d'une réserve de stabilité des quotas de CO₂ qui étaient supprimés auparavant automatiquement afin de réguler le marché. Cette mesure technique va être soumise aux États membres et aux eurodéputés rapidement.

Dans un second temps, la Commission prévoit de se montrer plus « généreuse » avec les industries énergivores en matière de quotas gratuits. L'objectif est d'apporter de la souplesse, sans remettre en cause un système vertueux qui contribue grandement à la réduction générale des émissions de carbone. ■

Les États européens en ordre dispersé face à la flambée des carburants

Anne de Guigné

N e pas réitérer les erreurs de 2022. Tel est le mot d'ordre à Bruxelles. Face au choc de l'invasion de l'Ukraine et de la flambée soudaine des prix de l'énergie, les États européens avaient réagi en ordre dispersé, multipliant les dispositifs pour protéger leur population et leurs entreprises. La facture totale avait approché les 800 milliards d'euros, pour des mesures « mal ciblées et engendrant des coûts budgétaires importants », selon l'OCDE. « Trop peu d'argent avait été consacré à la réduction structurelle des importations de combustibles fossiles et l'efficacité énergétique. Et trop avait été dépensé pour soulager les consommateurs de combustibles fossiles, ce qui contribua à la hausse des prix de gros de l'énergie », analyse aujourd'hui Georg Zachmann, chercheur affilié au centre de réflexion Bruegel.

Malgré tous les avertissements et tentatives de coordination de la Commission, un scénario similaire semble pourtant se profiler. « La Commission se montre beaucoup plus réactive qu'en 2022 pour tenter de coordonner les réponses au choc énergétique, mais l'exercice est difficile, car se sont les États membres qui subissent la pression politique et qui ont, par ailleurs, la compétence! », détaille Phuc-Vinh Nguyen, chercheur pour l'Institut Jacques Delors. Mardi, à l'occasion du conseil énergie, la Commission européenne a ainsi appelé États membres à éviter des « mesures susceptibles d'augmenter la consommation de carburant ». Autrement dit, à ne pas subventionner les prix du carburant. À écouter, les discours des différents gouvernements nationaux en place, l'appel a peu convaincu. Il n'est partout question que d'aides et subventions.

Davantage que les avertissements de la Commission, ce sont leurs contraintes budgétaires qui limitent en revanche les marges de manœuvre des capitales, alors que tous les États se sont lancés depuis dix-huit mois dans un vaste effort de réarmement. « Le retour de l'inflation met aussi sous pression les obligations souveraines européennes : mécaniquement les charges de la dette augmenteront, ce qui limite d'autant plus les marges budgétaires des États très endettés comme la France, l'Italie ou la Belgique », analyse Eoin Drea, du centre de recherche Martens à Bruxelles.

De nombreuses capitales ont ainsi mis en place des baisses de fiscalité sur les carburants, mais seule l'Espagne, qui a présenté un plan de 5 milliards d'euros, en fin de semaine dernière, sort véritablement le chèque. Son plan inclut une baisse de la TVA de 21 % à 10 % sur l'électricité, le gaz et l'essence et une remise allant jusqu'à 30 centimes par litre de carburant à la pompe. En Italie, un décret-loi a réduit temporairement - le prix des carburants de 25 centimes par litre, via une baisse de 20 % des taxes. La mesure, qui doit être revue le 7 avril, coûtera jusque-là un peu plus de 400 millions d'euros. La Hongrie et la Croatie ont

« La Commission se montre beaucoup plus réactive qu'en 2022 pour tenter de coordonner les réponses au choc énergétique, mais l'exercice est difficile, car se sont les États membres qui subissent la pression politique »

Eoin Drea Centre de recherche Martens à Bruxelles

plafonné les prix à la pompe. La Pologne a opté de son côté pour une forte baisse temporaire de la TVA (de 23 % à 8 %) et une réduction des accises sur l'essence et le diesel. Populaires, ces baisses de taxes sont critiquées par les économistes : elles coûtent cher et ne résolvent en rien les problèmes de rareté et d'approvisionnement.



La fermeture du détroit d'Ormuz a provoqué une importante hausse des prix de l'énergie, en particulier à la pompe.

Les promesses de Trump sur le conflit font rebondir les Bourses et chuter le pétrole

Hervé Rousseau

L e revirement de mercredi sur les marchés est à l'image de la volatilité exacerbée des dernières semaines. Les Bourses européennes ont retrouvé de belles couleurs. Les investisseurs veulent croire aux promesses du président américain. Mardi, en fin de journée, Donald Trump a affirmé que les États-Unis « partiront » d'Iran dans « deux ou trois semaines ».

À Paris, le CAC 40 a terminé en hausse de 2,10 %, à 7981,27 points, après avoir repassé le seuil des 8000 points en séance. Entre le 27 février, à la veille de l'ouverture des hostilités, et son point bas du 20 mars, le CAC 40 avait abandonné environ 13 %. Depuis, il a regagné près de 4 %, les marchés voulant croire à un conflit limité dans le temps.

Un mois de mars extrêmement volatil

Francfort s'est adjugé 2,73 %, Londres 1,85 %, Milan 3,17 % et l'Eurostoxx 600 2,41 %. Wall Street, qui avait déjà salué la nouvelle, mardi, avec un bond de près de 3 % du S&P 500 et de 3,5 % du Nasdaq, poursuivait néanmoins sa marche en avant. Le S&P 500 avançait de 0,93 % en séance mercredi, et le Nasdaq, de 1,38 %.

Après avoir flambé ces derniers jours, les cours du pétrole ont dégringolé. Le

baril de Brent de la mer du Nord, la référence mondiale, est passé de plus de 118 dollars mardi à moins de 100 dollars dans la journée de mercredi. « Cela ressemble à un véritable rebond de soulagement après plusieurs semaines d'extrême tension », note John Plassard, associé, responsable de la stratégie d'investissement de Cité Gestion. Le marché a également réagi « à des signaux d'ouverture du côté iranien », ajoute John Plassard. Selon des sources iraniennes, le président du pays, Massoud Pezeshkian, aurait en effet déclaré être « prêt à cesser la guerre » à condition d'obtenir des

assurances contre une attaque ultérieure et une compensation des dommages infligés au pays.

Pour les spécialistes, ce rebond doit toutefois être relativisé. Il intervient en effet après un mois de mars extrêmement volatil. Pour Mabrouk Chetouane, directeur de la stratégie de marchés internationaux chez Natixis IM, « le marché est conscient que le conflit est certainement loin d'être terminé, mais il pense que le pic a peut-être été atteint ». Pour Cité Gestion, « le marché n'anticipe pas encore une résolution du conflit mais simplement une éventuelle désescalade ». Selon la société de gestion, « tant que le détroit d'Ormuz reste perturbé, le risque énergétique demeure intact ». Un avis partagé par les analystes de Natixis, qui estiment que la « clé reste l'ouverture durable du détroit d'Ormuz ».

Jerome Powell a également rassuré les investisseurs. En début de semaine, le président de la Fed a déclaré qu'une remontée des taux directeurs n'était pas envisageable en cas de choc pétrolier. Ces derniers temps, les marchés redoutaient un coup de frein de la Fed pour lutter contre un probable regain d'inflation alimenté par l'envolée des cours du pétrole et du gaz. Les rendements obligataires se sont également détendus ces dernières heures. Sur le marché de la dette, mercredi, le taux d'intérêt sur les emprunts français à dix ans reculait à 3,65 %, contre 3,72 % la veille. ■

Chute des cours du Brent

Cours du baril de pétrole de Brent, en dollars



Source : Bloomberg

Louise Darbon

Les saisines du médiateur des entreprises, qui intervient pour résoudre les différends commerciaux, ont augmenté de 10 % en 2025.

L'année 2025 n'a pas été de tout repos pour le médiateur des entreprises. Ce service rattaché à Bercy, qui vient en aide aux sociétés s'adressant à lui pour régler des différends commerciaux ou partenariaux, n'a jamais été autant sollicité l'année passée que depuis le Covid. Il a vu son nombre de saisines augmenter de plus de 10 % en un an seulement, pour atteindre 2101 demandes, selon son bilan d'activité présenté ce mercredi 1^{er} avril.

Si Pierre Pelouzet, médiateur des entreprises depuis treize ans, décèle dans cette croissance une bonne nouvelle – elle est à ses yeux le signe que la médiation s'ancre dans les pratiques des entreprises comme un réflexe pour gérer les conflits –, il reconnaît aussi qu'elle est le révélateur d'un monde économique soumis à des tensions accrues. Entre la crise politique nationale, la séquence budgétaire chaotique, des relations internationales bouleversées par la guerre commerciale et une concurrence exacerbée, les entreprises n'ont guère eu le temps de souffler.

Allongement des délais

Et comme toujours en temps de crise, le premier sujet de conflit qui s'invite entre partenaires dans les affaires est celui des délais de paiement. Cette année encore, les retards de paiement sont le premier motif de litige géré par la médiation des entreprises. Ils représentent près d'un tiers des saisines. Des chiffres qui correspondent à l'explosion des délais sous l'effet de difficultés économiques qui ne cessent de s'amonceler. En 2025, 86 % des entreprises françaises se sont déclarées victimes de mauvais payeurs, selon la dernière enquête sur les comportements de paiement menée par Coface. Qui plus est, l'année a été marquée par un allongement des délais, avec près de trois quarts des sondés qui subissent des retards de plus d'un mois.

L'impact de tels comportements est bien connu : ne pas payer son fournisseur en temps et en heure augmente son risque de faillite de 25 %, la probabilité pas-



En 2025, 86 % des entreprises françaises se sont déclarées victimes de mauvais payeurs. YULIIA/STOCKADOBECOM

Les retards de paiement, première source de conflit entre entreprises

sant à 42 % quand le délai excède les 60 jours, selon la Banque de France. Dans un contexte où les défaillances d'entreprises atteignent des niveaux records, cette réalité « exaspère au plus haut point » Pierre Pelouzet. D'autant que ces retards pèsent particulièrement sur les petites entreprises. Ainsi 80 % des demandes de médiation émanent de structures de moins de 25 salariés, contre 73 % un an avant.

Si l'organisme rattaché à Bercy se réjouit de voir la médiation devenir un réflexe pour ces TPE, elle ne cache pas son inquiétude concernant ces acteurs particulièrement fragiles et exposés aux lenteurs de leurs commanditaires, souvent de grandes entreprises. Sachant que « plus on est gros, plus statistiquement, on a des retards, que ce soit dans le public

ou le privé », avance le médiateur, qui souligne que « la taille crée de la complexité dans les processus, qui elle-même crée des retards de paiement ».

Dans ce contexte, « je ne peux qu'inviter tout le monde à être extrêmement vigilant », déclare Pierre Pelouzet, tout en profitant de l'occasion pour saluer la proposition de loi sénatoriale votée le mois dernier à la Chambre haute visant à endiguer cette tendance mortifère pour le tissu économique. Porté par le sénateur LR Olivier Rietmann, le texte prévoit entre autres une hausse importante des amendes infligées aux mauvais payeurs. Si la loi est votée à l'Assemblée nationale, le plafond de la sanction passera de deux millions d'euros à 1 % du chiffre d'affaires mondial de l'entreprise. Soit une punition bien plus dissuasive que ce qui

existait jusqu'alors, « mais qui ne met pas non plus à mal la santé de l'entreprise concernée », assure Olivier Rietmann.

« Nécessité du dialogue »

« Mon objectif dans la vie n'est surtout pas de verbaliser les entreprises », jure le médiateur. Il espère en revanche que la menace d'une pénalité touchant à l'équilibre financier des mauvais payeurs, qu'ils soient privés ou publics, leur fasse prendre conscience que jouer la montre peut avoir un impact financier très lourd. Sachant qu'en moyenne, un seul jour de retard, « c'est un peu plus de 1 milliard d'euros qui sont dans les caisses des grands comptes plutôt que dans les caisses des TPE-PME », insiste-t-il, s'avouant d'autant plus inquiet pour la trésorerie de ces petits acteurs que l'année 2026

s'ouvre sur une nouvelle crise énergétique. Alors que les mois à venir s'annoncent difficiles pour le tissu économique français, le médiateur se prend à rêver « que les comités de direction des grandes entreprises érigent le paiement en temps et en heure au même niveau de priorité que la livraison en temps et en heure des clients ou que le taux de perte de leurs usines ».

Le tableau n'est pas intégralement noir, heureusement. L'administration se félicite de l'efficacité de son dispositif, le taux de succès des médiations atteignant toujours 70 %. « Cela montre la nécessité du dialogue, la nécessité de se parler plutôt que de jouer le rapport de force », martèle Pierre Pelouzet qui prône « une solidarité intelligente » plutôt que cet « égoïsme destructeur » dont les retards de paiement font partie. ■

À Kiev, l'IA du français Alta Ares pilote les drones ukrainiens

Élisabeth Pierson Kiev

Lors d'une visite du ministre Benjamin Haddad, la start-up tricolore a plaidé pour l'obtention de fonds européens.

Sous les moulures d'un appartement du centre-ville de Kiev, une quinzaine d'yeux se lèvent des écrans pour accueillir le ministre français Benjamin Haddad. Une poignée de main, puis les ingénieurs retournent à leurs algorithmes. « Voilà nos bureaux... et voilà les drones », introduit Pierre Mareczko, le responsable des partenariats en Ukraine pour Alta Ares, montrant quatre appareils exposés dans le petit open space. En marge d'un conseil des Affaires étrangères informel de l'Union européenne délocalisé à Kiev, le ministre délégué chargé de l'Europe a tenu à visiter cette start-up française de l'intelligence artificielle, nouvelle coqueluche de la coopération de défense franco-ukrainienne, qui intègre son logiciel dans les intercepteurs ukrainiens. « Une pépite française », glisse le ministre.

La société basée en Charente-Maritime, certifiée par l'Otan, est l'une des premières implantées à la fois en France et en Ukraine depuis 2024. Via quatre industriels ukrainiens, son logiciel équipe déjà plusieurs unités sur la ligne de front. « Voici un intercepteur, un drone à voilure fixe », commence l'un des fabricants ukrainiens en montrant un engin de la forme d'un petit avion. « Il a

une très bonne autonomie, assez stable, il peut monter jusqu'à 5000 mètres et voler cinquante minutes à vitesse de croisière », détaille-t-il face au ministre attentif. Le fuselage est ukrainien, mais la puce est française. Le logiciel français Pixel Lock, vendu par Alta Ares, permet aux pilotes de s'appuyer sur l'IA pour naviguer, détecter et abattre des engins russes trois fois plus gros, de type Shahed iranien, Geran ou Gerbera russes.

Au Moyen-Orient, ce logiciel aide aussi l'armée française à protéger ses bases ciblées par les Shahed iraniens. Son secret : l'épreuve constante du terrain. Alta Ares s'est heurtée d'abord à des retours implacables des unités sur le front. À l'écoute des besoins, au gré des évolutions des drones ennemis, la start-up a sans cesse affiné son produit. « Ils apprennent comme nous et sont réactifs, ce qui n'est pas si courant pour des entreprises étrangères », glisse un fabricant ukrainien.

Benjamin Haddad observe à présent les vidéos embarquées des intercepteurs que lui montre Artem Kliuchko, vétéran ukrainien et responsable de la branche Ukraine d'Alta Ares. Sur l'écran, le petit drone fonce à 250 km/h. Le Shahed qu'il pourchasse surgit soudain. Une seconde, puis la collision.

Interception réussie. « Une fois qu'il a verrouillé sa cible et activé le système de navigation, le drone va voler automatiquement sur la cible. Même quand le pilote est aveuglé par le brouillage, il maintient sa trajectoire et peut terminer sa mission », explique cet ancien combattant de la Légion étrangère. Le

« Une fois qu'il a verrouillé sa cible et activé le système de navigation, le drone va voler automatiquement sur la cible. Même quand le pilote est aveuglé par le brouillage, il maintient sa trajectoire et peut terminer sa mission »

Artem Kliuchko
Responsable de la branche Ukraine d'Alta Ares

pilote garde toutefois la décision d'activer l'explosif, selon la doctrine de l'Ukraine et de la France en matière d'armes autonomes. Ces performances permettent de réduire « la charge cognitive du pilote, de se concentrer sur sa mission sans être perturbé par le

stress ou le trop-plein d'informations », précise Pierre Mareczko.

La nouvelle star de l'industrie de défense franco-ukrainienne a commencé à fabriquer en Ukraine son drone X-Lock, pour pouvoir tester et améliorer plus rapidement ses systèmes. Mais elle lorgne surtout une fraction des 60 milliards d'euros, sur les 90 milliards d'euros de prêts européens promis à l'Ukraine pour 2026-2027, destinés au renforcement des capacités de défense ukrainiennes. Ce prêt massif est toujours bloqué par la Hongrie sur fond de crise autour de l'oléoduc Droujba endommagé, que les Ukrainiens tardent à remettre en état. L'usage de ces fonds est conditionné, en principe, à la préférence européenne. Le ministre Benjamin Haddad promet de défendre la part des entreprises françaises dans ce marché très concurrentiel.

« On peut avoir des cas d'urgence dans lesquels les Ukrainiens se tournent vers d'autres, mais le principe cardinal qu'on défend dans tous ces fonds européens est bien sûr la préférence européenne », affirme-t-il, évoquant aussi le prêt Safe (Security Action for Europe) lancé par la Commission européenne, jusqu'à 150 milliards d'euros de prêts à long terme pour l'achat conjoint d'ar-

mements, exigeant qu'au moins 65 % de la valeur du produit final provienne d'Europe ou d'Ukraine. « La France va bénéficier de plus de 16 milliards d'euros de cet instrument. C'est à la fois une opportunité économique, mais aussi de souveraineté, d'avoir ces start-up qui s'installent, prennent des risques, et contribuent à l'intégration et à la coopération entre nos industries de défense », poursuit le ministre.

Côté ukrainien, Pixel Lock a déjà retenu l'attention du ministère de la Défense, qui juge ses résultats « prometteurs », explique-t-on du côté de l'ambassade de France. « Nous cherchons à équiper nos drones de logiciels en nous affranchissant de certains fournisseurs, et pour cela, l'Europe est notre partenaire prioritaire », confirme au Figaro un cadre de l'industrie militaire ukrainienne. Kiev cherche notamment à réduire la dépendance chinoise dans ses équipements. Alta Ares, pour sa part, s'efforce de répondre aux critères stricts des autorités ukrainiennes, qui exigent des centaines de tests en amont et une réactivité que peu d'entreprises occidentales atteignent encore. Son objectif, décrocher un partenariat avec le gouvernement, et passer du logiciel à sa propre production de drones locale. ■

LE FIGARO partner

Réalisé par Intelligence Média Connect - Tél. 05 62 16 74 00 - Directeur de régie : Paul Nahon - Service commercial : Mylène Pouget

M&A ET PRIVATE EQUITY



M&A et Private Equity : cap sur la reprise

Après des années de prudence et un marché sous pression, FUSAC et Private Equity retrouvent de l'élan. En France comme à l'international, 2025 a redessiné les lignes. Mais derrière des chiffres encourageants, la reprise cache des réalités plus contrastées ; alors que les grandes opérations tirent la valeur, le mid-market reste sous tension. Entre dynamisme retrouvé, montée en puissance de l'IA et démocratisation du non-coté, le secteur se recompose totalement.

À l'échelle mondiale, le marché du M&A a affiché en 2025 une hausse de 36 % en valeur par rapport à 2024, portée par 111 méga-deals supérieurs à 5 milliards de dollars, soit 76 % de plus qu'en 2024, selon PwC. En France, les opérations impliquant des acteurs français ont atteint 192 milliards de dollars soit une hausse de 41 %. Parmi les deals emblématiques on retrouve l'acquisition par Sanofi de Blueprint Medicines pour 9,6 milliards de dollars, le rachat de Novo Banco par BPCE pour 5,6 ou encore la cession de Grand Frais au fonds américain Apollo. Quant aux deals cross-border, ils ont bondi de 77 %, signe que la France retrouve son attractivité malgré un contexte politique assez chahuté. Mais il ne faudrait pas s'y tromper. Ce rebond masque une réalité bien plus complexe. En effet, les volumes n'ont progressé que de 1 % au niveau mondial, confirmant une polarisation du marché et une consolidation sectorielle qui s'accélère dans la banque, la santé et l'industrie.

Private equity, solidité mais vigilance de rigueur

D'après France Invest et Grant Thornton, en 2025, le capital-investissement français a atteint un record avec, d'une part, 36,4 milliards d'euros investis répartis dans 2904 entreprises et projets d'infrastructure et, d'autre part, 42,9 milliards d'euros levés. Les fonds de continuation ont été déterminants sur la période, permettant aux investissements en private equity de progresser de 11 %, et expliquant aussi la hausse de la valeur des cessions malgré un nombre d'opérations en baisse. Le private equity reste donc solide, mais entre dans une phase plus prudente après plusieurs années de forte croissance. Le contexte économique [hausse des taux et incertitude ambiante] a aussi fait baisser les valorisations d'environ 15 %. Malgré cela, le private equity continue de financer massivement les entreprises et reste attractif sur le long terme, avec des performances supérieures aux autres classes d'actifs. Sur l'année écoulée, la venture capital, autrement dit le financement de startups, illustre bien les évolutions du private equity : il reste dynamique, avec environ 5,1 milliards levés en France, mais il ralentit après des années records. Certains secteurs tirent leur épingle du jeu, comme les sciences de la vie ou les technologies, tandis que d'autres reculent.

ADVANCY

Agir vite sur les bons actifs

Dans un marché à deux vitesses, où l'IA rebat les cartes et la décarbonation s'impose comme critère incontournable, David Danon Boileau, associé chez Advancy, livre son analyse des dynamiques du private equity.

Où en est le marché du private equity en 2026, et quels leviers de création de valeur ont fait leurs preuves ?

David Danon Boileau : Le marché repart mais reste plus exigeant : les actifs de première qualité se vendent rapidement, via des processus préemptifs efficaces. En revanche, des actifs solides mais dont les valorisations restent élevées peinent à trouver preneurs. S'y ajoute une part significative d'actifs qui migrent vers des fonds de continuation au lieu d'être cédés. Avec en toile de fond l'impact de l'IA, qui depuis la note Citrini Research préoccupe les comités d'investissement.

Le build-up reste-t-il structurant en 2026 ?

D. D. B. : Absolument. Dans un marché plus tendu, les stratégies de build-up sont clairement privilégiées. Dans des secteurs fragmentés aux fondamentaux solides, la capacité à réaliser des acquisitions complémentaires devient décisive. C'est une logique que l'on retrouve très largement chez les fonds que nous accompagnons.

Quelles sont vos convictions sectorielles pour 2026 ?

D. D. B. : La cybersécurité reste en tête des priorités mais avec davantage d'interrogation sur les activités de services. Quant au critère ESG, même s'il est aujourd'hui moins affiché, il figure désormais parmi les fondamentaux de toute thèse d'investissement, au prix d'une sélectivité accrue.

Avec les tensions géopolitiques et la relocalisation industrielle, voyez-vous émerger de nouveaux secteurs attractifs pour le PE ?

D. D. B. : La défense a clairement émergé et recueille un fort intérêt, à condition de rester hors armes offensives, ligne rouge pour les fonds classiques. Ces tensions ajoutent une complexité supplémentaire : l'impact sur les marchés adressables est désormais systématiquement intégré à l'analyse réalisée chez nos clients, au même titre que les autres critères sectoriels.



David Danon Boileau, Senior Partner

« Les actifs de première qualité se vendent très vite, avec des processus préemptifs qui fonctionnent. »

advancy

Driving strategy to results

Tél. +33 (0)1 40 60 88 37
i.paul@advancy.com
www.advancy.com

L.E.K. CONSULTING

Le plan de création de valeur, une assurance pour les fonds de Private Equity

Spécialiste de due diligences commerciales et opérationnelles, L.E.K. Consulting accompagne les fonds de Private Equity à chaque étape du cycle d'investissement. Entretien avec Jean-Philippe Grosmaître, Claudio Molinaro et Sébastien Beausoleil, associés porteurs de l'offre de due diligence opérationnelle.

Observez-vous un rebond du M&A ? Quels secteurs attirent les investisseurs ?

Claudio Molinaro : Un rebond réel mais inégal. La valeur mondiale des buyouts a bondi de 44 % en 2025 et les sorties de 47 %, portées par une poignée de méga-deals. Les fonds doivent vendre pour acheter ; le ratio entre le dry powder et la valeur du stock d'entreprises en portefeuille est de 1 pour 3, ce qui plaide pour une accélération des transactions. En Europe, plus de 75 % des professionnels du PE anticipent une hausse des deals en 2026. La santé reste résiliente, la tech devient plus sélective (l'IA redistribue les cartes), et les infrastructures s'affirment comme un terrain majeur pour le mid-market.

Quelle est la proposition distinctive de L.E.K. ?

Jean-Philippe Grosmaître : Combiner due diligence commerciale et opérationnelle dans un modèle

de diligence intégrée. Nos concurrents sont des généralistes de la stratégie ou des spécialistes des opérations, L.E.K. combine les deux pour bâtir une thèse de création de valeur plus complète et robuste. Nos équipes partagent hypothèses, scénarios et données dès le premier jour. Résultat, une vision à 360° reliant opportunités, faisabilité et risques, qui permet de passer d'une valeur théorique à une valeur exécutable. L'IA permet d'affiner nos scénarios, de la détection de fuites de marge et l'identification de nouveaux relais de croissance aux enjeux de simplification et de réduction des coûts.

Comment accompagner les fonds dans la création de valeur post-acquisition ?

Sébastien Beausoleil : Dès l'entrée au capital, nous déployons un plan de création de valeur calibré deal par deal : réalisme du business plan, adéquation du modèle opérationnel, résilience de la supply chain,



De gauche à droite : Jean-Philippe Grosmaître, Claudio Molinaro et Sébastien Beausoleil, associés, L.E.K. Consulting

contraintes de capacité et structure du BFR. Nos associés ont tous eu des responsabilités opérationnelles en entreprise, parlant le même langage que les dirigeants. Ce plan, norme chez les large caps anglo-saxonnnes, reste trop rare dans le mid-cap français. Pourtant c'est une véritable assurance sur l'investissement, alignant management et fonds sur des objectifs partagés, qui permet une exécution rapide dès le Jour 1. Se tromper sur les deux premières années coûte cher à la sortie.

LEK

jp.grosmaître@lek.com • c.molinaro@lek.com
s.beausoleil@lek.com
www.lek.com

ODERIS

Le partenaire 360° de la création de valeur

Cabinet de conseil fondé il y a plus de 20 ans, Oderis s'est imposé comme un acteur de référence auprès des PME, ETI et fonds d'investissement, combinant expertise transactionnelle et accompagnement opérationnel. Thomas Claverie, Associé et Directeur Général, décrypte une offre taillée pour les défis d'aujourd'hui.

Quelle est la spécificité d'Oderis sur le marché du conseil ?

Thomas Claverie : Nous parlons d'entrepreneur à entrepreneur. Nos associés ont tous été confrontés aux réalités du terrain : développer une activité, recruter, structurer, anticiper, prendre des décisions engageantes. Cette expérience irrigue notre approche : confidentielle, pragmatique et résolument sur-mesure. Nous accompagnons nos clients à chaque étape du cycle de vie de l'entreprise avec une offre pensée comme une véritable boîte à outils 360° au service du dirigeant.

Pourquoi cette approche est-elle pertinente aujourd'hui ?

T. C. : Les entreprises évoluent dans un environnement instable, avec une succession de chocs [sanitaires, inflationnistes, géopolitiques] et des transformations structurelles [enjeux ESG, accélération technologique, évolution des organisations]. Les leviers traditionnels de création de valeur, historiquement portés

par l'effet de levier financier [taux bas, expansion des multiples], se sont érodés. Si les dirigeants ont démontré une forte résilience, l'enjeu n'est plus seulement de résister, mais de structurer durablement la performance et d'en reprendre le contrôle.

Vous avez renforcé votre offre autour de la Data et de la transition managériale ?

T. C. : Nous avons lancé un Lab Data & IA, dirigé par Wazir Adam, avec une équipe de profils hybrides [data / finance] capables d'exploiter rapidement des volumes importants de données pour objectiver les diagnostics, fiabiliser les prévisions et éclairer des décisions opérationnelles. Nous avons également structuré une offre de transition managériale avec l'arrivée d'Hamid Benamara afin d'accompagner nos clients dans le recrutement de managers de transition, notamment en contexte de transformation ou de situations spéciales. Ils interviennent en lien étroit avec nos équipes métiers, s'appuyant en continu sur nos expertises.



Thomas Claverie, Associé TS & Directeur Général, et Julien Passarat, Associé TS & Fondateur

Votre ambition européenne ?

T. C. : L'Italie prochainement, avec dans le viseur la Belgique, l'Allemagne, le Royaume-Uni et les pays nordiques. Nos clients font du build-up à l'étranger, nous devons les y accompagner. Plus d'un tiers de nos opérations de croissance externe ont une dimension internationale.

ODERIS

CONSEIL EN CRÉATION DE VALEUR

Tél. +33 (0)7 86 03 25 89
thomas.claverie@oderis.fr
www.oderis.fr



L'IA, véritable carburant des stratégies M&A

Selon Bain & Company, 45 % des dirigeants ont utilisé des outils d'IA dans leurs processus de transaction en 2025, soit deux fois plus qu'en 2024. PwC relate qu'environ un tiers des 100 plus grandes transactions mondiales de 2025 mentionnaient l'IA comme justification stratégique. En private equity, l'IA redessine les thèses d'investissement. Sans grande surprise, data centers, semi-conducteurs, cybersécurité et infrastructures cloud concentrent une part croissante des capitaux déployés. PwC toujours, estime que 5 000 à 8 000 milliards de dollars pourraient être nécessaires d'ici 2030 pour financer les seules infrastructures IA. La France n'est pas en reste puisque depuis le Sommet pour l'IA de février 2025, 109 milliards d'euros d'investissements ont été annoncés sur le territoire national.

Prudence en perspective

Derrière la reprise, les professionnels font preuve de retenue. Les écarts de valorisation entre acheteurs et vendeurs demeurent un frein réel sur le mid-market, et les levées de fonds s'allongent. L'intégration post-fusion reste un point de vigilance car un tiers des deals échouent faute d'alignement stratégique ou culturel. Pourtant, selon la PwC Global CEO Survey 2025, 81 % des dirigeants ayant réalisé une acquisition significative ces trois dernières années prévoient d'en réaliser une autre d'ici

2027, ce qui reste encourageant. Début 2026, la dynamique des méga-deals se confirme, tirée par l'IA, la consolidation bancaire et industrielle, et l'appétit des fonds souverains du Golfe et d'Asie pour les actifs européens favorisés par une certaine faiblesse de l'euro. En France, la visibilité reste conditionnée à la stabilisation politique et au desserrement des conditions de financement. Aussi, les acteurs qui avanceront avec détermination seront les mieux positionnés pour capter la valeur de la reprise.

FOCUS

Le private equity s'ouvre aux particuliers

C'est l'une des tendances de fond qui structure l'avenir de la classe d'actifs. Le non-coté s'ouvre progressivement aux investisseurs privés. ELTIF 2.0, entré en vigueur en janvier 2024, supprime le ticket minimum de 10000 euros et assouplit les contraintes de distribution. Et ça marche; à titre d'illustration, au 1^{er} semestre 2025, au moins 82 ELTIFs avaient été lancés en Europe, contre 55 sur l'ensemble de 2024. La loi Industrie Verte française a également permis à certains fonds non cotés d'être référencés sans condition en assurance-vie et en PER, tandis que Bpifrance a ouvert l'accès dès 500 euros. Pour repère, en France, le non-coté pèse encore moins de 1% de l'épargne des particuliers, contre 20 % aux États-Unis.

FIBUS

L'affacturage, un réflexe stratégique pour les fonds

Directeur général adjoint de Fibus, leader européen du conseil en affacturage, Maxime Bertin décrypte pourquoi ce levier de financement séduit les fonds de Private Equity dans un environnement devenu plus sélectif.

Pourquoi l'affacturage séduit-il autant les fonds aujourd'hui?

Maxime Bertin: Dans un contexte de marché plus contraint, l'optimisation du cash est devenue cruciale. L'affacturage offre un excellent ratio montant financé/coût du financement, bien meilleur que celui d'un RCF ou d'une dette classique. Et avec un Euribor 3 mois en baisse, il devient un outil encore plus attractif. C'est un financement court terme, rapide à mettre en place, peu coûteux, et qui s'adapte à la santé de l'entreprise car il repose sur ses créances clients. Même en situation tendue, il permet de sécuriser le cash rapidement, améliorer le BFR, éviter un endettement supplémentaire, et ainsi financer la croissance, restructurer ou stabiliser la trésorerie.



Maxime Bertin, Directeur Général Adjoint et Directeur Affacturage

« L'affacturage n'est pas une activité secondaire, il est notre cœur de métier. »

Comment intervenez-vous dans les opérations de Private Equity?

M. B.: Nous collaborons avec une quarantaine de fonds actifs en Europe et aux États-Unis, sur tous les segments - small, mid ou large cap - pour des participations allant de la PME au groupe international. 80 % de nos missions concernent des sociétés sous LBO. L'affacturage permet de refinancer la dette, remplacer le cash pooling lors de carve-outs, ou encore de financer des build-ups, à des conditions nettement plus attractives que le coût du capital investi ou à réinvestir. Certains fonds ont bien compris que nous faire intervenir

couverture: 40 pays et plus de la moitié de nos opérations réalisées à l'international. L'affacturage n'est pas une activité secondaire, il est notre cœur de métier. Avec 65 spécialistes, c'est la plus grosse équipe d'Europe, la seule à proposer une offre intégrée qui garantit le succès de chaque étape d'un programme d'affacturage: sa structuration initiale, puis l'optimisation continue des financements, par un double accompagnement, en Assurance-crédit et via des solutions digitales dédiées.

Vous avez également développé une solution digitale.

M. B.: ARI optimise les programmes d'affacturage en place, permettant de visualiser en temps réel les créances déjà mobilisées et celles qui ne le sont pas encore, tout en assurant un pilotage fin de la couverture d'assurance-crédit. Connecté en API avec les assureurs, ARI aide à sécuriser et maximiser les montants financés. C'est un outil très puissant pour libérer du cash sans complexité, avec une transparence totale sur les marges de manœuvre.



Tél. +33 (0)6 37 16 12 61
mbertin@fibus.com
www.fibus.com

très tôt dans le cycle de vie d'une participation maximise les marges de manœuvre. Fibus structure un financement stable aux meilleures conditions, quelle que soit la situation de l'entreprise.

Quelle est la valeur ajoutée de Fibus?

M. B.: Notre parfaite connaissance de la logique et des attentes des fonds d'investissement est une force, au même titre que notre

IWYS

BFR, LBO et Restructuring: quand la déconsolidation change la donne

Face aux tensions qui pèsent sur les bilans, optimiser le BFR est devenu un impératif. Armand Kpenou, fondateur d'IWYS, cabinet fort de vingt ans d'expertise, décrypte les leviers pour générer de la trésorerie tout en allégeant le bilan par la déconsolidation de postes clés.

IWYS est un acteur atypique sur ce marché. Comment vous définiriez-vous?

Armand Kpenou: IWYS a débuté dans l'optimisation des processus de gestion du poste client, avant d'élargir son offre de services à l'assurance-crédit, à l'affacturage puis à l'ensemble du BFR. Nous sommes aujourd'hui des experts du financement du BFR, en particulier des financements déconsolidants, au service des PME comme des grandes entreprises, de 30 millions d'euros à quelques milliards d'euros de chiffre d'affaires.



Armand Kpenou, fondateur d'IWYS

« Nous sommes aptes à identifier les bons leviers (génération de cash, déconsolidation, diversification des sources de financement) et à les adapter au profil de l'entreprise. »

Quels leviers mobilisez-vous concrètement dans un contexte de LBO ou de restructuring?

A.K.: Nous intervenons sur quatre axes. L'affacturage d'abord, si possible dans sa forme confidentielle et déconsolidante, grâce au transfert de risques complet que permet notre expertise en assurance-crédit. Le reverse factoring ensuite; l'entreprise soulage le BFR de ses fournisseurs en préservant, voire en améliorant, le sien. Troisième

levier, le financement de stock de 50 à 70 % selon la nature des actifs. Enfin, le sale & lease back sur actifs industriels, qui permet de sortir des immobilisations du bilan par une cession, tout en en conservant l'usage en le louant.

Qu'est-ce qui distingue IWYS des réseaux bancaires classiques?

A.K.: Nous sommes des intermédiaires du financement, souvent non bancaire, « secured » ou « unsecured » jusqu'à BB-. Nos partenaires sont présents en Europe, en Amérique et en Asie. Pour les ETI et les Grandes Entreprises, nous structurons des programmes de financement déconsolidant des achats et des stocks en amont de la production ou des ventes [retail]. Et pour le volet Reverse Factoring que nous leur proposons, le recours à l'IA

de l'option « cash against documents » augmente le niveau d'adhésion des fournisseurs en réduisant les délais de la validation documentaire de plusieurs semaines à quelques jours.

Un message aux dirigeants sous LBO ou en phase de restructuring?

A.K.: Chaque situation a une réponse technique. Nous sommes aptes à identifier les bons leviers (génération de cash déconsolidation, diversification des sources de financement) et à les adapter au profil de l'entreprise. Notre offre sur-mesure est d'une pertinence implacable dans le contexte actuel.



CONSEIL FINANCE D'ENTREPRISE & TRÉSORERIE
Tél. +33 (0)6 51 78 87 93
armand.kpenou@iwys.com
www.iwys.com



ipemglobal PARIS

The World's Private Capital Hub*

8-10 SEPTEMBRE, 2026
Palais des Congrès, Paris, France

Avec la deuxième édition du **ipemglobal LP Congress**
The premier peer learning forum by allocators, for allocators**

REJOIGNEZ-NOUS

*Le Salon Mondial du Capital Investissement
**Le premier forum d'apprentissage entre pairs par les allocateurs, pour les allocateurs

6,000	2,400	50	1,600	900
Participants	Sociétés	Pays	LPs (Investisseurs)	GPs

LE FIGARO partner

Réalisé par Intelligence Média Connect - Tél. 05 62 16 74 00 - Directeur de régie : Paul Nahon - Service commercial : Mylène Pouget

RESTRUCTURATION D'ENTREPRISES



Restructuring: se réinventer dans la tempête

Alors que les défaillances d'entreprises s'amplifient en France, et que l'incertitude économique et géopolitique s'installe dans la durée, la restructuration s'impose non plus comme un aveu d'échec, mais comme une discipline stratégique à part entière. Avec un marché en pleine mutation.

L'année 2024 avait clôturé sur un record avec plus de 67 000 défaillances d'entreprises selon Altares, chiffre le plus élevé depuis vingt ans. Or 2025 n'a offert aucun répit. Selon la Banque de France, 69 000 défaillances au compteur, et un flux cumulé de procédures collectives qui reste historiquement élevé, porté par des remboursements de PGE arrivés à échéance, une persistance de taux d'intérêt élevés et une croissance quasi atone d'environ + 0,9 % en 2025 selon le FMI. Dans ce contexte, la construction, le retail et la restauration ont concentré la majorité des ouvertures, les PME en première ligne. Mais les ETI sont désormais elles aussi exposées, comme en témoigne la multiplication des mandats ad hoc signalée par le CNAJMJ, Conseil National des Administrateurs Judiciaires et des Mandataires Judiciaires.

Le restructuring, un marché qui croît

Face à cette vague, l'écosystème du conseil monte en puissance. On remarque que depuis deux ans déjà les grandes banques d'affaires traditionnelles ont renforcé leurs équipes dédiées en France. Selon une étude Accuracy publiée en 2025, plus de 40 % des grandes entreprises françaises envisagent de leur côté une révision en profondeur de leur structure de capital d'ici 2027. Le recours au mandat ad hoc a progressé de 18 % entre 2023 et 2024 toujours selon le CNAJMJ, signe évident que les dirigeants anticipent davantage, encouragés par la Directive européenne sur la restructuration préventive, transposée en droit français avec la loi de 2021.

L'humain, variable clé du rebond

Si les outils financiers et juridiques sont indispensables, la réussite d'un retournement repose en fine sur le facteur humain. Et c'est unanime à en écouter les professionnels. L'ARE, Association pour le Retournement des Entreprises, rappelle que 85 % des entreprises accompagnées parviennent à maintenir leurs activités et leurs emplois. Le rôle du manager de transition s'est ainsi considérablement professionnalisé. Selon la FNMT, Fédération Nationale du Management de Transition, le marché français avait progressé de 12 % en 2024. Au-delà des chiffres, c'est un changement de paradigme puisque restructurer ne signifie plus liquider, mais bel et bien piloter une transformation. Au-delà d'une conjoncture fragilisée, c'est en réalité devenu un impératif, dans un monde où, selon le World Economic Forum, 44 % des compétences fondamentales des entreprises seront obsolètes d'ici l'année 2027.

JEANTET

« En restructuring, mieux vaut anticiper que subir »

Dans un contexte de défaillances record, Laid Laurent, avocate associée chez Jeantet, plaide pour une culture de la prévention. Elle décrypte les outils amiables à disposition des dirigeants, et lève les freins qui les retiennent.

Le taux de défaillances a atteint 69 000 en 2025. Comment expliquer ce niveau inédit ?

Laid Laurent: De 2021 à 2023, les aides de l'État ont mis sous cloche les difficultés. Aujourd'hui, les remboursements d'emprunts (dont les PGE), la pression des créanciers, un contexte géopolitique anxiogène, tout se conjugue. Les entreprises qui n'ont pas anticipé se retrouvent acculées.

Quel est votre message aux dirigeants ?

L.L.: Anticiper pour avoir des options, car attendre l'état de cessation des paiements avéré ne laisse que l'issue du redressement judiciaire. Or il existe des procédures amiables, confidentielles, que l'on peut engager en amont, comme le mandat ad hoc et la conciliation. Le dirigeant y reste maître de sa société, il démarre la procédure et y met fin.

Qu'est-ce que ces outils permettent concrètement ?

L.L.: Renégocier des échéanciers, mais aussi renégocier ou résilier un bail, un contrat, obtenir un nouveau financement. Et, fait souvent méconnu, la conciliation

est la seule procédure permettant de renégocier les PGE, les entreprises ayant jusqu'au 31 décembre 2026 pour le faire.

Pourtant, les dirigeants hésitent...

L.L.: Oui, et on identifie trois freins. La peur du tribunal, or les juges consulaires sont pour la majorité d'anciens dirigeants, des hommes d'affaires, le système est bienveillant. Le déni aussi, car beaucoup voient leur entreprise comme leur « bébé », et admettre la difficulté est douloureux. Enfin, la honte, alors que paradoxalement, dans les grands groupes, les procédures sont assumées. Il faut que les PME cessent de stigmatiser ce qui n'est pas un échec, mais un outil de gestion.

Des signaux récents, et forts, renforcent cette dynamique.

L.L.: En février, une charte de confiance a été signée par une trentaine d'acteurs économiques gravitant autour des entreprises afin de les sensibiliser à la prévention. Elle légitime l'efficacité des



Laid Laurent, avocate associée et co-responsable de la pratique restructuring chez Jeantet

procédures amiables. Et le 10 mars dernier, la directive européenne « Insolvency III » a été votée, les États membres auront 33 mois pour la transposer. Il faut relever que la France est déjà bonne élève ; à titre d'exemple, le pré-pack cession généralisé par la directive existe déjà dans notre droit. Une reconnaissance de l'efficacité de notre modèle !

JEANTET
l laurent@jeantet.fr
www.jeantet.fr

THÉMIS BANQUE

Défaillances en hausse: Thémis Banque accélère sa stratégie de soutien au rebond

Thémis Banque renforce son rôle d'acteur clé du financement en situation spéciale. Entretien avec Anne Badie, Directrice du Développement Commercial, sur un marché sous tension et une stratégie résolument à part.

Le marché des défaillances s'est-il encore aggravé ?

Anne Badie: Nous avons atteint un niveau historiquement élevé en 2025, et les perspectives restent tendues. Tailles d'entreprises et secteurs confondus, il y a une recrudescence d'ETI dont les difficultés entraînent parfois celles de leurs sous-traitants. Ce phénomène risque de s'amplifier avec l'instabilité internationale, les coûts de l'énergie et les difficultés d'approvisionnements.

Comment Thémis Banque adapte-t-elle sa stratégie ?

A.B.: Nous avons renforcé notre dispositif en lançant dès 2024 un Pôle Entrepreneur dédié aux petites entreprises. Sur le terrain, nos délégués régionaux s'appuient sur des équipes d'experts



Anne Badie, Directrice du Développement Commercial chez Thémis Banque

renforcées pour plus de réactivité dans la prise en charge des entreprises malmenées par l'ouverture d'une procédure. Nous intervenons là où les banques traditionnelles ont souvent un accompagnement limité. Cela exige une forte expertise, mais aussi rapidité et pragmatisme.

Pourquoi ce focus sur les entreprises en plan ?

A.B.: Ce sont les grandes oubliées du système bancaire, et c'est encore plus prégnant dans le cadre des classes de parties affectées. Elles sortent progressivement des difficultés et doivent pouvoir compter sur une banque capable de financer leurs besoins en fonds de roulement, leurs investissements ou même parfois les aider à financer la sortie de leur plan par anticipation.

Vous avez récemment développé le financement des reprises à la barre ?

A.B.: Et nous l'amplifions en 2026. Une nouvelle structure, issue de la reprise d'actifs à la barre, doit être financée et nous intervenons dès le premier jour sur sa trésorerie, les crédits de campagne ou cautions de marché. Et c'est bien là notre ADN.

Le marché reste-t-il insuffisamment couvert ?

A.B.: Clairement. Le nombre d'acteurs capables de financer les entreprises en difficulté reste limité. Thémis Banque fait partie des rares établissements spécialisés présents sur l'ensemble du territoire, avec des équipes dédiées et des fonds propres solides. C'est une responsabilité, et nous l'assumons pleinement.

THEMIS
BANQUE
LA BANQUE DU REBOND

Tél. +33 (0)1 42 99 71 00
contact@themisbanque.com
https://themisbanque.com/

BJ Associés

Transformer la contrainte en levier de rebond

Face à la fragmentation des marchés, à la hausse des défaillances et à des dirigeants sous pression, Benoît Jacob, fondateur de BJ Associés, livre une lecture lucide des turbulences actuelles.

Contexte géopolitique, droits de douane, ruptures dans les chaînes d'approvisionnement, comment accompagnez-vous vos clients face à cette incertitude inédite ?

Benoît Jacob: Les tensions internationales pèsent depuis de nombreux mois sur les volumes de ventes, laissant les dirigeants très incertains sur les hypothèses prévisionnelles à retenir. Parallèlement, des hausses de prix sur les matières et la logistique sont annoncées, voire constatées. Les entreprises souhaitent les répercuter sur leurs prix de vente, mais selon les rapports de force et les termes contractuels, les capacités et rapidités de mise en œuvre varient d'un secteur à l'autre.

La hausse des défaillances se confirme. Comment aidez-vous les dirigeants à traverser la dimension humaine de la crise ?

B.J.: Depuis la pandémie de 2020 les dirigeants font face à des crises en rafale. Beaucoup peinent à absorber ces chocs répétés. Une large part de l'énergie est absorbée par la gestion des imprévus,

engendrant perte de vision et démobilité. Notre rôle est de redonner de la visibilité sur l'avenir. Dès lors que nous formalisons des projections crédibles et qu'un chemin viable est identifié, les dirigeants retrouvent la capacité de mobiliser leurs équipes.

Observez-vous une évolution des profils des repreneurs ou investisseurs sur le marché français ?

B.J.: Dans un environnement instable, les acquisitions prennent un caractère davantage stratégique qu'opportuniste. Nous accompagnons des repreneurs, français ou étrangers, qui cherchent à acquérir des parts de marché ou des compétences complémentaires aux leurs. Les groupes étrangers ont des objectifs précis, et très clairement formulés.

Quelle est la plus grande erreur des dirigeants face à une fragilité financière ?

B.J.: Solliciter trop tardivement un accompagnement professionnel. Le temps disponible au regard de la trésorerie mobilisable devient réellement limitant. Malgré la progression des procédures préventives, les



Benoît Jacob, expert-comptable fondateur de BJ Associés

trésoreries sont souvent très obérées et ne laissent plus toujours le temps de mener le travail de réflexion jusqu'au cœur de l'organisation.

BJ - ASSOCIÉS

Tél. +33 (0)9 72 52 94 41
b.jacob@bj-associes.eu
www.bj-associes.com

Les dessous de l'accord à 1 milliard de dollars entre TotalEnergies et Washington

Elsa Bembaron

Le groupe français a accepté d'abandonner son projet de déploiement d'éoliennes dans les eaux américaines.

En apparence, c'est une victoire pour Donald Trump, fervent opposant aux éoliennes en mer. Patrick Pouyanné, le patron de TotalEnergies a accepté la semaine passée, moyennant un chèque de 928 millions de dollars, de renoncer à développer des éoliennes en mer aux États-Unis, lui qui tient tant au «s» final de TotalEnergies, reflet de la stratégie multi-énergies du groupe.

Le géant français a une forte présence outre-Atlantique. Le groupe est le premier exportateur de gaz liquéfié (GNL) américain et dispose de participations capitalistiques dans des actifs de liquéfaction de gaz. Il y détient aussi 10 gigawatts (GW) de fermes solaires, éoliennes, ainsi que 1,5 GW de capacité de production d'électricité avec des centrales à gaz. Depuis 2022, le groupe de Patrick Pouyanné y a investi 12 milliards de dollars. Et il entend bien continuer sur sa lancée, avec des investissements dans du stockage sur batteries, des panneaux solaires et des éoliennes, visant une capacité de production d'électricité de 30,3 GW en 2030, soit 33% de ses objectifs mondiaux.

Pourquoi alors, dans de telles conditions, abandonner l'éolien en mer, qui comprenait deux projets, un de 3 GW au large de l'État de New York et de 1 GW en Caroline du Nord, tout en promettant de tout réinvestir dans le pétrole et le gaz ? « Il faut savoir renoncer à des projets quand ils sont irréalisables. C'est ce qu'on fait régulièrement dans les hydrocarbures », explique Marc-Antoine Pignon, vice-président Renouvelables de TotalEnergies aux États-Unis. Un arbitrage normal sous des vents contraires, donc. Car à l'opposition de la Maison-Blanche, il faut ajouter un millefeuille administratif à la sauce américaine. Pour installer des éoliennes en mer, TotalEnergies avait certes des licences, mais il lui manquait encore des autorisations et permis de la part des États concernés, ainsi que des comités et des villes, notamment pour relier ses parcs aux réseaux électriques terrestres. Or le système américain est complexe : huit gestionnaires de réseaux se partagent le pays, chacun avec des modes de fonctionnement différents. Ce qui est valable dans un État ne l'est plus dans un autre. Aussi, quand Washington a proposé un chèque, en forme de remboursement des sommes engagées, TotalEnergies y a vu une porte de sortie,



Le PDG de TotalEnergies, Patrick Pouyanné, et le secrétaire à l'Intérieur américain, Doug Burgum, ont scellé leur entente lors de la conférence CeraWeek sur l'énergie qui s'est tenue à Houston, au Texas, le 23 mars dernier. RONALDO SCHEMIDT / AFP

pour des projets plus proches de sombrer corps et âme que d'arriver à bon port.

Sur terre, c'est finalement plus simple. Donald Trump n'est pas opposé au développement des éoliennes terrestres. Il n'y a pas à négocier avec l'État fédéral et le raccordement au réseau est souvent plus facile. « Ici, au Texas, les propriétaires terriens disposent de parcelles immenses, qu'ils louent volontiers pour disposer de revenus supplémentaires », résume Marc-Antoine Pignon. Exemple : une ferme solaire s'étend sur plus de 20 km², à Danish Fields, à une heure et demie de

« Il faut savoir renoncer à des projets quand ils sont irréalisables »

Marc-Antoine Pignon
Vice-président Renouvelables de TotalEnergies aux États-Unis

route de Houston, au Texas. Les grands espaces plats de cet État grand comme 1,2 fois la France se prêtent bien au développement des renouvelables, que ce soit l'installation de panneaux solaires, d'éoliennes et de batteries.

Le Texas, un État républicain, est passé devant la Californie pour le développement des renouvelables, pour le plus grand bénéfice des propriétaires locaux, mais aussi des collectivités locales. « Le tout sans mettre en place de dispositifs spéciaux d'aides au développement des renouvelables », ajoute un expert. Les développeurs ont néanmoins pu bénéficier des dispositions fiscales de l'IRA (Inflation Reduction Act) mis en place par Joe Biden et que Donald Trump s'est bien gardé de retoquer. En outre, les grandes compagnies pétrolières américaines signent des contrats d'approvisionnement en électricité à tour de bras, pour ali-

menter leurs équipements destinés à l'extraction du pétrole et du gaz, notamment dans le bassin Permian, un peu plus au nord du Texas.

Quant à la promesse de Patrick Pouyanné de réinvestir les 928 millions de dollars dans le pétrole et le gaz, elle est déjà tenue. « Nous réinvestissons les montants recouverts pour financer la construction de l'usine Rio Grande LNG (GNL, NDLR) et développer nos activités dans les hydrocarbures. Nous pourrions ainsi soutenir le développement de la production et de l'exportation du gaz américain », avait expliqué Patrick Pouyanné lors de la conférence sur l'énergie de Houston, le 23 mars dernier. « Les sommes évoquées lors de l'accord ont déjà été engagées », ajoute un proche du dossier.

Finalement, pour TotalEnergies, c'est un jeu à somme nulle d'un point de vue financier et une façon de marquer des

points auprès de l'homme fort de Washington. Un aspect important pour le groupe, qui compte en outre une majorité d'actionnaires américains à son capital (un peu plus de 50%) et est coté à New York comme à Paris. Et pour Donald Trump, c'est une victoire à son actif dans la guerre qu'il mène contre les éoliennes en mer. En attendant la signature d'autres accords avec différents acteurs, TotalEnergies ayant probablement ouvert la voie.

« Cet accord est une nouvelle victoire pour l'engagement du président Trump à offrir une énergie abordable et fiable à tous les Américains », avait souligné le ministre de l'Intérieur, Doug Burgum, le 23 mars. Oubliant peut-être un peu vite que certains États commencent à manquer d'électricité pour faire face à l'envolée de la demande liée aux data centers. ■

Comment CMA CGM a redressé le logisticien suisse Ceva

Jean-Yves Guérin

L'armateur marseillais a repris en main le groupe au terme d'une OPA lancée en 2019, puis a multiplié les acquisitions.

Une nouvelle pièce dans son puzzle. Mardi, Ceva, la filiale logistique de l'armateur français CMA CGM, a finalisé l'acquisition de Fagioli. Cette PME italienne, qui réalise un chiffre d'affaires supérieur à 210 millions d'euros, est spécialiste de la logistique de projet. « Par exemple, l'entreprise travaille pour Technip, qui développe une nouvelle unité de liquéfaction de gaz, explique le directeur général de Ceva, Mathieu Friedberg. Le rôle de Fagioli est de livrer au bon endroit et au bon moment les matériaux indispensables. » Cette opération constitue aussi la seizième acquisition de CMA CGM dans la logistique depuis 2020.

Avec cette diversification, l'armateur français cherche, depuis un moment, à développer une activité moins sujette aux hauts et aux bas que le transport maritime. Au cours des cinq dernières années, Ceva a triplé de taille grâce à cette approche. En 2025, le logisticien a réalisé un Ebitda de 1,7 milliard de dollars (1,5 milliard d'euros) pour de ventes de 18,3 milliards de dollars (15,8 milliards d'euros).

Tout a commencé par le rachat du groupe suisse Ceva par CMA CGM au

terme d'une OPA amicale lancée en 2019. Un sacré pari car l'entreprise cible perdait presque 200 millions d'euros par an. Pour la redresser, il a fallu en finir avec certains archaïsmes. Chez Ceva, le monde était divisé en 22 régions. Et chacune avait sa façon de faire. En outre, les outils informatiques n'étaient pas à la hauteur. « J'ai obtenu que CMA CGM investisse des centaines de millions de dollars pour qu'on puisse avoir des entrepôts automatisés, interfacés avec des robots », illustre Mathieu Friedberg.

Des acteurs spécialisés

La société avait des spécialités comme la logistique automobile et celle de l'aéronautique. Mais beaucoup de clients ne le savaient pas. En communiquant à ce sujet, Ceva a gagné des parts de marché. « Fin 2021, nous sommes repassés dans le vert », indique sobrement Mathieu Friedberg.

Une autre période a alors débuté entre 2022 et 2024. Ceva a multiplié les acquisitions. Elle pouvait se le permettre : sa maison mère, CMA CGM, a généré des profits supérieurs à 23 milliards d'euros en 2022. Pour les plus grosses opérations, le groupe a cherché

des acteurs spécialisés qui aient des compétences complémentaires aux siennes avec une empreinte internationale très forte. Par exemple, il a cassé sa tirelire et s'est offert en 2022, pour trois milliards de dollars, Ingram Micro CLS.

La raison ? Riche de 59 entrepôts, cette société, qui réalisait en 2021 1,7 milliard de dollars (1,5 milliard d'euros) de chiffre d'affaires, a une connaissance pointue de l'e-commerce, un domaine que Ceva ne maîtrisait pas autant. En mettant la main sur Gefco, un important acteur de la logistique automobile, les gains ont été différents. Ceva a pu devenir un des leaders mondiaux de ce métier. Un vrai plus car ce marché génère des flux réguliers. D'ailleurs, dès 2023, cette filiale a apporté des milliards d'euros de chiffre d'affaires.

Mais l'opération la plus structurante est incontestablement la reprise de Bollore Logistics. En février 2024, Ceva a fait un chèque de 4,85 milliards d'euros pour se payer ce joyau qui générerait un chiffre d'affaires de 7,1 milliards d'euros. Cela a permis au groupe de se renforcer considérablement en Afrique et de devenir le quatrième logisticien mondial. Résultat : aujourd'hui, Ceva a

un portefeuille d'activités diversifiées sans que l'une prenne le dessus sur les autres. Un tiers du chiffre d'affaires provient du transit international qui consiste à organiser le fret pour ses clients quel que soit le mode de transport (routier, ferroviaire, maritime, aérien). Un autre tiers consiste à gérer la livraison de marchandises par transport routier à une échelle domestique (États-Unis) ou continentale (l'Europe). La gestion des entrepôts constitue la dernière part de ce gâteau.

Fort de ces atouts, Ceva affiche des ambitions fortes pour 2028 : réaliser un chiffre d'affaires de 25 milliards de dollars (21,6 milliards d'euros) contre vingt milliards de dollars (17,3 milliards

d'euros) attendus cette année. Et faire grimper la marge à 5% ou 6% alors qu'elle était de 3,6% l'année dernière. Tout cela avec deux tiers de croissance organique et un tiers apporté par le rachat d'entreprises. Des prévisions que le conflit armé au Moyen-Orient n'a pas remises en cause. « À ce stade, la guerre touche la zone du Moyen-Orient. Tout ce qu'on a fait depuis six ans nous permet d'être armés pour l'affronter », estime Mathieu Friedberg.

Si Ceva croit mordicus en sa capacité de respecter sa feuille de route, c'est qu'il parie sur certains de ses outils pour faire la différence. Par exemple, l'utilisation de l'intelligence artificielle pour optimiser les entrepôts ou la robotisation de ces mêmes lieux. Parallèlement, la filiale de CMA CGM fera quand même des acquisitions d'entreprises. Mais plutôt des mouvements tactiques comme l'achat de sociétés lui permettant de se renforcer dans des pays clés. Un premier exemple a été donné l'année dernière en Turquie, une des portes industrielles de l'Europe : Ceva a racheté pour 387 millions d'euros Borusan Tedarik, ce qui lui a permis de quasiment doubler de taille dans ce pays. ■

25 milliards de dollars

Le chiffre d'affaires que Ceva ambitionne de réaliser en 2028.

Sodexo développe un service premium pour les avocats et les start-up

Mathilde Visseyrias

Le géant de la restauration collective, qui sait fournir des prestations à prix serré, a intérêt à monter en gamme, pour augmenter sa rentabilité.

And the winner is... Robert Janse. Ce chef néerlandais de 35 ans travaille dans les cuisines de Sodexo depuis près de dix ans. Il vient de remporter le prix Cook for Change : chef de l'année 2026, à l'issue d'un concours qui a mobilisé 500 chefs employés par le géant de la restauration collective. Soirée à Londres, remise du prix par Frédéric Anton, qui est aux fourneaux de trois tables gastronomiques exploitées par Sodexo (Le Pré Catelan, Le Jules Verne, le Don Juan II) : le groupe français a mis les petits plats dans les grands pour cette quatrième édition. Car il s'agit de faire connaître sa montée en gamme.

Numéro deux mondial de la restauration collective derrière le britannique Compass, Sodexo nourrit chaque jour 80 millions de personnes, dans 43 pays. La plupart du temps, ses équipes sont au défi de produire des repas complets à très petits prix (quelques euros) pour des clients au budget contraint : des écoles, universités, hôpitaux, administrations...

Mais les entreprises, qui sont aussi ses clients, poussent le géant français à modifier son offre.

Depuis le Covid, la cantine est devenue un moyen de recruter et fidéliser les talents, en plus de faire revenir les collaborateurs au bureau. Une chance pour Sodexo, à condition de répondre à des demandes plus exigeantes : des recettes de saison, un approvisionnement local, plus de flexibilité dans les horaires de service... « Beaucoup de nos clients, en particulier les entreprises, sont désormais prêts à investir davantage, pour proposer à leurs collaborateurs une alimentation équilibrée, à la fois saine et durable. Sodexo sait répondre à leurs attentes », déclare Sophie Bellon, présidente du conseil d'administration de Sodexo.

Aujourd'hui, le groupe français s'appuie sur 12 offres premium, qui ont généré l'an passé un chiffre d'affaires de 1,5 milliard d'euros (sur un total de 21,1 milliards pour le groupe). Leur croissance s'accélère. Ces offres sont désormais déployées dans 17 pays, essentiellement en France, aux États-Unis et



Acquis fin 2020 par le groupe Sodexo, la société Fooditude prépare, dans sa cuisine centrale, 2500 repas par jour, livrés à une quinzaine de clients à Londres.

au Royaume-Uni. La plupart s'adressent à des entreprises, mais certaines sont spécifiques pour des cliniques privées aux États-Unis. Elles opèrent toutes avec une marque propre (The Good Eating Company, Prestige Affaires, Signature...), que Sodexo a lancée en interne ou rachetée. Ainsi, Fooditude (200 salariés et 20 millions d'euros de chiffre d'affaires)

est une société londonienne spécialisée dans la restauration livrée pour les entreprises, passé dans le giron du groupe français fin 2020.

Fooditude a notamment travaillé pour Airbnb, Netflix ou encore American Express... De sa cuisine centrale, située dans le sud de Londres, ses équipes produisent 2500 repas par jour (facturés

environ 20 euros l'unité), pour une quinzaine de clients réguliers, des start-up, des banques d'affaires, des cabinets d'avocats... Ces clients ont tous un, voire plusieurs espaces de restauration, mais pas de cuisine. Fooditude les livre tous les matins, ses équipes installent sur place les plats préparés et s'occupent ensuite de les débarrasser.

The Trade Desk, l'un des poids lourds de l'adtech (technologies publicitaires) a opté pour la formule, dans ses locaux de Londres. Les collaborateurs ont droit à café et snacks à volonté toute la journée. À midi, le buffet est à volonté et même gratuit trois jours par semaine. Un effort financier de la part de l'employeur, qui se révèle être une arme redoutable contre le télétravail.

« Beaucoup de nos clients, en particulier les entreprises, sont désormais prêts à investir davantage pour proposer à leurs collaborateurs une alimentation équilibrée, à la fois saine et durable »

Sophie Bellon Présidente du conseil d'administration de Sodexo

« Du site manufacturier au siège d'un grand groupe, jusqu'aux start-up, nous répondons de façon très concrète aux besoins des entreprises et de leurs collaborateurs, assure Thierry Delaporte, directeur général. Avec, partout, la même exigence : une restauration de qualité, au plus près des usages et des rythmes de chacun. » Nommé à la tête de Sodexo en novembre, cet ancien de Capgemini et Wipro doit présenter ses « premières analyses » le 10 avril, à l'occasion de la publication des résultats semestriels.

La montée en gamme fera partie de ses priorités, pour doper les marges et relancer une dynamique commerciale qui s'essouffle. En mars 2025, le groupe avait ainsi revu ses prévisions de résultats annuels à la baisse, à cause de contre-performances aux États-Unis, son premier marché. Le chiffre d'affaires annuel (exercice 2024-2025, clos fin août) est ressorti à 24,1 milliards d'euros, en légère augmentation (+1,2%). Quant au résultat net, il a reculé de 5,8%, à 695 millions. ■

Les déchets dangereux, une mine pour le groupe Suez

Emmanuel Eglhoff

Le spécialiste de l'environnement a commencé les travaux d'extension de son site de Paris, en Île-de-France.

Le site, situé à une vingtaine de kilomètres au nord-est de Paris, est une ancienne carrière de gypse, dont le sous-sol d'argile représente une barrière naturelle d'une efficacité remarquable. Depuis 1977, le groupe Suez profite de ces conditions géologiques pour exploiter un des plus grands centres de stockage de déchets de l'Île-de-France. Depuis les années 1990, et

l'arrivée d'une réglementation spécifique, il s'est spécialisé dans les déchets dangereux.

Situé à Villeparisis, ce domaine a obtenu l'an dernier l'autorisation de doubler sa capacité de stockage, ce qui va lui permettre de fonctionner pour vingt ans supplémentaires. Les travaux d'extension ont déjà commencé : plusieurs dizaines de milliers de mètres cubes de terre sont excavés chaque jour

pour préparer les lieux. L'extension portera la surface à 70 hectares.

En matière de traitement des déchets, la priorité est aujourd'hui donnée au recyclage, puis à la production d'énergie en les brûlant dans des incinérateurs. Mais il existe toujours une petite part qui ne peut être traitée de ces deux façons. Auparavant, on les appelait « déchets ultimes ». Désormais, ils sont nommés « déchets

dangereux ». « Les déchets dangereux sont ceux qui vont porter atteinte à la santé ou à l'environnement, explique Michel Durrmeyer, directeur général des activités déchets dangereux de Suez en France. Il existe une grande diversité de déchets dangereux, et donc une grande variété de traitement. »

Secteur en pleine croissance

Le site de Villeparisis ne prend en charge que les déchets dangereux minéraux solides. Cela peut être les résidus solides issus des fumées d'incinération des ordures ménagères, des déchets provenant du BTP (amiante, terres polluées, peinture...) ou des industriels (solvants, effluents, résidus de process...). L'objectif est de rendre inertes ces déchets, avant de les stocker. « Nous allons d'abord les stabiliser, ce qui consiste en un liant hydraulique et des réactifs liquides, à les transformer en une sorte de béton inerte qu'il est alors possible de stocker », explique Arthur Maupas, le directeur du site. Il faut ensuite veiller à ce que le stockage ne laisse rien échapper. Là aussi, les conditions sont drastiques. « Il existe une double barrière, passive avec au moins 5 mètres d'argile, et active, avec une membrane synthétique imperméable », détaille encore le dirigeant. Le site se présente ainsi sous forme de petites collines verdoyantes, renfermant ces blocs.

La palette de compétence de Suez ne se limite pas aux déchets dangereux solides. En France, le groupe dispose de deux incinérateurs à très haute température, trois stations d'épuration pour le traitement des eaux usées industrielles ou six sites capables de produire les combustibles solides de récupération (CSR), permettant aux cimenteries de diminuer leur utilisation des énergies fossiles. « Le traitement des déchets dangereux est un des axes de développe-

ment de Suez aujourd'hui, avec l'inter-nationale », explique Michel Durrmeyer.

Le secteur est en croissance, soutenue par une réglementation de plus en plus contraignante. « Le "zéro artificialisation nette" oblige à utiliser les anciennes friches industrielles, qu'il faut dépolluer, précise le dirigeant. La volonté d'accélérer la rénovation thermique des bâtiments produit également des déchets. » En tout, le marché des déchets dangereux en France a progressé de 10% entre 2019 et 2024.

C'est cette dynamique qui a permis à Suez d'obtenir rapidement l'autorisation d'augmenter la taille du site de Paris. « Nous étions proches de la saturation, admet Michel Durrmeyer. Or nous traitons les fumées de 11 des 18 centres d'incinérations de l'Île-de-France. Il y avait urgence. » Les nouvelles capacités de stockage seront disponibles à partir de janvier 2027, après quinze mois de travaux. Villeparisis pourra traiter chaque année 250000 tonnes de déchets dangereux. « Avec cette extension, nous augmentons notre capacité de stockage de déchets dangereux en France de 30% », se félicite Michel Durrmeyer.

Le groupe a récemment gagné plusieurs contrats en France dans ce domaine : avec Storengy (spécialiste du stockage de gaz naturel), avec l'énergéticien B-T Group qu'il va alimenter en CSR, ou avec Eurenco, un industriel de la défense. En tout, cela représente plusieurs dizaines de millions d'euros de chiffre d'affaires additionnel. Le développement se fait également hors de l'Hexagone, comme le montre l'acquisition du spécialiste italien Ecosistem l'an dernier. Au global, cette activité de gestion des déchets dangereux représente environ 10% de l'activité totale de Suez, qui avait affiché un chiffre d'affaires de 9,2 milliards d'euros en 2024, dernier exercice publié. ■

LA SÉANCE DU MERCREDI 1er AVRIL

LE CAC												
JOUR	%VAR.	HAUT JOUR	-BAS JOUR	%C.A.P.ECH	SI/12	JOUR	%VAR.	HAUT JOUR	-BAS JOUR	%C.A.P.ECH	SI/12	
ACCOR	+41,92	+3,2	42,63	41,49	0,505	-13,07	L'OREAL	+357,15	+2,23	357,3	353,3	0,076
AIR LIQUIDE	180	+1,17	180,06	177,6	0,188	+12,32	LEGRAND	138,35	+5,05	138,85	135,8	0,299
AIRBUS	167,9	+4,4	168,86	164,48	0,284	-15,37	LVNH	471,1	+1,73	477,9	465,55	0,09
ARCELORMITTAL SA	46,66	+6,43	46,96	45,6	0,361	+19,37	MICHELIN	29,91	+2,47	30,19	29,71	0,237
AXA	40,17	+2,37	40,45	39,75	0,234	-1,93	ORANGE	17,675	0	17,735	17,52	0,175
BNP PARIBAS ACT.A	85,38	+5,42	85,73	83,97	0,255	+5,68	PERNOD RICARD	63,58	-1	65,38	62,58	0,357
BOUYGUES	51,02	+3,26	51,1	50,44	0,13	+15,04	PUBLICIS GROUPE SA	71,28	+0,62	72,54	70,84	0,225
BUREAU VERITAS	26,24	+2,1	26,42	26,02	0,282	-3,46	RENAULT	30,04	+3,51	30,29	29,68	0,538
CAPGEMINI	101,6	+1,09	103,2	99,34	0,488	-28,58	SAFRAN	290,6	+4,01	292,8	286,1	0,202
CARREFOUR	15,965	+0,38	16,08	15,925	0,363	+12,19	SAINT GOBAIN	72,18	+3,03	73,3	71,82	0,276
CREDIT AGRICOLE	16,58	+4,08	16,65	16,405	0,25	-5,53	SANOFI	82,87	+0,18	83,77	82,25	0,206
DANONE	69,06	+0,03	69,42	68,28	0,163	-10,05	SCHNEIDER ELECTRIC	239,95	+4,74	241,1	234,65	0,198
DASSAULT SYSTEMES	17,52	+1,45	17,895	17,36	0,187	-26,51	SOCTETE GENERALE	65,96	+6,8	66,34	64,76	0,445
EIFFAGE	136,15	+3,81	136,35	134,4	0,173	+11,23	STELLANTIS NV	6,323	+4,19	6,35	6,2	0,156
ENGIE	28,4	+2,49	28,48	28,13	0,157	+26,73	STMICROELECTRONICS	29,935	+4,65	30,02	29,19	0,291
ESSILORLUXOTTICA	193,95	-2,24	202,1	186,8	0,313	-28,14	THALES	266,5	+5,71	268,2	255,2	0,257
EUROFINS SCIENT.	65,06	+3,83	65,36	64,36	0,226	+4,26	TOTALENERGIES	77,56	-4,14	80,08	76,93	0,372
EURONEXT	140,4	+1,37	140,8	137,3	0,226	+9,69	UNIBAIL-RODAMCO-WE	98,06	+3,33	98,44	97,48	0,316
HERMES INTL	1669,5	+3,76	1670,5	1623,5	0,106	-21,32	VEOLIA ENVIRON.	33,08	+1,29	33,49	33,08	0,296
KERING	263,2	+2,57	267,2	259,9	0,25	-12,56	VINCI	132,6	+3,31	132,6	131,05	0,165

LES DEVICES

AUSTRALIE	DOLLAR AUSTRALIEN	1,6689	AUD
CANADA	DOLLAR CANADIEN	1,6124	CAD
GDE BRETAGNE	LIVRE STERLING	0,8711	GBP
HONG KONG	DOLLAR DE HONG KONG	9,0955	HKD
JAPON	YEN	183,73	JPY
SUISSE	FRANC SUISSE	0,9191	CHF
ETATS-UNIS	DOLLAR	1,1605	USD
TUNISE	DINAR TUNISIEN	3,3723	TND
MAROC	DIRHAM	11,103	MAD
TURQUIE	NOUVELLE LIVRE TURQUE	51,6037	TRY
EGYPTE	LIVRE EGYPTIENNE	62,5524	EGP
CHINE	YUAN	7,9771	CNY
INDE	ROUPIE	108,424	INR
ALGERIE	DINAR ALGERIEN	152,8354	DZD

L'OR assuré par le Comptoir National de l'Or

Cours	31/12
Lingot 1kg	128 700€
Lingot 100g	14 010€
Lingot 50g	6 730€
Lingot ONCE (31,10g)	4 178€
Lingot 10g	1 438€
Lingot 5g	710€
20Fr NAPONÉON	745€
20Fr SUISSE	745€

CRYPTOMONNAIES

Sponsorisée par Bitpanda : https://www.bitpanda.com/fr		
Bitcoin	68 656,51€	-22,22%
Ethereum	2 126€	-28,8%
BNB	613,3€	-28,81%
Solana	83,19€	-33,6%
XRP	1,352€	-27,63%



Omnicom veut bousculer le marché français de la publicité

Amélie Ruhlmann

Quatre mois après l'acquisition d'IPG par le géant américain, Benjamin Grumbach et Franck Farrugia, à la tête d'Omnicom Media France, dévoilent leurs ambitions.

C'est un nouveau chapitre qui s'ouvre pour l'américain Omnicom en France. Quatre mois après l'acquisition de son compatriote Interpublic (IPG), celui qui est passé grâce à cette fusion de numéro trois à leader mondial de la publicité est prêt à déployer sa nouvelle stratégie. « Nous visons le top 3 sur le marché français », déclarent à l'unisson Benjamin Grumbach et Franck Farrugia, les deux coprésidents d'Omnicom Media France, l'entité qui pilote les activités médias du géant américain. Leur défi : s'imposer comme le « challenger » le plus dynamique sur un marché dominé par les Français Publicis et Havas, et le Britannique WPP Media en troisième position. « Nous allons prouver notre capacité à synthétiser le meilleur des deux mondes : la force du leader mondial conjuguée à l'agilité d'un challenger sur le marché français », fait valoir Franck Farrugia.

Pour conduire cette feuille de route, le groupe a recruté Anne-Sophie Cruque, directrice des opérations de Publicis Media France entre 2018 et 2024. « Anne-Sophie est une vraie figure du marché des agences média, que nous avons beaucoup

tenue en estime lorsqu'elle était concurrente. Elle possède cette rare combinaison : une expertise technique exceptionnelle, une connaissance fine de notre écosystème, et surtout une capacité à fédérer les équipes et à placer nos clients au centre », commentent les deux dirigeants.

Ces derniers mois ont vu les équipes françaises d'Omnicom et d'IPG Media Brands se rapprocher à toute vitesse. Les 700 collaborateurs, soit l'équivalent des effectifs des deux agences en France avant leur fusion, sont depuis peu installés dans un siège flambant neuf à Boulogne-Billancourt (92). « Ces 700 personnes gèrent 1,3 milliard d'euros d'achat d'espace publicitaire et cent soixante annonceurs », indique Benjamin Grumbach, citant Air France, Michelin, Chanel et Renault, issus du portefeuille d'Omnicom, ainsi que Laurent Perrier, Patek Philippe et la maison Margiela, issus de celui d'IPG.

En février, John Wren, le PDG d'Omnicom, a détaillé les économies attendues avec l'acquisition d'IPG : 1,5 milliard de dollars de synergies de coûts (dont deux tiers proviendraient de la masse salariale), avec l'objectif de gagner 900 millions de dollars dès 2026. « En France, il n'y a aucune réduction d'effec-

Benjamin Grumbach et Franck Farrugia sont les coprésidents d'Omnicom Media France, l'entité qui pilote les activités médias du leader mondial de la publicité Omnicom.
THIBAULT DE PUYFONTAINE



tifs », insiste Franck Farrugia. Les économies se concentrent sur les coûts fixes. « Nous n'avons plus qu'un immeuble, un seul outil comptable et de gestion RH... ces synergies sont une aubaine pour gagner en efficacité », assure le dirigeant.

Le groupe s'appuie désormais sur cinq agences médias : les trois d'Omnicom (OMD, Remind PHD, Hearts & Science), et les deux d'IPG (Initiative et UM). « Il était important de conserver les marques et leurs spécificités pour satisfaire au mieux les besoins des annonceurs », fait valoir Benjamin Grumbach, précisant que ce sont « toutes des agences à taille humaine, avec une très forte agilité ».

Alors que ses concurrents Havas et WPP ont récemment vanté les mérites

« La fusion a été bien plus rapide que certains l'avaient prédit, puisqu'elle s'est faite en six mois »

Franck Farrugia

Coprésident d'Omnicom Media France

de leurs plateformes intégrées, alliant data et IA, Omnicom fait lui aussi valoir les atouts de sa plateforme, Omni. Celle-ci marie désormais l'interface d'IPG, nourrie par les données d'Acxiom, spécialiste mondial de la donnée, et les applications propriétaires développées par Omnicom. « L'une des forces de cet outil est d'utiliser les modèles d'IA les plus avancés du marché, ce qui permet à nos équipes de travailler en langage naturel avec Omni pour optimiser de bout en bout une campagne publicitaire », souligne Franck Farrugia. Nos clients peuvent aussi accéder directement à cet outil, et y intégrer leurs données, ce qui fait la différence par rapport à d'autres solutions sur le marché. »

Début mars, le nouveau numéro un mondial a annoncé conserver le budget média de Dyson, historiquement client d'IPG, au niveau mondial et sur le marché français. De quoi démentir ceux qui avaient laissé entendre qu'une fastidieuse fusion pourrait refroidir les clients. « Pendant un an, processus oblige, on ne pouvait rien dire sur la fusion, ce sont nos

concurrents qui en ont parlé à notre place, explique Franck Farrugia. La fusion a été bien plus rapide que certains l'avaient prédit, puisqu'elle s'est faite en six mois. Nous constatons déjà qu'être numéro un mondial, c'est un vecteur très puissant de productivité pour nos clients et d'attractivité pour les talents. »

Omnicom entend aussi montrer les muscles face à Google, Amazon, Meta et les autres géants numériques. Ces rois de la publicité en ligne sont de plus en plus tentés de s'immiscer dans l'achat média, au détriment des agences. « Être numéro un mondial, c'est être le premier contre-pouvoir d'influence technologique de ces plateformes », revendique Benjamin Grumbach. « Le premier rôle d'une agence média, c'est la défense de l'intérêt des annonceurs. On est le seul maillon de la chaîne qui peut se targuer de défendre exclusivement l'intérêt des annonceurs. Notre but est d'obtenir les meilleures conditions commerciales et financières pour nos clients, et d'exiger la transparence, à chaque fois qu'elle est insuffisante », conclut le dirigeant. ■

LES VOYAGES **F**

MALTE

ENTRE ORIENT ET OCCIDENT

> DU 26 AU 30 MAI 2026

George Bernard Shaw disait de Malte « c'est le plus beau tas de cailloux que je connaisse ». Au centre de la Méditerranée, Malte et sa sœur sauvage Gozo conservent les traces grandioses d'un destin mouvementé. Aucune civilisation méditerranéenne n'a détourné sa route de l'archipel, y laissant chaque fois son empreinte. Que de richesses ! De vieilles habitudes latines, une culture européenne bien ancrée, le verbe haut et la patience des Orientaux s'y marient harmonieusement avec la rigueur anglo-saxonne, héritage de près de 150 ans d'Empire britannique. Venez avec nous mettre vos pas dans ceux d'Ulysse et de Corto Maltese !

VOYAGE ACCOMPAGNÉ
5 JOURS / 4 NUITS
4 590 €*

RENSEIGNEMENTS ET INFORMATIONS 01 57 08 70 02 / lesvoyagesf.fr
Personnalisez ce voyage en individuel pour vous et vos proches

* Tarif par personne sur la base d'une chambre double à partager. Crédit photo : AdobeStock.

La pression judiciaire s'intensifie sur Atos

Lucas Mediavilla

Le parquet élargit son enquête sur les frais de conseil et d'avocats payés entre 2022 et 2024.

Un peu plus de deux ans après la fin de sa douloureuse restructuration financière, les fantômes du passé reviennent hanter Atos. Depuis 2023 et une plainte du fonds Alix AM, petit actionnaire du groupe, Atos est sous le joug d'une enquête du Parquet national financier pour des faits de corruption privée concernant les conditions de la scission en deux entités, Eviden et Tech Foundations. Selon *Le Monde*, cette enquête a été élargie là encore sous l'impulsion d'Alix AM et sur de nouvelles infractions : l'abus de biens sociaux et la diffusion d'informations trompeuses aux marchés.

La justice a dans son collimateur les frais dépensés par Atos auprès des cabinets de conseils (McKinsey), d'audits (EY) ou encore d'avocats (Darrois, Rothschild, Baker McKenzie). *Le Figaro* ainsi que d'autres médias avaient révélé en début d'année 2025 le montant de cette facture colossale : 1 milliard d'euros depuis 2019 et plusieurs centaines de millions d'euros entre 2022 et 2024, au plus fort de la crise ayant touché le groupe. Les avocats d'Alix AM estiment que le versement de ces honoraires « exceptionnellement » élevés, dans le contexte délicat que connaissait alors l'entreprise, s'apparente à une fraude à grande échelle.

Le juge devra démontrer que ces sommes étaient en décalage sensible avec les pratiques du marché ou la réalité des prestations réalisées par ces différents acteurs. Sondé par *Le Figaro*, un proche du groupe confiait, en janvier 2025, que l'ensemble de ces cabinets avaient eu « un nombre de dossiers extrêmement lourds à gérer depuis 2022 ». Atos considérant lui-même être resté dans les standards du marché, même si certains ca-

dres en interne étaient plus sceptiques devant le montant de la facture. Le cabinet Darrois Villey Maillot Brochier, qui a reçu plus de 30 millions d'euros entre 2022 et 2024, rappelait qu'il dédiait une équipe de 15 avocats en continu au dossier Atos, et jusqu'à 35 avocats dans les périodes les plus intensives.

Selon une source judiciaire, le chemin pouvant mener à l'inculpation des différents cabinets et de membres du conseil est étroit mais pas bouché. « Certains cabinets proposent des prestations directement au conseil d'administration. Il n'est pas impossible de démontrer qu'ils ont été dirigeants de fait », explique cet avocat. Mais pour démontrer la collusion entre les décisions du conseil et les cabinets, « il faut vraiment que le parquet dispose d'éléments solides, de témoignages précis, y compris des membres du conseil ».

Outre l'abus de bien social, le parquet enquête sur les communications faites au marché lors de l'annonce du projet de vente de la branche infogérance d'Atos, Tech Foundations, à Daniel Kretinsky. Décidée début août 2023, puis abandonnée, l'opération aurait pu rapporter 100 millions d'euros à Atos et valorisait cette entité à 2 milliards d'euros. Le cours avait bondi de 6% le jour de l'annonce. Mais le groupe avait omis de préciser que la cession aurait été réalisée pour un euro symbolique voire à prix négatif, car elle s'accompagnait d'un transfert de trésorerie de 1 milliard d'euros pour les besoins en fonds de roulement de Tech Foundations. Lorsqu'il a révélé ces deux informations quelques semaines plus tard, le cours s'est effondré. Alix AM dénonce le caractère « mensonger » de cette communication financière, jugeant qu'elle a dupé les investisseurs. ■

LE FIGARO et vous



MUSIQUE
LE PHILHARMONIQUE DE BERLIN
FAIT SON RETOUR À SALZBOURG AVEC
UN « OR DU RHIN » D'ANTHOLOGIE **PAGE 33**



TÉLÉVISION
« LES SECRETS DES ABEILLES » :
UNE SAISON FASCINANTE
DANS LA VIE D'UNE RUCHE **PAGE 34**

Au Bus Palladium, Pigalle jusqu'au bout de la nuit

CARLOS QUEZADA, MATTHIEU SALVING, COURTESY OF JAMES ARCH, MONIKA RITTERSHAUS NATIONAL GEOGRAPHIC

L'adresse historique de la rue Pierre-Fontaine rouvre ses portes avec un hôtel 5 étoiles, un restaurant, un club. « Le Figaro » l'a visité en avant-première.

PAGE 30



Salvador Dalí, au Bus Palladium, en 1965. En hommage à l'artiste surréaliste, une suite à son nom intègre l'hôtel 5 étoiles du nouvel établissement.



Banni en Russie, le ballet sur la vie de Noureev sur scène à Berlin

PAGE 32

Mairie de Paris : mais où est donc passé l'adjoint au patrimoine ?

Le nouvel organigramme mis en place par Emmanuel Grégoire ne prévoit personne pour s'occuper des églises et des fontaines de la ville.



PAR
**Claire
Bommelaer**

Un record de trente-six adjoints à la mairie de Paris, et pas un pour porter la question du patrimoine. Dans le nouvel organigramme de Paris, on trouve pourtant un adjoint aux seniors et aux enjeux démographiques, un à l'outre-mer, une autre à l'économie sociale et solidaire. Preuve que

lorsqu'une question a été jugée d'importance, Emmanuel Grégoire a su lui trouver une personne, ainsi qu'un budget pour la rémunérer.

Sous Anne Hidalgo, le patrimoine, l'histoire de Paris et les relations avec les cultes étaient gérés par Karen Taïeb, femme énergique qui travaillait, si l'on en croit l'un de ses posts sur X, « sept jours sur sept ». La municipalité a la charge de 86 églises, 9 temples, 2 synagogues, 240 fontaines ornementales, 37 ponts, 500 sta-

tues et 30 passages couverts, sans compter des dizaines de milliers d'archives et d'œuvres d'art. Pendant les Jeux olympiques de 2024, la ville avait su mettre tous ses monuments en exergue, se réjouissant de l'image fantastique qu'ils donnaient à l'international.

Un poste à part entière

L'ancienne adjointe au patrimoine avait lancé plusieurs chantiers de restauration devant aboutir dans les prochaines années, dont celui du mas-

sif d'entrée de l'église de la Sainte-Trinité, dans le 9^e arrondissement (26 millions d'euros). D'ici 2027, le parvis de Notre-Dame de Paris doit être entièrement refait par l'architecte Bas Smets, sur deniers municipaux (50 millions). « Je me demande qui va assurer le suivi de ces chantiers », s'interroge Karen Taïeb, toujours sur X.

« Tout est en train de se mettre en place, cela peut évoluer », indique-t-on à la mairie de Paris. Selon nos informations,

Emmanuel Grégoire pourrait nommer un adjoint délégué au patrimoine, qui serait rattaché à l'urbanisme, une fonction tenue par François Vauglin jusque-là élu du 11^e. Le patrimoine, qui fait la ville, aurait pourtant mérité un poste à part entière : sans gardien du temple, les budgets de restauration et d'entretien sont toujours plus compliqués à décrocher.

La culture, quant à elle, a été attribuée à Florian Sitbon. Metteur en scène, directeur pédagogique du Studio de formation

théâtrale et conseiller de Paris (PS) dans le 15^e arrondissement depuis 2020, le conseiller va reprendre la suite de Carine Rolland - elle-même désormais en charge des ressources humaines. Florian Sitbon s'est vu attribuer deux nouveaux thèmes aux contours flous, voire glissants : la souveraineté culturelle et les médias libres (sic). Au moins n'est-il pas en charge du « matrimoine », un autre concept très en vogue ces dernières années à la mairie de Paris. ■

Yan Bernard-Guilbaud

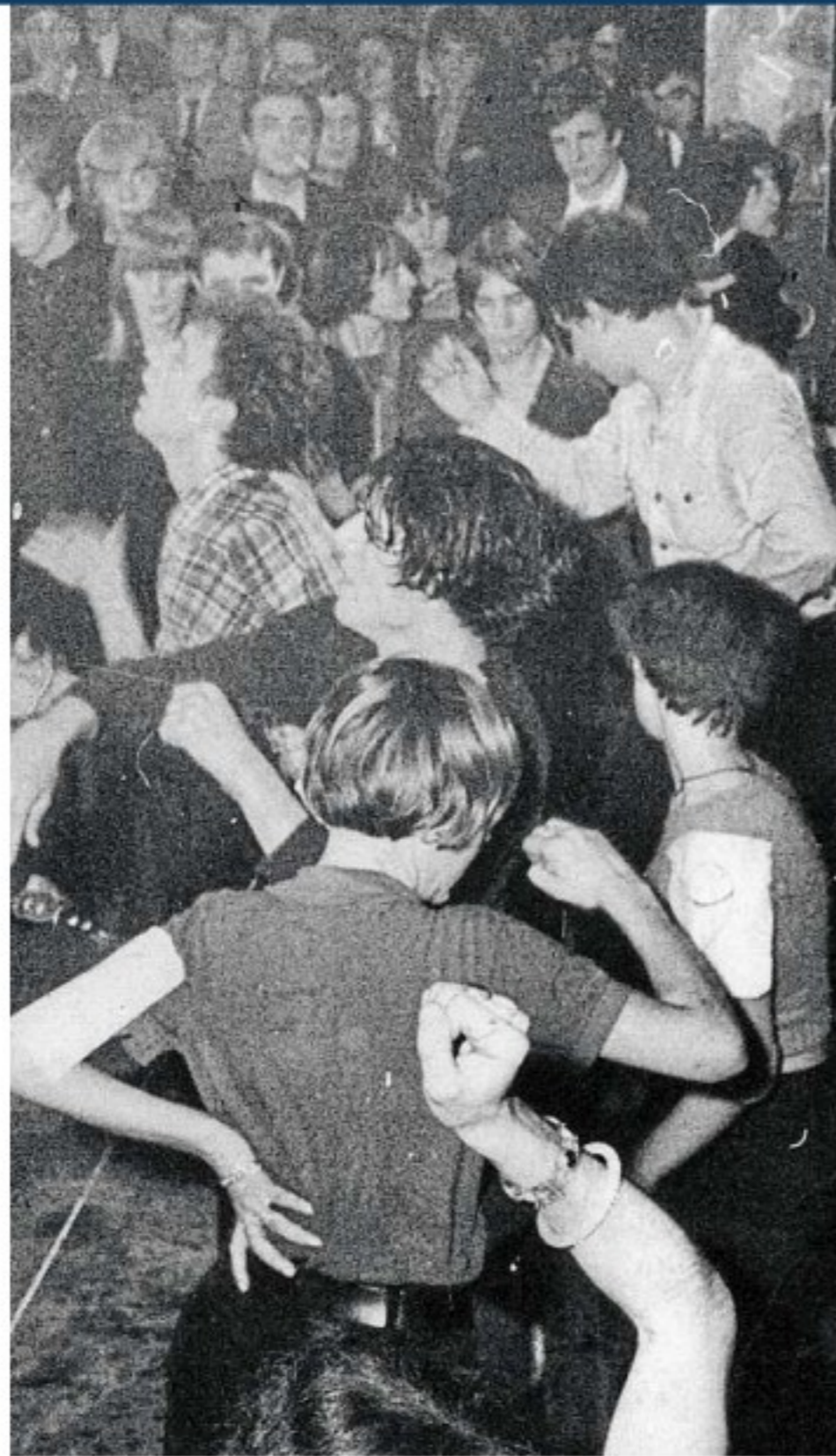
Soixante ans après avoir électrisé Pigalle, l'adresse rouvre avec une scène, une table, un bar et un hôtel.

«**A**h! les copains, qu'est-ce que ça chauffe!» Le 2 décembre 1965, Bernard Pivot attrape le Bus Palladium au vol. La veille, le journaliste, alors plume du *Figaro littéraire*, était de la fête pour l'inauguration. En une phrase, il saisit tout : la fièvre, le bruit, la jeunesse qui s'y engouffre, la nuit parisienne qui trouve là un nouveau théâtre. Soixante ans plus tard, le 6, rue Pierre-Fontaine s'apprête à rallumer son enseigne. Et ce qui intrigue le plus n'est pas seulement le retour d'une scène de concert dans ce haut lieu de Pigalle (9^e). C'est l'idée, plus inattendue, presque culottée, d'y avoir installé un hôtel. Le pari n'avait rien d'évident. Car le Bus n'est pas une adresse; c'est un morceau de roman parisien, un nom lesté de musique (*lire ci-dessous*), de silhouettes et de lendemains flous. Le rouvrir relevait déjà de l'exercice sensible. Y greffer 35 chambres et suites frôlait l'insolence.

À l'origine de cette renaissance, il y a d'abord Christian Casmèze, propriétaire historique du bâtiment, qui ne voulait pas laisser le Bus s'éteindre. Puis la rencontre avec Nicolas Saltiel, à la tête de Chapitre Six, groupe hôtelier habitué aux lieux de caractère. Autour d'eux, un attelage s'est formé : Studio KO pour l'architecture et la métamorphose du lieu, Caroline de Maigret pour l'allure et la bande-son, enfin Lionel Bensemoun (l'ex-patron du Baron) pour la scène et la nuit. Ensemble, ils n'ont pas imaginé un club repeint en hôtel, ni un 5-étoiles plaqué sur une légende, mais un lieu hybride, traversé par plusieurs usages, où la nuit ne s'interrompt plus tout à fait.

Faire durer la pulsation

Nicolas Saltiel le dit d'ailleurs très bien : «*On ne pouvait pas refaire juste un club. Un club, par définition, ça s'arrête au petit matin. L'idée de l'hôtel, c'était justement de prolonger cette énergie.*» Voilà le vrai sujet. L'hôtel n'est pas venu après, comme une extension rentable ou un supplément de programme. Il a été pensé comme la seconde respiration du Bus. Toute l'ambition tient dans cette phrase : faire durer la pulsation sans la muséifier, laisser le lieu changer de rythme sans le faire rentrer dans le rang. Non plus seulement un endroit où l'on vient danser jusqu'au bout de la



Le Bus Palladium, haut lieu de la vie nocturne dans les années 1960 et 1970. À droite, une des 35 chambres et suites aujourd'hui disponibles dans l'établissement.



COURTESY OF JAMES ARCH; STUDIO KO; MATTHIEU SALVANG

Le Bus Palladium, renaissance d'une légende des nuits parisiennes

nuit, mais un lieu où l'on peut aussi dormir sans quitter tout à fait Pigalle.

Dans cette partition à plusieurs mains, Studio KO a posé la grammaire. Tout est là : plafond en béton brut, murs en liège plus enveloppants, moquette rose poudré, rideaux de velours côtelé moutarde, salles de bains vitrées dissimulées par un voilage, selon l'envie. Un 5-étoiles sans démonstration tapageuse et légèrement insolent. Caroline de Maigret, productrice de musique et mannequin qui a passé près de deux décennies dans les plus beaux hôtels du monde, lui a donné son allure : la bande-son, les références, les livres laissés en chambre, cette manière aussi de ne jamais couper le Bus Palladium de son quartier. À propos de la suite Dalí, la plus vaste de la maison, baptisée en souvenir du fameux banquet à l'eau plate imaginé ici par Salvador Dalí en 1966, deux mots lui viennent : «*confort*» et «*impertinence*». Le premier rassure. Le second sauve tout.

Encore fallait-il que la promesse tienne à l'usage. Car un hôtel posé sur un ancien temple de la nuit n'a pas droit au flou. Le discours peut bien convoquer la liberté, le mélange, la circulation des énergies; si l'on n'y dort pas, tout s'effondre. C'est ici que le Bus joue sa crédibilité. Caroline de Maigret a testé les chambres. Verdict : «*Il n'y a pas de bruit. Je me suis réveillée à 11h30, ce qui ne m'était pas arrivé depuis des années.*» Dans ce lieu historiquement fait pour chauffer la nuit, le plus grand luxe tient peut-être là : une insonorisation irréprochable, une literie soignée, des chambres pensées comme des bulles. C'est aussi là que le travail de Studio KO se mesure le mieux : non dans l'effet de décor, mais dans cette manière de faire cohabiter le brut et l'enveloppant, l'électricité du lieu et l'importance du sommeil. Le frisson demeure; simplement, il ne passe plus sous la porte. C'est sans doute ce qui rend le projet plus intéressant qu'un simple exercice

de style. Le nouveau Bus essaie autre chose : au rez-de-chaussée, une table confiée à Valentin Raffali (*lire ci-dessous*), chef aussi doué qu'attendu; autour, un bar, en bas, un club; au-dessus, des chambres. Rien ne devait fonctionner en silo. Caroline de Maigret a d'ailleurs conçu pour les chambres un carnet d'adresses du 9^e arrondissement, comme pour rappeler qu'ici le séjour ne doit pas se vivre hors-sol. On descend prendre un café, on remonte feuilleter un vieux magazine, on ressort dans le quartier, on revient plus tard. Il y a dans cette circulation quelque chose de très parisien, presque une manière ancienne d'habiter la ville : ne pas tout consommer sur place, mais faire de l'hôtel un port d'attache, un poste d'observation, un sas entre la nuit et le jour.

Reste la question que posent toutes les résurrections : que sauve-t-on, au juste, lorsqu'on rouvre un mythe? Sûrement pas tout. Ni les visages, ni les

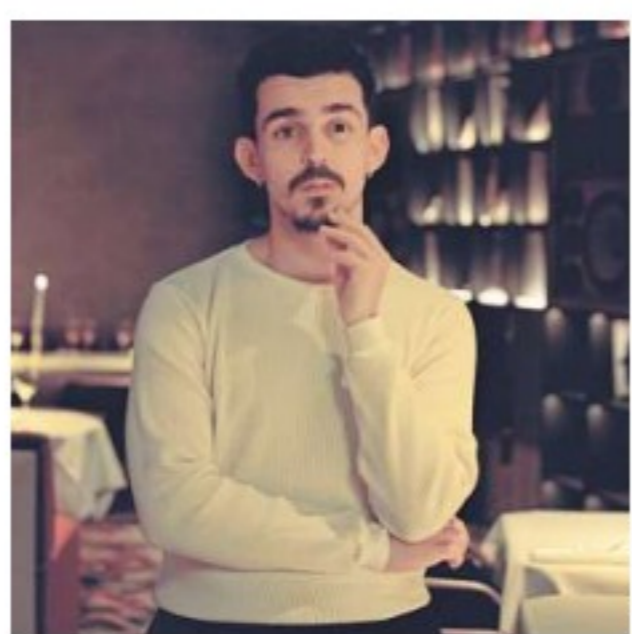
désordres, ni cette part de hasard qui faisait les grandes nuits. Mais il est possible d'en préserver le nerf. Christian Casmèze et Nicolas Saltiel n'ont pas cherché à faire du Bus un décor de nostalgie; ils ont tenté d'en retrouver la pulsation. C'est plus subtil, et plus risqué. Il faudra voir, dans quelques semaines, si les Parisiens s'y reconnaissent, si les voyageurs s'y laissent prendre, si le lieu devient autre chose qu'une belle idée. Mais sur le papier, le pari a de l'allure : faire d'un ancien repaire d'insomniaques un hôtel où l'on dort très bien, sans jamais éteindre tout à fait la lumière. Au fond, Bernard Pivot n'y serait peut-être pas si dépaycé. Simplet, cette fois, après s'être exclamé : «*Qu'est-ce que ça chauffe!*», on peut aussi monter se coucher. ■
Bus Palladium, 6 rue Pierre-Fontaine, Paris 9^e. À partir de 550 € la nuit. Ouverture prochaine soumise à la commission de sécurité. buspalladium.com

Valentin Raffali, un « Top Chef » au piano

Alice Bosio

Le grand public a découvert sa créativité débridée, sa personnalité attachante et son courage - il a perdu son œil droit, enfant, après un cancer de la rétine - lors de la quinzième saison de «*Top Chef*», diffusée en 2024. Mais Valentin Raffali était déjà sur les tablettes de nombreux gourmets pour avoir ouvert, dans sa Cité phocéenne natale, le restaurant Livingston, à deux pas du cours Julien. À tout juste trente ans, le voici qui se lance un nouveau défi. «*Lorsque le Bus Palladium m'a contacté, j'avoue que je ne connaissais pas le lieu. Mais l'idée de travailler dans un hôtel faisait partie de mes rêves. J'ai pris plaisir ensuite à découvrir son énergie rock.*» Sédruit par sa rencontre avec les propriétaires, il nourrissait aussi l'envie de monter à la capitale : «*Bertrand Grébaud, Inaki Aizpitarte, Giovanni Passerini, Greg Marchand ou James Henry constituent une génération de chefs qui m'inspire et m'a construit. J'ai toujours voulu venir à Paris pour rencontrer tout ça,*», s'enthousiasme celui qui s'est révélé aux côtés d'Harry Cummins à La Mercerie (Marseille), après une formation à la dure dans des étoilés dès l'âge de 15 ans.

Désormais chef exécutif du Bus Palladium, à la tête d'une équipe d'une quinzaine de personnes, il s'exerce depuis septembre dernier à orchestrer ce qu'il considère comme «*quatre restaurants en un*». Il est en effet en charge non seulement du restaurant nocturne du rez-de-chaussée (80 couverts), mais



hashbrowns, de champignons... Le tout servi avec du gwell, des agrumes des très cotées pépinières Vessières, des pancares avec un caramel de pomme, des croissants toastés au gaufrier, des infusions (kiwi-oseille, fraise-verjus-rhubarbe)... «*Le seul problème, c'est qu'il est un peu trop copieux!*»

aussi de la carte de snacking du bar en antichambre, des petits déjeuners (ouverts aux clients extérieurs à l'hôtel) et du room service. Autant de terrains de jeu qu'il entend bien mener sans compromis sur la qualité et la saisonnalité de l'approvisionnement (réalisé notamment avec Terroirs d'Avenir), et ce, malgré les contraintes liées aux volumes d'un établissement bien plus vaste que son bistrot punk marseillais.

«L'assiette la plus fun»

Pour le petit déjeuner, servi en formule ou à la carte, Valentin Raffali a imaginé une offre à même de séduire la clientèle internationale d'un 5-étoiles comme les Parisiens. «*L'idée est de ne pas perturber, de retrouver les classiques, mais en faisant tout ici, sauf le pain et les viennoiseries, que nous prenons chez Stéphanie Le Quellec.*» Les œufs en différentes cuissons sont agrémentés de bacon, de truite de Banka fumée, de saucisses maison, de

Le bar prend le relais dès 11 heures, avec des grignotages de qualité - olives de Kalamata, charcuterie de canard maison, salade Caesar végétarienne... Pour le restaurant nappé, le jeune cuisinier proposera des entrées bistro-nomiques léchées (asperges blanches cuites en cocotte à la fougère odorante en clin d'œil à Alain Passard, sabayon au vin jaune; daurade façon ceviche au verjus et chou-rave; nem de cochon et fromage mexicain, kimchi - «*l'assiette la plus fun!*») et des plats simples en apparence (barbecue, sauce tartare; selle d'agneau à l'ail des ours et asperges) ou à partager (tourte feuilletée de cochon; barbe grillée et gratin dauphinois). En dessert, glaces à l'italienne ou donut frit signature. Il estime le ticket moyen entre 70 € et 90 € hors boisson.

Si la tendance est aux chefs consultants qui pilotent les cartes et les équipes à distance, le trentenaire n'envisage pas ce poste sans jouer à domicile : «*J'ai besoin d'être installé, de retrouver la maison que j'avais chez Livingston, donc je suis tout le temps là! J'estime qu'au moins trois ans sont nécessaires pour trouver la sérénité, la maturité et être vraiment singulier.*» Un gage de sérieux notable dans une époque marquée par l'immédiateté. ■

Caroline de Maigret, la bande-son du nouveau Bus

LE FIGARO. - Vous avez imaginé une partie de la bande-son du nouveau Bus Palladium. Comment pense-t-on la musique dans un lieu où elle accompagne aussi bien le restaurant que les chambres? CAROLINE DE MAIGRET. - On l'a pensée par moments de la journée. Au restaurant, la musique n'est pas la même le matin, quand on part travailler ou se balader dans Paris, et en début de soirée. Je me suis toujours projetée comme cliente : qu'est-ce que j'aurais envie d'entendre à telle heure? L'idée, c'était de créer une continuité dans le lieu, sans jamais être décorative.

Vous avez également conçu quatre playlists pour les chambres. Qu'avez-vous voulu raconter à travers elles? Chaque playlist correspond à une sensation. Il y en a une plus sensuelle, qui va de Bill Withers à Boots Collins ou Fleetwood Mac. Une autre est faite pour se préparer à sortir, à faire la fête. Une troisième va vers le jazz, avec Yusef Lateef ou Miles Davis, dans un esprit *Ascenseur pour l'échafaud*, avec cette idée d'un Paris nocturne, un peu mélancolique. Et puis il y a une playlist française, très années 1960-1970, avec par exemple Jacqueline Taïeb. L'idée du Bus, c'est que tout le monde puisse s'y retrouver.

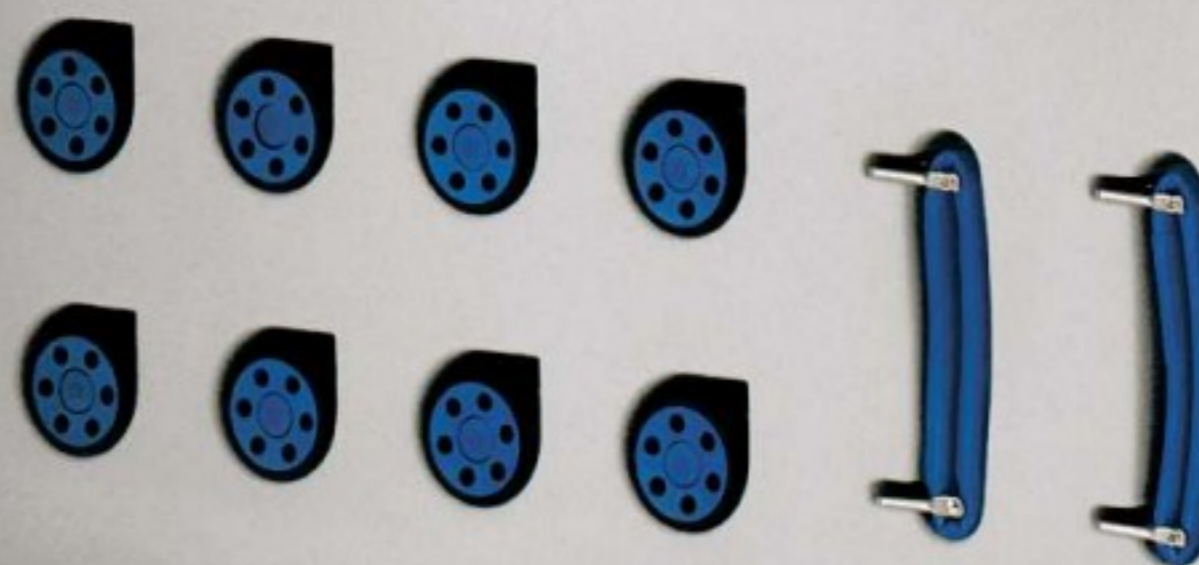
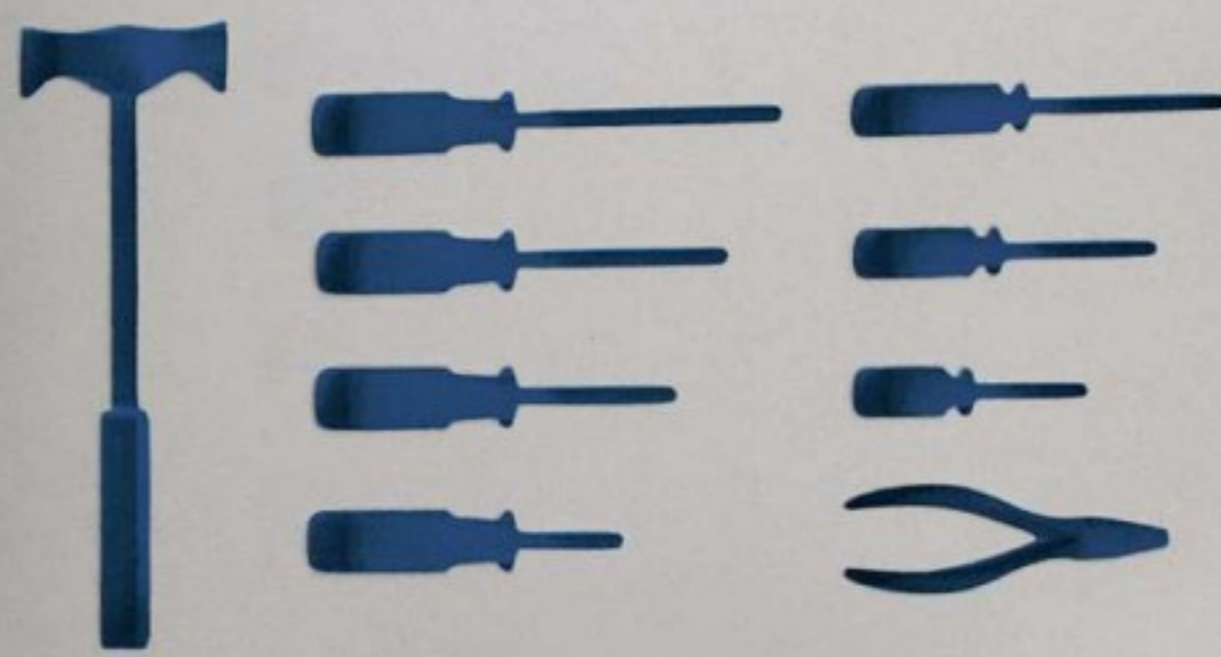
Qu'est-ce qu'une bonne musique d'hôtel, selon vous? Il faut une vraie signature, une présen-

ce jamais envahissante. La musique doit faire partie de l'expérience sans s'imposer. Dans un hôtel, elle peut changer beaucoup de choses : une arrivée, une fin d'après-midi, le moment où l'on se prépare à sortir, celui où l'on rentre. Au Bus, je voulais qu'elle accompagne ces différents temps sans devenir un simple décor sonore. ■



MATTHIEU SALVANG

Garantie
à vie.



ORIGINAL
CABIN
SILVER

CLASSIC
CABIN
SILVER

RIMOWA



Rendez-vous sur rimowa.com/information-faq pour plus de détails sur notre garantie à vie.

Ariane Bavelier

Créée en 2017 au Bolchoï, puis bannie du répertoire, la chorégraphie de Youri Possokhov et Kirill Serebrennikov sur le sulfureux danseur se joue à Berlin. Retour sur l'histoire mouvementée d'une pièce et d'un danseur qui traîne sa réputation d'icône indomptable.

L'objet du scandale est de retour. On peut le voir à l'Opéra allemand de Berlin : *Noureev*, création de Youri Possokhov et Kirill Serebrennikov pour le Bolchoï de Moscou en 2017, est enfin passée à l'Ouest. Bien des compagnies rêvaient de la remonter mais c'est le Staatsballett, plus importante troupe d'Allemagne avec 80 danseurs, qui a gagné la mise, grâce à la détermination de son directeur, Christian Spuck. « *Le ballet est un art célébré pour sa beauté ou son caractère ornemental. Quand j'ai découvert Noureev au Bolchoï, où je montais Orlando en 2020, j'ai vu bien autre chose : une production engagée, emblématique de la liberté politique, sexuelle et artistique. Quelques jours plus tard, je commençais mes premiers entretiens pour prendre éventuellement la tête du Staatsballett à Berlin et, dès le premier échange, j'avais déjà parlé de programmer Noureev* », dit-il.

Après trois ans et demi de travail, revoilà la pièce - pharaonique - sur scène et c'est un événement. Les directeurs des ballets de l'Opéra de Paris, du Royal Ballet de Londres et de l'American Ballet Theatre de New York ont fait le voyage. Il y a fort à parier qu'ils monteront à leur tour cette production dans leur maison, davantage liée encore à l'icône russe que celle de Berlin. Toutefois, Noureev y a dansé puis dirigé l'orchestre lorsque son corps épuisé ne

« Au Bolchoï, ce ballet est devenu un marqueur pour montrer les processus qui se suivent en Russie quelques années avant le début de la guerre »

Kirill Serebrennikov

Metteur en scène du ballet *Noureev*

tenait plus la scène. « *Jeune homme, c'est aussi là que, pour la première fois, il avait pensé à fuir à l'Ouest, parce qu'on l'avait envoyé faire une tournée minable des cabarets des pays de l'Est, alors qu'il voulait aller voir Erik Bruhn et l'American Ballet Theatre danser au Bolchoï* », dit François Duplat, producteur chez Bel Air Media, qui a monté la captation du spectacle pour Arte qui le diffuse tout le mois d'avril.

Un ballet sur Noureev au Bolchoï ? Vladimir Urin, directeur du plus grand théâtre russe d'État, ignore qu'il provoquera la foudre quand il passe commande. Prévue pour juillet 2017, la pièce est brutalement annulée et reportée sine die après la générale. Prétexte ? « *Le spectacle n'est pas prêt* ». Un mois plus tard, son metteur en scène Kirill Serebrennikov est assigné à résidence. *Noureev* sera finalement créé en décembre. Une seule image aura été retirée depuis la générale : une photo de Noureev nu signée Richard Avedon. Six mois qui en disent long sur le bras de fer qui se trame en coulisse. Au soir de la première, même si quelques voix s'élèvent pour dénoncer une « propagande homosexuelle », la critique majoritairement éblouie célèbre l'opulence, l'audace et la forme de cette production, qui mêle théâtre, opéra et danse. Et les Russes se passionnent pour la vie du danseur enfin révélée. Ce *Noureev* laisse croire que le tsar de la danse vient enfin, cinquante-six ans après sa défection, de rejoindre la légende officielle des danseurs russes.

« *Au Bolchoï, ce ballet est devenu un marqueur pour montrer les processus qui*

David Soares en Noureev et Iana Salenko en Margot Fonteyn dans *Noureev*, sur la scène du Deutsche Oper, à Berlin, le 21 mars 2026, lors de la première.

Le ballet sur la vie de Noureev passe enfin à l'Ouest

se suivent en Russie quelques années avant le début de la guerre, commente Serebrennikov. Il y a une bataille de personnes entre les libéraux et les pro-staliniens. Ce ballet témoigne du résultat de ce combat gagné par les pro-staliniens. Le Bolchoï est la vitrine de ce qui est permis. On a laissé le ballet à l'affiche quelques saisons. C'était la couverture libérale du pays, pendant que le pouvoir menait ses exactions. Noureev est un ballet au sujet d'un danseur queer, émigré et traître. Pouvoir le montrer au Bolchoï traduisait un certain état du pays. Le retirer en dit un autre. » *Noureev*, donné pour la dernière fois à Moscou en janvier 2021, a été banni du répertoire en 2022, après l'invasion de l'Ukraine.

Au vrai, pour Serebrennikov, réalisateur (*La Femme de Tchaïkovski*, *La Disparition de Josef Mengele*...) et metteur en scène (*Le Moine noir* à Avignon, *Lohengrin* à l'Opéra Bastille...) décapant, et Youri Possokhov, chorégraphe des parties dansées, l'un et l'autre élevés à l'abri du rideau de fer, Noureev est un sujet neuf. Serebrennikov le découvre dans le film *Valentino* de Ken Russell, stupéfait par ce grand fauve capable de toutes les insolences : « *Il ne ressemble pas à ces danseurs de ballet qui ne touchent pas le sol, ne mangent pas, ne vont pas aux toilettes, ne jurent pas. Il crée une tout autre image. Il est fort, puissant et égocentrique*, dit-il. À travers lui, je comprends mieux le XX^e siècle qu'en regardant les films de propagande. Énorme personnalité, aspi-

ration à la liberté, ascension sociale, immense richesse..., tout cela amplifié par les mass media, dont la puissance s'invente. Ils en font la première idole. Ce membre d'un ensemble soviétique se métamorphose en icône de la pop culture. » Possokhov, d'abord soliste au Bolchoï, ne sait de lui qu'un nom. La défection du danseur au Bourget, en 1961, lui a valu en URSS le statut d'invisible.

À San Francisco, où il devient danseur, Possokhov comprend l'énorme influence de Noureev et la manière dont il a révolutionné la danse masculine : « *Faire un ballet sur Rudolf Noureev était un pari. Son histoire reste controversée en Russie à cause de sa défection et de sa manière de vivre. J'y pensais depuis des années et fus ravi quand le Bolchoï donna le feu vert*. » C'est le succès d'*Un héros de notre temps*, d'après le roman de Lermon-tov - bel et bien d'un autre temps, contrairement à Noureev - créé en 2015, qui leur ouvre les portes d'une seconde production. Déjà, Possokhov avait fait appel à Kirill Serebrennikov pour briser les structures trop rigides du ballet. « *Je ne voulais pas créer un biopic mais embrasser Noureev comme une œuvre d'art* », dit Possokhov. Et de concevoir le scénario du ballet.

Rendez-vous en salle des ventes chez Christie's, où la prodigieuse collection du danseur, amassée grâce à ses seuls cachets, passe aux enchères à New York puis à Londres en 1995, deux ans après sa mort. Sièges, tapis, photos,

tableaux de nus masculins, pourpoints de scène et même ses trois îles Gallin Méditerranée... L'inventaire est aussi singulier que le destin de ce Tatar né dans une cabane d'Oufa traversée par les vents polaires et qui, par goût de l'opulence orientale et pour s'éloigner de la misère de l'enfance, voulut mettre en scène sa vie dans des décors somptueux. Liés à ces lots, sa vie et ses rôles défilent, menés par le nombre considérable de 141 personnes sur scène. Sur la musique composée par Ilya Demutsky, qui sert habilement les ambiances et se tresse aux grandes pages de Tchaïkovski, la pièce, en deux actes comme il y eut deux ventes, ne ressemble à aucune autre. Plus que la chorégraphie de Youri Possokhov - en somme assez classique et qui cite les épaulements et les ronds de jambe chers à Noureev - et quelques extraits de sa *Belle au bois dormant*, c'est le récit théâtral qui impressionne.

« Noureev est comme un super-héros de Marvel qui vole, tourne, disparaît. Il a dansé non-stop pendant de nombreuses années. Il a comme une station atomique à l'intérieur de lui : sa puissance tient à son immense appétit de vivre »

Kirill Serebrennikov

Cette salle des ventes, peuplée de fans accrochés à leur « dieu » et à leurs souvenirs, et la manière dont une photo, un pourpoint amènent une facette de Noureev révèle le grand art de metteur en scène de Serebrennikov. Au Kirov, les barres sont des barrières de police que le danseur franchit, tandis que les pionniers derrière lui évoquent son enfance et qu'un chœur très soviétique de dames en robes de velours cramoisi chante l'hymne de la remise des prix. Tandis qu'on lit son acte de bannissement comme traître à l'Union soviétique, le jeune homme, interdit, découvre les couleurs d'une liberté qu'il ne soupçonnait pas : femmes, drag queens, meute de photographes... Dans le second acte, il est à la fois sur scène et dans la coulisse, se faisant masser, changeant de pourpoint, arrachant sa partenaire au prince déjà en scène, houspillant les autres, dans un ballet de plus en plus épuisant, qui s'achève par les Ombres de *La Bayadère*.

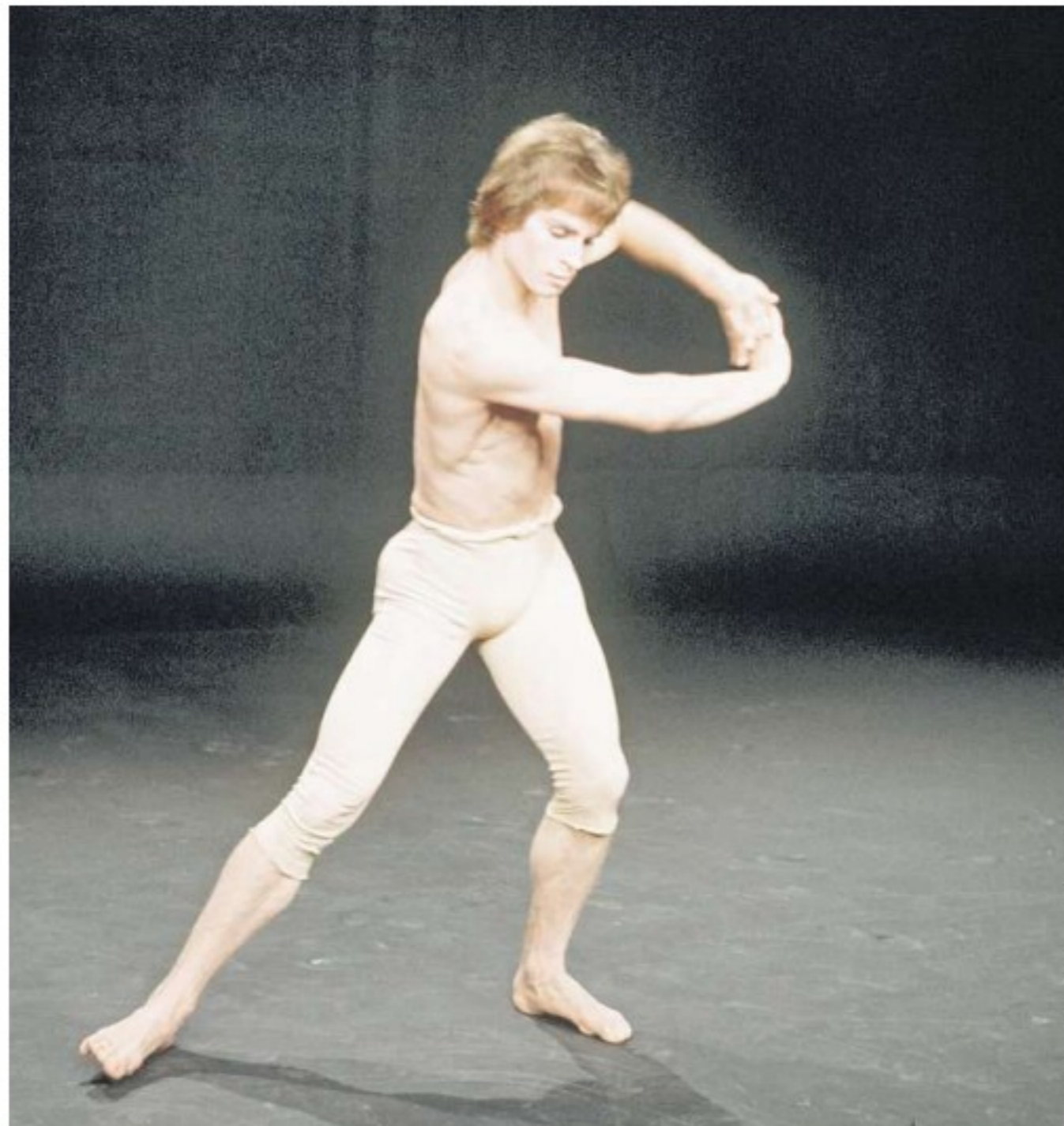
Reste qu'il n'est pas facile d'incarner ce titan pour un soliste rompu à l'art de faire le beau. David Soares, qui interprète le rôle à Berlin, l'avait déjà travaillé au Bolchoï au moment de la création. « *Dans le monde des danseurs à Moscou, Noureev était l'éléphant dans la pièce. Quand la production a été décidée, on ne savait pas comment le*

public l'accueillera, mais on pensait qu'une immense vague de liberté se levait depuis notre théâtre, et que nous pourrions désormais vivre sans crainte ce que nous étions. Nous y avons mis tous nos efforts et nous étions plus que prêts le soir de la générale. Quelle douce froide quand la production a été ajournée ! » se souvient-il.

Danseur brésilien, lauréat du Youth America Grand Prix, entré au Bolchoï avec une bourse à 12 ans, il décide d'en partir du jour au lendemain, quand les Russes envahissent l'Ukraine. « *J'ai compris que je ne pourrai plus le faire si j'attendais. Je puise dans cette stupéfaction de l'exil, que j'ai éprouvée en laissant en vingt-quatre heures treize ans de ma vie derrière moi, une manière de me connecter à Noureev*. » S'il en possède la beauté et l'abattage, la rage naturelle du personnage lui fait défaut, mais il se hisse au diapason de l'énergie requise : « *Noureev est comme un super-héros de Marvel qui vole, tourne, disparaît. Il a dansé non-stop pendant de nombreuses années. Il a comme une station atomique à l'intérieur de lui : sa puissance tient à son immense appétit de vivre* », dit Serebrennikov qui, aux saluts à Berlin, rend hommage aux danseurs : « *Les corps qui dansent parlent plus fort que les voix à l'opéra ou au théâtre. Les grands danseurs sont les meilleures personnes du monde pour pouvoir exprimer les émotions*. »

Est-ce à cette production que Serebrennikov doit son assignation à résidence en 2017 ? « *Je n'ai jamais su. Il devait y avoir une connexion avec mon arrestation, mais j'étais un de ces visages du libéralisme en Russie qui entraînent dans le collimateur. Tout ce que j'avais fait devait être éradiqué* », dit-il. Le personnage de Noureev lui a tenu compagnie en ces années de grande solitude, où il forge sa posture de dissident avant d'émigrer à Berlin. « *Quand je commence à travailler mes personnages, je vois leurs compétences et ils me partagent leur expérience. Ils deviennent comme des bodhisattvas, des aides qui inspirent. Tous avec ou sans passeport, nous sommes des migrants, venant de différentes cultures. Nous commençons à vivre nos nouvelles vies dans de nouvelles circonstances et on se cherche pour se réinventer*. »

Noureev - comme Limonov, dont il a fait un film à partir du roman d'Emmanuel Carrère - l'a particulièrement fait réfléchir à l'expérience de la peur : « *Il est mieux de ne pas en avoir, pour un artiste. Si Noureev avait eu peur, il n'aurait pas sauté au Bourget. Pour les artistes, l'art est la substance de leur existence. Je devais aller à l'endroit où je serai autorisé à pouvoir exercer le mien. À l'Ouest, je trouve ma liberté. Comme artiste, c'est important de faire son possible pour créer la beauté qui rend le monde UN PEU meilleur*. » ■ « *Noureev* » à l'Opéra allemand de Berlin, jusqu'au 26 avril.



Rudolf Noureev à l'entraînement en studio, en août 1968, à Paris.

C'est le coup du siècle : faire revenir le Philharmonique de Berlin au Festival de Pâques de Salzbourg ! Et pour un nouveau Ring de Wagner ! Retour aux sources à tout point de vue, puisque Herbert von Karajan avait fondé la manifestation en 1967, à la fois pour jouer le Ring et pour que les Berliner aient un festival, l'été salzbourgeois étant réservé aux rivaux viennois. En 2013, pourtant, c'était la rupture : pendant treize printemps, les Berlinoises allaient jouer leur opéra annuel à Baden-Baden. Les planètes se sont réalignées lorsque Klaus Bachler a pris la direction du Festival de Pâques de Salzbourg : il était précédemment patron de l'Opéra de Munich, où son directeur musical n'était autre que Kirill Petrenko, aujourd'hui à la tête des Berliner. Les deux hommes se connaissent bien, on est en confiance. Et Petrenko est un génial interprète de Wagner.

Il n'est pas si fréquent que, au rideau, l'orchestre reçoive l'ovation la plus bruyante. C'est ce qui s'est passé à la fin de *L'Or du Rhin*, comme s'il s'agissait de fêter un retour à la maison autant que de saluer un accomplissement musical. Car ce prologue du Ring restera un modèle de théâtre en musique. Dans la fosse très ouverte du Manège des rochers, choisi en prévision de la fermeture pour travaux du Festspielhaus, Petrenko retrouve ses fondamentaux : une transparence absolue (les bois!), sans la moindre épaisseur, une mobilité de chaque instant où chaque détail est au service de la narration, en suivant le texte chanté comme un oscillographe. L'orchestre murmure autant qu'il tonne, il est bien le cœur tragique grec dont rêvait Wagner.

Pour ce Ring censé s'achever en 2030 - le *Moïse et Aaron* de Schönberg venant s'insérer entre *La Walkyrie* et *Siegfried* en 2028 -, c'est le passionnant metteur en scène russe exilé Kirill Serebrennikov qui fait équipe avec Petrenko. Convaincu que le mythe wagnérien nous parle d'archétypes immémoriaux autant que de l'avenir de l'humanité, il nous transporte dans un monde d'après la catastrophe climatique. Dans un paysage désertique brûlé par le permafrost,



Magie retrouvée au Festival de Pâques de Salzbourg

Christian Merlin Envoyé spécial à Salzbourg (Autriche)

La manifestation opère un retour aux sources en invitant le Philharmonique de Berlin pour un « Or du Rhin » d'anthologie.

un film montre un homme nu qui court, paniqué, portant un masque africain. C'est Alberich, qui finit par découvrir le secret sur lequel veillent les ondines : non pas de l'or, mais des cristaux de glace qui donnent de l'eau, trésor de l'ave-

nir. Au même moment, les dieux, sur un volcan, tentent péniblement de cultiver leurs pommes d'or dans une misérable serre en plastique. Ces clans sont repérés par des totems ethniques que l'on pourrait voir au Quai Branly, et les cos-

tumes bigarrés sont l'œuvre d'une troupe spécialisée dans le recyclage, quelque part entre art brut et arts premiers.

Si l'on est désarçonné, c'est parce que ce patchwork, avec une étonnante troupe de danseurs africains matéria-

L'Or du Rhin est dirigé par Kirill Petrenko et mis en scène par Kirill Serebrennikov.
MONIKA RITTERSHAUS

lisant les Nibelungen, a un côté improvisateur que l'on n'associe pas spontanément à l'horlogerie d'un opéra. Mais c'est le moment de rappeler que Wagner adorait justement le théâtre de tréteaux et le mime. On est donc curieux de voir comment Serebrennikov développera cet univers archaïque et futuriste, qui gagnerait juste à être un peu moins fouillis.

Intelligence du verbe

Côté vocal, l'événement était le premier Wotan de Christian Gerhaher. Karajan, déjà, avait sollicité Dietrich Fischer-Dieskau, chanteur de lieder, pour le dieu des dieux, projet qu'il n'avait pas mené jusqu'au bout. Grâce à la direction si attentive de Petrenko, Gerhaher ne force pas ses moyens intimistes. Il chante avec sa voix, claire et légère, et compense l'absence d'héroïsme par la priorité au mot, qu'il détaille et cisèle avec une intelligence gourmande. Son dieu est un intellectuel pris au piège de sa dialectique. Son pendant, l'Alberich de Leigh Melrose, n'a pas non plus la voix la plus puissante, mais il apporte une émotivité à fleur de peau, jusque par le regard. On a entendu des Loge plus mordants que Brenton Ryan, l'intelligence du verbe restant chez lui aussi le critère principal, grande leçon de cette distribution. La volupté vocale, on la cherchera plutôt du côté de l'alto opulent de Jasmin White en Erda, mais aussi du côté de la Fricka aux accents particulièrement lyriques de Catriona Morison. Parfaite complémentarité des géants, entre le legato souverain de Le Bu en Fasolt et le noirceur charbonneuse de Patrick Guetti en Fafner.

Au moment précis où le Festival d'été de Salzbourg vient de se tirer une balle dans le pied avec le limogeage absurde de son directeur, l'excellent Markus Hinterhäuser, le Festival de Pâques se remet au centre du jeu avec beaucoup d'habileté. ■

Festival de Pâques de Salzbourg (Autriche), jusqu'au 6 avril.

À l'Odéon, Angélica Liddell pactise avec la beauté du diable

Anthony Palou

Avec « Vudu (3318) Blixen », la performeuse espagnole extirpe sa haine d'un amour anéanti. Admirable.

Chaque pièce d'Angélica Liddell est un événement. La critique l'attend pour crier au génie ou à la mystification; le public l'attend pour assister à une cérémonie d'où il sortira fasciné, outragé et essoré par ce théâtre de la cruauté, de la violence et de l'émotion. Il y a des années, les Danois avaient envahi l'Angleterre. En l'an 1000, l'évêque Wolfston déclara : « C'est la fin. Il ne reste plus que le meurtre, l'inceste, le vol et le viol. L'Antéchrist est arrivé. » Angélica Liddell a-t-elle songé à cette invasion scandinave quand elle est tombée sous le charme de l'œuvre de Karen Blixen ?

Angélica Liddell a renié la morale depuis belle lurette. Dieu et Satan sont les pierres sur lesquelles elle a fondé son église. Dès lors, il n'est pas étonnant que son âme contienne bien des tourments. Elle sait qu'on ne peut pas écrire de tragédies si on ne croit pas à un au-delà. La « danse du bouc » et le sacrifice de l'animal aux dieux furent le commencement de la tragédie. Ensuite, on a sacrifié l'homme, et l'homme a fini par se sacrifier lui-même, tel Édipe qui se creva les yeux. Quant à la comédie, elle est née d'une sorte de festival religieux durant lequel on honorait Priape, dieu phallique. La tragédie et la comédie ne font qu'un chez Angélica Liddell.

Décor bleu. Un type en slip et chaussettes, à gauche, « ramone » un mannequin-cadavre. Quatre enfants vêtues de blanc s'avancent vers le devant de la scène puis poussent un cri de terreur. Au fond, une vingtaine de sacs blancs. Entre la maîtresse des lieux habillée de rouge. Elle se dirige en silence vers les sacs et les vide. Les sacs contenaient des fleurs (roses ou œil-

lets blancs). Puis un micro en forme de queue-de-cheval à la main, la comédienne se met à hoqueter avant d'interpréter a capella et à sa façon *Ne me quitte pas* de Jacques Brel. Commence son long poème : « Je crois que la circulation a été coupée à cause de la mort d'un piéton. Est-ce que c'est toi ? Est-ce que c'est toi ? Si seulement je pouvais enfin me reposer. Crève. »

Une cérémonie de cinq heures et demie

Pendant près d'une heure, Liddell va nous étourdir de stances incroyablement vénéneuses et on se demande si cette femme a une case en plus ou en moins. Qu'importe, ses incantations vous clouent au fauteuil. *Vudu (3318) Blixen* est la première pelletée de la *Trilogie des funérailles*. Il s'agit d'une « cérémonie » de cinq heures et demie entrecoupée de quatre entractes.

L'homme qui l'a quittée n'aurait pas dû. Il paie cher ses tromperies, ses lâchetés, sa bêtise, son machisme. Cette rupture n'est qu'un prétexte pour célébrer la puissance de la parole. L'artiste radicale ne s'économise pas. Le pacte qu'elle a passé avec le diable démultiplie ses forces. Les symboles traversent le spectacle. On peut ne pas tous les saisir. Ils font partie de la liturgie. Le dernier acte - ou plutôt le dernier tableau - est d'une beauté renversante. L'artiste assiste à son propre enterrement. La petite fille dans le cercueil blanc, c'est elle. Un corbeau se pose. « Maman, emporte-moi avec toi », tel est son épitaphe. Angélica n'aurait jamais dû quitter l'enfance. ■

« Vudu (3318) Blixen », à l'Odéon-Théâtre de l'Europe (Paris 6^e), jusqu'au 12 avril.

BÂTIR
BIENNALE #3 02.04 → 12.04.26

Le design sans plastique
Matériaux / Objets / Mobilier

11h-19h
designsoutenable.org

10 rue Lincoln
75008

VIVANT

La ruche, un univers impitoyable

Florence Vierron

Sur Disney+, « Les Secrets des abeilles » montre tous les aspects de ces insectes. Des images exceptionnelles pour une intelligence hors norme.

Un même bourdonnement. De Londres au Japon en passant par l'Équateur, le Mexique, l'Australie et l'ouest des États-Unis, de petites bestioles noires et jaunes s'activent en émettant ce « bzzz » si reconnaissable. En deux épisodes de cinquante minutes chacun, le documentaire du National Geographic *Les Secrets des abeilles*, sur Disney+, nous emmène à travers le monde mais surtout dans les plus petits recoins de ruches en activité. Emmené par l'explorateur Bertie Gregory, le spectateur découvre un univers parfaitement organisé et d'une intelligence insoupçonnée.

Doté de caméras spéciales - l'une d'elles dispose d'un « canon » qui se glisse à l'intérieur des ruches -, cet homme au sourire charmeur sait tout des abeilles. Il les observe depuis longtemps et continue de s'émerveiller, ce qui rend sa passion contagieuse. Il nous apprend d'abord qu'il existe plus de 20 000 espèces d'abeilles et qu'elles sont responsables de

la pollinisation de plus d'un tiers de notre nourriture. Une invitation à mieux les comprendre et les respecter. Car la vie des abeilles n'est pas un long butinage tranquille.

Bertie Gregory se lance dans un récit qui dure le temps d'une saison. Et il le bâtit à la manière d'une épopée fantastique. Il faut dire que les chiffres impressionnent : 60 000 abeilles cohabitent dans la ruche qu'il va explorer. Pour récolter pollen et nectar, elles peuvent s'en éloigner jusqu'à 3 kilomètres. Les allers-retours seront nombreux puisqu'elles devront produire 20 kg de miel pour survivre à l'hiver. Sachant qu'il faut 2 millions de fleurs pour fabriquer une livre de miel!

Aux États-Unis, pays de tous les superlatifs, on peut faire voyager 30 millions d'abeilles de l'Oregon jusqu'à la Californie - soit environ 1300 km - pour polliniser des vergers. Beaucoup n'en reviendront pas, victimes des changements de températures. Les autres travailleront sans relâche, visitant 5 000 fleurs par jour pendant une semaine dans des champs



NATIONAL GEOGRAPHIC/ALEX WIGGINS

Pour survivre à l'hiver, les abeilles devront produire 20 kg de miel. Ici, des abeilles japonaises volant vers la ruche.

où s'épanouissent 100 millions d'amandiers. Mais comment de si petits insectes peuvent-ils donner ainsi le tournis ?

Tel un film à suspense, Bertie Gregory décompte les jours restants avant l'hiver, la période la plus à risque. Sa drôle de caméra se montre certes discrète, voire dérangement, mais les images qu'elle nous offre sont tellement fantastiques qu'on en redemande et qu'on en oublie tous nos mauvais souvenirs de piqûres. Il capture ainsi des naissances, la construction des alvéoles, chef-d'œuvre d'architecture d'une solidité infaillible pour ac-

cueillir le miel, les battements d'ailes de toute la colonie pour évaporer l'eau, l'évacuation des cadavres... Un univers incroyable et impitoyable!

Une séquence thriller

Dans un laboratoire londonien, des scientifiques ont démontré l'intelligence exceptionnelle des abeilles. Coincées dans une structure en plastique en forme de fleur, elles parviennent à activer des poussoirs pour libérer un creux rempli d'eau sucrée. Et l'expérience a prouvé que d'autres y parvenaient après avoir observé les copines.

Si on revient dans la nature, on apprend que, dans le désert le plus sec d'Australie, certaines espèces peuvent attendre un an sous terre la floraison des

fleurs, qui ne durera que quelques semaines. Ou que des abeilles solitaires - comprenez n'appartenant pas à une ruche - savent choisir un coquillage vide et le transformer en nurserie puis l'entourer de brins pour le cacher des prédateurs. Car dans sa courte vie, une abeille fera souvent face à des éléments hostiles. Le parasite qui se colle sur son dos n'est rien par rapport au frelon asiatique. Une séquence thriller qui prouve que la mise en commun des forces disponibles empêche le mal de triompher. À méditer en ce temps de guerre. ■

« Les Secrets des abeilles »
Sur Disney+
Notre avis : ●●●●

« Delphes, nombril du monde » : au cœur de la Grèce antique

Simon Cherner

Un documentaire sur le plus célèbre sanctuaire d'Apollon filme ce lieu devenu l'un des chantiers archéologiques les plus étudiés du pays.

Quelles nouvelles du centre du monde ? Tout dépend duquel. Si le noyau terrestre se porte bien, l'ancien cœur de la Grèce antique connaît, en revanche, une seconde jeunesse. Le nombril de l'univers connu a longtemps été un lieu bien identifié. Il se trouvait à Delphes. Situé sur les contreforts du mont Parnasse, à 200 kilomètres d'Athènes, le sanctuaire d'Apollon passait pour être le centre de la Terre, l'exact point de rencontre des aigles lancés par Zeus des extrémités occidentales et orientales du monde.

Épicentre du culte d'Apollon, ce sanctuaire, qui faisait l'objet d'importants pèlerinages, abritait la Py-

thie - l'un des plus fameux oracles antiques - et accueillait, tous les quatre ans, des Jeux qui concurrençaient en faste ceux d'Olympie. Jusqu'à son abandon, à l'essor du christianisme. Aujourd'hui, le site revit. Oublié plusieurs siècles, il est devenu l'un des chantiers archéologiques les plus étudiés de Grèce.

Les chemins empruntés par les pèlerins

Primé en 2025 pour *L'Empire Inca. L'Histoire révélée*, le documentariste Thibaud Marchand s'est glissé aux côtés des équipes de fouilles franco-grecques chargées de sonder le sanctuaire de Delphes. Derrière les légendes associées à ce site d'exception,

derrière son histoire ancienne et sa redécouverte par l'École française d'Athènes, *Delphes, nombril du monde* nous plonge - avec un plaisir partagé - dans cet immense objet d'étude.

Les archéologues étudient les chemins empruntés par les pèlerins, planchant sur une reconstitution du sanctuaire en images de synthèse et consacrent, également, des recherches au long cours sur les offrandes exhumées. Certaines sont pour le moins particulières, comme ces curieux ensembles d'armes et de casques volontairement abîmés. « On parle, parfois, de tuer l'arme. On lui enlève sa fonction, sa valeur guerrière. C'est une manière de la consacrer comme offrande et d'en faire la

propriété définitive du dieu », explique l'archéologue Hélène Aurigny, en présentant un splendide heaume corinthien du VII^e siècle avant notre ère conservé dans les réserves du musée de Delphes.

Le film évoque, en filigrane, les difficultés pratiques du chantier, entrecoupées de quelques ravissements. Les chercheurs s'ébrouent dès l'aube. Les paysages à couper le souffle de la Phocide compensent l'âpreté du climat. Le visage couvert pour se protéger de la poussière, une archéologue passe au tamis les esquilles nichées parmi les cailloux - un travail de fourmi sous le soleil. Les infimes ossements retrouvés correspondent aux restes d'animaux sacrifiés par les

pèlerins pour consulter la Pythie. L'oracle était-il drogué, voire sous l'influence de vapeurs toxiques émanant de la montagne, lorsqu'il prononçait les paroles d'Apollon, comme le suggèrent certains textes anciens et des pistes plus récentes ? Les recherches réalisées sur place n'ont pas permis, pour l'heure, de trouver d'indices qui accrédiateraient cette hypothèse. Le sanctuaire d'Apollon et son mystérieux oracle devraient encore garder, pour les siècles à venir, quelques belles parts de secret. ■

« Delphes, nombril du monde »
À 21h05, sur France 5
Notre avis : ●●●○

MOTS CROISÉS

Par Vincent Labbé

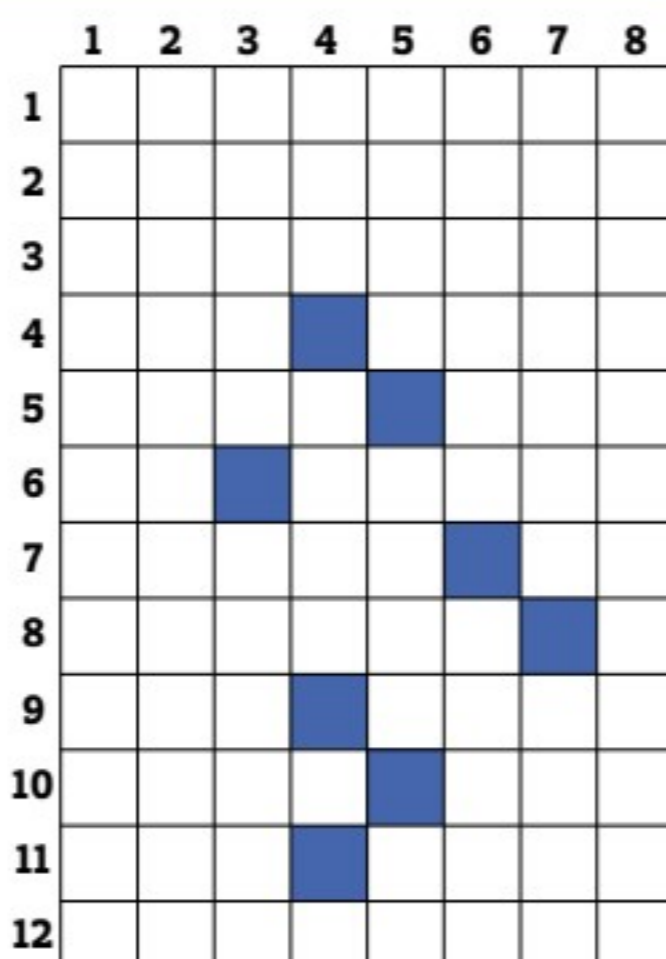
PROBLÈME N° 7194

HORIZONTALEMENT

1. Restaurer avec peu. - 2. Fut un arabe heureux. - 3. Travailleurs à la chaîne au repos. - 4. Homme demain. Traitements réservés aux ordures. - 5. Traité d'alliance outre-Atlantique. N'avait pas le choix du parti. - 6. Travaux en cours. Tuyau de gaz. - 7. Met en botte. Oreille interne. - 8. S'agitent dans un lit. - 9. Demande de mettre les voiles quand on est dans la nef. Royaume thaï. - 10. Faisait sans avec César. Thérèse ou Bernadette. - 11. On se dispute le dernier. Roi qui réunit tous les cardinaux. - 12. Irrite au contact.

VERTICALEMENT

1. Goût pour les disputes trop subtiles. - 2. Retour progressif à la normale. - 3. Est en principe ôté de Monaco. Conductrice de vedette. - 4. Pied tordu. Bordure réduite. - 5. Son château jouit d'une vue dégagée sur Rodez. Éléments à charge. Physique ou postal. - 6. Câbles de charrette. Prit en filature. - 7. Amarrages formant une boucle. Néfertiti l'adorait. - 8. Action qui provoque un arrêt de jeu.



SOLUTION DU PROBLÈME N° 7193

HORIZONTALEMENT 1. Rainette. - 2. Illuvion. - 3. Villages. - 4. Ému. Dni. - 5. Restes. - 6. Anier. CE. - 7. Iton. Aie. - 8. Narisme. - 9. Et. Atèle. - 10. Ticson. - 11. EOR. Cédi. - 12. Sneakers.

VERTICALEMENT 1. Riverainetés. - 2. Alimentation. - 3. Illusion. Cré. - 4. Nul. Ténias. - 5. Évader. Stock. - 6. Tiges. Amenée. - 7. Toën. Ciel. Dr. - 8. Enslee. Épis.

LE FIGARO Jeux

TÉLÉCHARGEZ L'APPLICATION



SUDOKU

RCT JEUX

GRILLE 5401 MOYEN

			2	7	8			
1	5					2	6	
9							7	
	2	4		9		6		
7	1					4	9	
	4	9	8	3	7	5	1	
		4	1	8	6	2		
		6				9		
			3	2				

GRILLE 5402 CHAMPION

			2	4				
9	2		1					
						6	9	
			7					1
			9		5	8		
			6					3
							1	5
4	7		9					
			7	5				

SOLUTION DU NUMÉRO PRÉCÉDENT

MOTS À CASER

EDITORIAL	L	BAI	4	2	5	3	1	6	8	7	9
REPARER	ALIMENT	7	8	6	2	4	9	3	5	1	
AC	CSA	CREMERIE	1	9	3	7	8	5	6	4	2
BOITE	COMPAS	MM	6	3	1	9	7	4	2	8	5
LIN	CRIME	CASE	2	5	7	8	3	1	4	9	6
INDE	ENA	CONTRE	8	4	9	5	6	2	1	3	7
ECI	MAGE	CONGE	P	5	1	4	6	9	8	7	2
RECU	L	MARK	ELUE	9	7	8	1	2	3	5	6
ERE	EVALUER	ENE	3	6	2	4	5	7	9	1	8

MOTS À MOT

En regroupant et en mélangeant les lettres des deux mots de trois lettres proposés, composez un troisième mot de six lettres.

TRI	+	LEV	=	L				
ECU	+	ODE	=		U			
DER	+	ION	=				R	



ÉPHÉMÉRIDE Ste-Sandrine

Soleil : Lever 07h24 - Coucher 20h24 - Lune croissante

TF1

21.10
Qu'est-ce qu'on a fait au Bon Dieu ?

Film. Comédie
Fra. 2014. Réal. : Philippe de Chauveron. 1h50. Avec Christian Clavier.
Un couple de la haute bourgeoisie voit ses filles épouser successivement un musulman, un juif et un Chinois. Que va leur réserver la cadette ?

23.00 Esprits criminels.
Série. Policière. 4 épisodes.

france 2

21.10
Destination Lune : la nouvelle conquête spatiale

Documentaire
Fra. 2025. Réal. : Laurent Lichtens- tein, Alain Brunard. 1h35. 2 épisodes.
50 ans après Apollo, l'humanité se prépare à retourner sur la Lune avec le programme Artemis. Plongée au cœur de l'entraînement des astronautes.

22.45 La Station spatiale internationale : Missions à haut risque. Doc.

france 3

21.10
Mortelles calanques
Téléfilm. Policier

Fra. 2020. Réal. : Claude-Michel Rome. 1h45. Avec Shemss Audat, Philippe Bas.
Lors d'une sortie avec un de ses amis, un plongeur des calanques meurt noyé, bien qu'il n'ait heurté aucun rocher au moment de son saut. La police enquête.

22.55 La France en vrai. Documentaire. 2 volets.

LE FIGARO TV
Ile-de-France

12.00 Points de vue.
18.30 Le Buzz TV.
Sarah Lecœuvre et Damien Canivez reçoivent Aurore, animatrice sur 6ter.

19.00 Bienvenue en Ile-de-France.

21.00

Les grands lieux de la chrétienté
Documentaire. Sur les pas de saint Colomban.

22.00 Mon beau village.
Auvers-sur-Oise.

22.30 Le Club Le Figaro Idées.
Eugénie Bastié reçoit le cardinal Sarah, avec Guillaume Tabard, rédacteur en chef et éditorialiste politique au Figaro.

Pour regarder Le Figaro TV ?
Canal 34 de la TNT
en Ile-de-France ou sur les box

SFR 194 | Orange 118
Free 203 | Bouygues 247

CANAL+

21.09
Gangs of London
Série. Action

GB/EU. 2025. Saison 3. Avec Sope Dirisu. 2 épisodes. Sean est mort, et la nouvelle ne tarde pas à se répandre. Deux toxicomanes, qui ont réclamé la récompense, se retrouvent dans une situation fâcheuse.

22.45 Cuisines hors de portée. Doc.
23.39 Un petit Clique en + Magazine.

arte

20.55
Steeltown Murders
Série. Suspense

GB. 2023. Saison 1. Avec Philip Glenister, Scott Arthur. 2 épisodes. En 1973, trois adolescentes sont assassinées, mais la police n'établit pas de lien entre les meurtres. Trente ans plus tard, l'enquête est rouverte.

22.55 Steeltown Murders
00.55 Court-circuit. Magazine.

6

21.10
La roue de la fortune célébrités

Jeu
Prés. : Éric Antoine. 2h15. Inédit. Sous les yeux d'Éric Antoine en maître de cérémonie, des célébrités viennent tourner la roue, en espérant que la chance tombe sur la bonne case.

23.25 La roue de la fortune célébrités.
Jeu. Prés. : Éric Antoine.

LCP **PUBLIC SENAT**

19.31 Chaque voix compte. Magazine.

20.39 Étudiantes en terrain miné
Documentaire. Fra. 2023. Réal. : Charlotte Espel. 1h. Des étudiantes victimes de violences sexistes et sexuelles se battent pour faire changer les mentalités à l'université.

21.39 DébatDoc.
22.00 Sens public. Magazine.

W9

18.45 Tout beau, tout n9uf. Inédit.

21.25 Y'a que la vérité qui compte
Divertissement. Prés. : Pascal Bataille, Laurent Fontaine et Rebecca Hampton. 2h05. Inédit. Au programme : histoires vraies, retrouvailles, aveux, secondes chances : un rideau, une révélation, une décision.

23.30 Y'a que la vérité qui compte

TMC

19.15 Quotidien. Inédit.

21.25 Edge of Tomorrow
Film. Science-fiction. EU. 2014. Réal. : Doug Liman. 2h10. Avec Tom Cruise. Un soldat de l'armée revit encore et encore la même journée. Il met à profit cette expérience pour débarrasser la Terre des extraterrestres qui la contrôlent.

23.35 90' Enquêtes. Magazine.

france 5

20.05 C à vous la suite. Talk-show.

21.05 Delphes, nombril du monde
Documentaire. Fra. 2026. Réal. : Thibaud Marchand. 1h40. Inédit. Le sanctuaire de Delphes est reconstitué en intégralité au fil d'une enquête archéologique menée au rythme des fouilles de l'École française d'Athènes.

22.45 Ce soir. Talk-show.

RMC **DECOUVERTE**

17.45 Top Mechanic, 5 jours pour restaurer une épave. Documentaire.

21.10 Les 10 catastrophes qui ont marqué la planète
Documentaire. Fra. 2025. 1h05. Accidents d'ascenseurs et d'escalators. Inédit. La défaillance d'un ascenseur ou escalator peut tourner au drame.

22.15 Les 10 catastrophes qui ont marqué la planète. Documentaire.

HISTOIRE TV

20.15 C'est un vrai complot ! Doc.

20.50 Pearl Harbor, le monde s'embrase
Documentaire. Fra. 2021. Réal. : David Korn-Brzoza. 1h40. Retour sur l'attaque de Pearl Harbor, le 7 décembre 1941, une opération qui constitue un tournant majeur dans l'histoire.

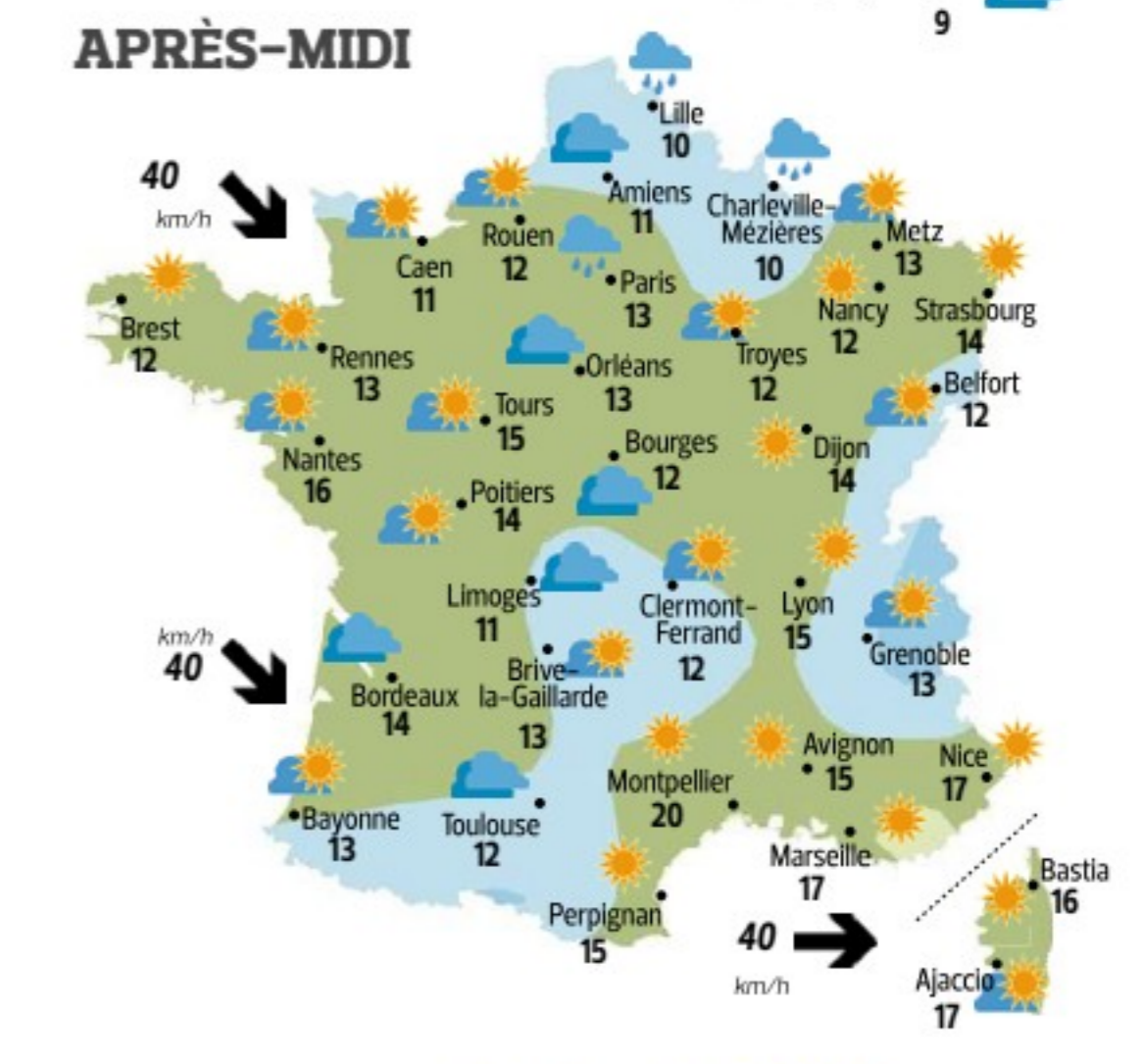
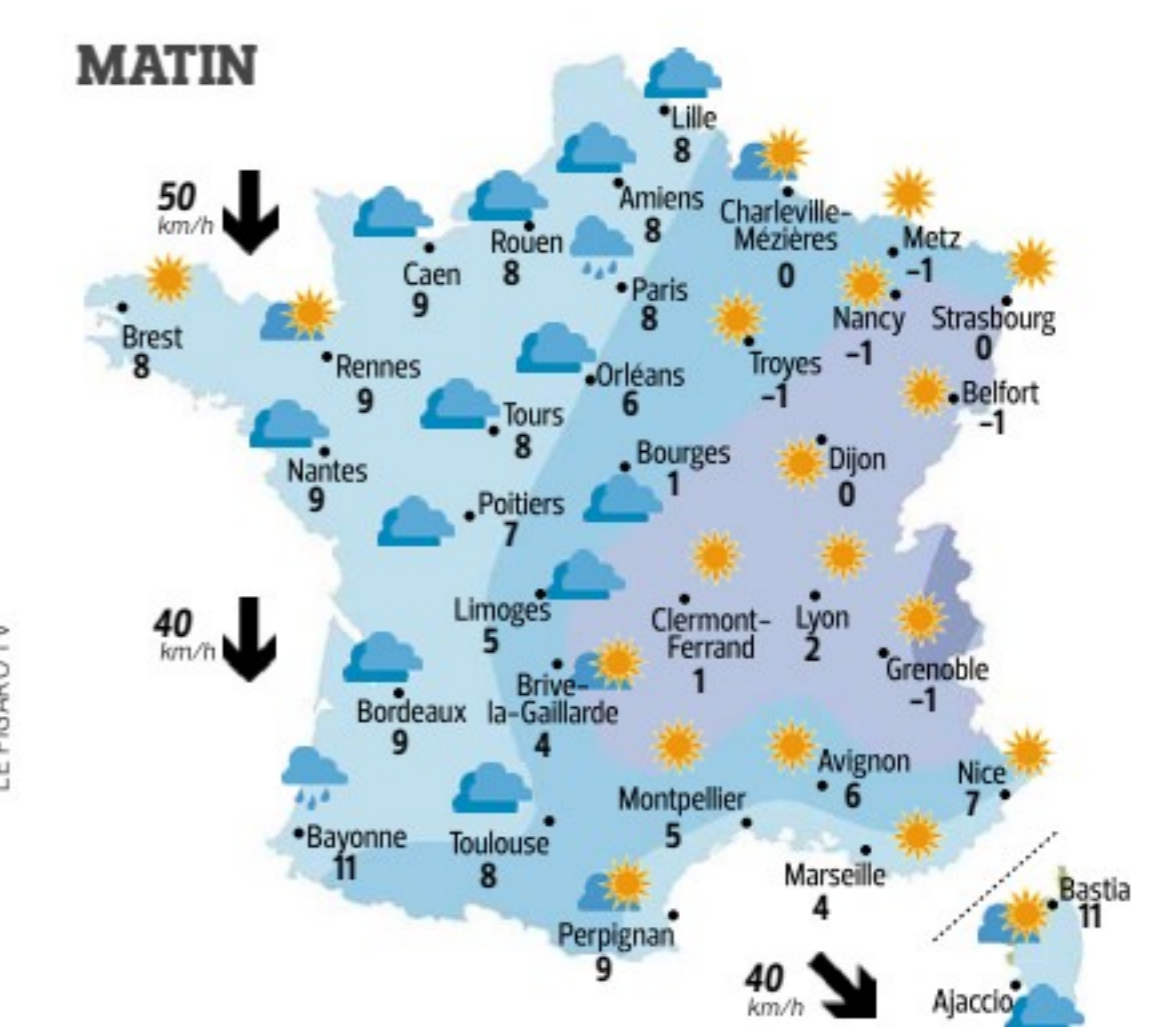
22.30 Enquête au Vatican : le pape et le diable. Documentaire.

À LA DEMANDE

NETFLIX

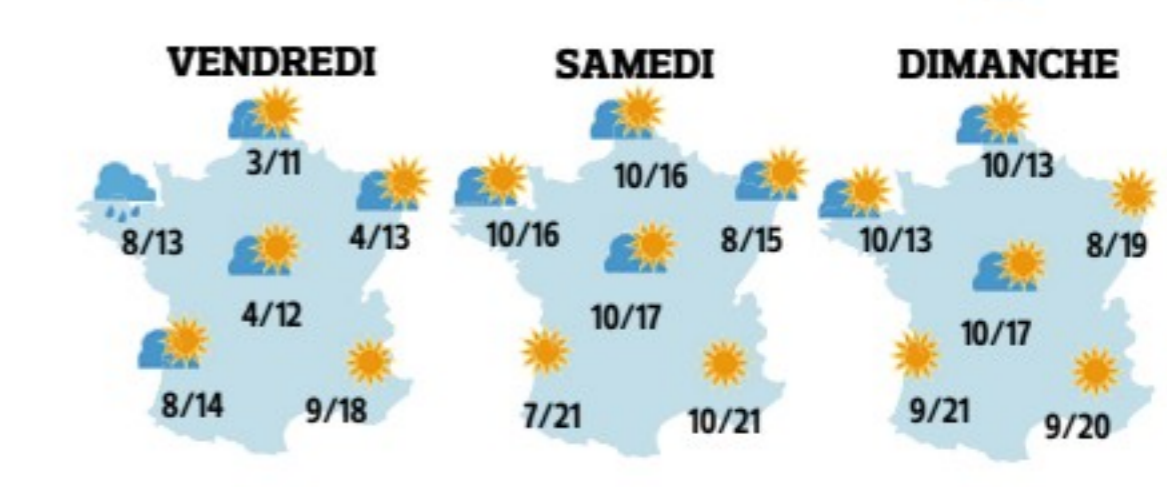
Wicked

Au pays d'Oz, les habitants de Munchkinland fêtent la mort de la méchante sorcière de l'Ouest. Après que la bonne sorcière Glinda a rappelé à tous l'histoire de cette dernière, une jeune fille l'interpelle : n'étaient-elles pas amies par le passé ? Soudain mélancolique, Glinda se souvient de leur rencontre à l'école de magie et de la naissance de leur amitié. Adaptation de la comédie musicale du même nom, ce «prequel» du «Magicien d'Oz» frappe par son esthétique. Une bonne dose d'humour allège la lourdeur des bons sentiments de son scénario. Aux côtés de Cynthia Erivo et Ariana Grande, en tous points remarquables, Peter Dinklage, Michelle Yeoh et Jeff Goldblum s'en donnent à cœur joie.



LE TEMPS AILLEURS...

ALGER	9/14	AMSTERDAM	7/9	ATHÈNES	12/16
BARCELONE	12/17	BELGRADE	6/11	BERLIN	2/12
BERNE	-2/10	BRUXELLES	7/11	BUDAPEST	6/16
COPENHAGUE	3/11	DUBLIN	3/10	LISBONNE	12/23
LONDRES	7/12	MADRID	6/18	PRAGUE	0/13
RABAT	9/21	ROME	10/17	TUNIS	10/14



la chaîne météo **lachainemeteo.com**

Par téléphone : **3201** **LIVE 24/24** **CANAL+** **Sur L'APPLI GRATUITE** **La Chaîne Météo**

MOTS FLÉCHÉS DU FIGARO N° 4413 RCF JEUX

MARTEAU DE COUVREUR	QUI ARRIVE EN SE PRESSANT	SUIVRE LA TRACE	À LA SURFACE DU VINAIGRE	INTEGRE LES CONNAISSANCES	COUPE OU FLÛTE	ÉTOFFE GROSSIÈRE	PORT ANTIQUE	DOULEUR DENTAIRE	ENVI-SAGEABLE	AFFAMÉ BIBLIQUE	PERDIT	ACQUÉ-REUR
FILLE DU 38	ODYSSEES	CHÈRES	DESTIN	SANCES	INDÈCS		UN PEU FISSURÉE	OBSERVER LA POIRE	DISQUE COURT	LE RÈVE ABSOLU	HIBISCUS ARBUSTIF	PETITE SCIE
				ILS N'ONT QU'UNE ÉTOILE				BAS DE GAMME				
PAYER LA COURSE						BRUSQUE REVIRE-MENT						
ARPEUTEUR				TYPE DE JÉRUSALEM		JOLI RÉCIF			ÉLÉMENT D'ATOME			
				DÉSERT					BALLE BIEN PLACÉE			
ENDUIT À PEINDRE				BRISÉE MENU				ÉVALUÉ À LA MAIN		BORDURE		
DEMANDER DES DONS				COGITÉ				CASSE LA CROÛTE		ERBIUM SYMBOLISE		
				ATTRAPA BON MORCEAU DE VEAU		EFFECTUE UN PRÉ-LEVEMENT		BONNE À DÉTACHER				PEINTURE D'UN CORPS DÉ-COUVERT
								SOCIÉTÉ ANONYME				
HOMME QUI FAIT DES VICTIMES	IL FAUT UN MOBILE POUR CE MESSAGE	IL COMPTE BEAUCOUP D'ŒUVRES	ADAP-TABLE				CORSE			RON-CHONNER		
			CONNUE				DIVISION DU YEN			CRATÈRE JAPONAIS		
				ADVERBE		POIDS RÉDUIT	HÉMO-GLOBINE		IL EST DONNÉ AVANT DE JOUER		SOLUTION DU NUMÉRO PRÉCÉDENT	
				NEUF À POMPEI			TOTAL DES VENTES				N V R T B S D A A E A S R	
VECTEUR DE LA M-LADIE DU SOMMEIL	QUI DÉ-CLENCHE UNE OVATION			TRAVAUX DIRIGÉS		IL FACILITE LA DEMONSTRATION		VEDETTES DU FRENCH CANCAN			DECORATIVE ANTI-CONFORMISTE	
											BAL CUEILLIE ROUIR SONORE	
											EUROPEEN IUT BON M LARD AL	
											LENA ETHER DAN CALA OUTIL	
											OESTRES AROMATISATIONS PRE	
											USAIT PRENOMME CESSION AS	
											ISAIE REGNANA CHUTE	
											ENRUBANNÉE ENTIÈRETE	
											ASTEROÏDE SUR CORSEES	

Camille Saada, passion salsa



PAR
Laurence Benaïm

À 34 ans cette jeune femme surdiplômée, ex-stagiaire de l'avocat Hervé Temime, a été championne de France en 2025 et a créé à Paris une école consacrée à cette danse venue de Cuba et qui connaît un véritable engouement.

Tout pour elle : cette passion qui l'a consacrée championne de France de salsa soliste professionnelle féminine, en 2025. Jamais cette musique faite danse, surgie au Palace, au Palerme, au Cueva dans les années 1930, puis à la Chapelle des Lombards, dans le sillage de Spanish Harlem à New York, n'a connu un tel succès dans la capitale.

Du haut de ses 34 ans, la Parisienne Camille Saada, à la tête de LaClave Dance Studio, fait partie de ses ambassadrices nationales. En caleçon noir et tee-shirt quand elle enseigne la salsa dite « sociale » (en couple), en fourreau à paillettes roses quand elle se produit sur scène (la salsa artisti-

que), l'ex-stagiaire du ténor du barreau Hervé Temime (disparu en 2023) affiche un sourire à toute épreuve. Après dix ans d'études, Normale Sup à Lyon en lettres et sciences humaines, trois mastères, art de la scène, média art et communication à HEC, droit pénal à la Sorbonne, cette surdiplômée est fière d'avoir franchi un pas... de côté. « *La journée, j'épluchais des dossiers, je préparais des notes de synthèse pour les avocats ; le soir, je dansais dans les cabarets...* »

À l'issue de ses quatre mois de stage chez Hervé Temime, elle choisit de s'envoler pour Cali, troisième ville de Colombie, après Bogota et Medellin, l'une des plus dangereuses du monde, mais aussi, et ce qui compte pour elle, la capitale de la salsa, où la World Latin Dance Cup s'ouvre à la bachata, à la cumbia et au cha-cha-cha. La « salsa caleña » est une véritable culture nationale. Et dépasse les frontières pour rivaliser avec la salsa cubaine et la portoricaine. À Cali, Camille ne connaît personne, baragouinant plutôt l'italien et le russe, elle ne parle pas espagnol. Mais c'est là, dans cette ville aux plus de 150 « salsotecas » (clubs de salsa), et nulle part ailleurs, qu'elle rêve de parfaire ses acrobaties, happée par ces jeux de jambes rapides et explosifs qui font de cette salsa (« sauce », en espagnol) la plus dynamique de toutes, avec ses acrobaties et ses twists.

Elle restera près d'un an au lieu des quatre mois prévus. Et elle finira même par enseigner dans l'école où elle a appris à danser. « *Le grand art, c'est de garder une explosivité dans les jambes, tenir le haut du corps, mais en maintenant une souplesse dans les épaules.* » Ses parents - son père, à la tête d'un fonds d'investissement, sa mère, comédienne - avaient acquis le Théâtre des 5 Diamants en 2010 ; perché sur la



« *Le grand art, c'est de garder une explosivité dans les jambes, tenir le haut du corps, mais en maintenant une souplesse dans les épaules* », explique Camille Saada.

COLLECTION PERSONNELLE

qui éclaire le parquet noir de cette école atypique d'une lumière si particulière.

À l'entrée, les médailles et les trophées s'alignent près des vestiaires ; au premier étage, l'ancien théâtre a gardé ses gradins rétractables et ses promesses : les élèves (au-delà de 50 ans s'abstenir) se placent et se déplacent en ligne, amoureux de ces rythmes afro-cubains, ces chorégraphies qui combinent figures et spontanéité, ce jeu irréductible à la technique. Regarder l'autre, que l'on guide ou que l'on soit guidé, peu importe son genre, dans l'énergie d'un buste qui se tient droit, et du reste du corps capable de toutes les torsions, pourvu que les hanches soient bien déverrouillées. Tourner, faire pivoter

« *J'essaie de continuer à me former, il y a toujours quelque chose à apprendre, mais aussi à développer à l'école, parce qu'il s'agit de partage, l'objectif est de créer un espace de joie* »

butte aux Cailles, il fut la salle de répétition des girls des Folies-Bergère, servit de salle d'entraînement à Marcel Cerdan et de cache d'armes pour les résistants pendant la guerre, puis de lieu de représentation de la compagnie de Catherine Brievé pendant trente ans.

De retour à Paris, Camille Saada transforme la scène en école, qu'elle doit pourtant fermer au bout de quelques mois, Covid oblige. « *On a essayé de faire des cours à distance, c'était déprimant. Une danse de partage à travers l'écran, c'est impossible.* » Tout reprend en 2021. Mais elle repart pour Barcelone, bien décidée à progresser avec Stefanny Moreno, multiple championne du monde, intègre une nouvelle équipe de danseurs à Nîmes. Un tourbillon d'allers-retours pour arriver 7^e en soliste, puis vice-championne en 2024, et championne en 2025.

« *La journée, j'épluchais des dossiers, je préparais des notes de synthèse pour les avocats ; le soir, je dansais dans les cabarets...* »

Camille Saada

Aujourd'hui, Camille Saada a décidé d'arrêter la compétition, élargissant sa palette aux cours de « heels » : quand la rue marche à plat, c'est en talons que viennent se produire filles et même garçons, dont l'un pour parfaire ses numéros de drag king.

Dix cours hebdomadaires sont désormais dispensés, l'école compte trois autres professeurs. Camille Saada irradie, elle a trouvé sa voie, comme une destination intérieure à l'image de cette discipline tout en mouvement. Ce sourire, c'est celui

ses jambes, avancer avec le pied gauche, poser le pied droit, ne jamais tendre les genoux, « *plus ils sont souples, plus la réception est fluide* ». La patineta, le kick (« coup de pied »), les dégagés, le punta talon. Se familiariser avec la salsa new-yorkaise, pour « *marquer en temps fort le 2 et le 6 au lieu du 1 et du 5* », toutes ces techniques, Camille Saada les a apprises au contact de ses maîtres à danser, dont Luz Ayde Moncayo, directrice de la Academia Sondeluz de Cali.

En décembre dernier, Camille Saada s'est rendue à New York pour les championnats du monde, elle a terminé demi-finaliste. Depuis, la vie a repris à Paris. « *Il faut que les hanches roulent...* » Le reste suit : « *J'ai plusieurs routines. Je vais à la salle de sport trois fois par semaine, pour tenir mon centre, lever les jambes bien haut.* » Des séances d'étirement cinq fois par semaine complètent la discipline, une alimentation ultra-protéinée, le sucre et l'alcool qu'elle tâche d'éviter.

« *J'essaie de continuer à me former, il y a toujours quelque chose à apprendre, mais aussi à développer à l'école, parce qu'il s'agit de partage, l'objectif est de créer un espace de joie. La question n'est pas d'imiter, ou de s'approprier une culture qui n'est pas la mienne. Je pense que la salsa est d'abord une vibration, sentir qu'on peut se connecter avec quelqu'un en dansant, c'est magique. La salsa est née dans les quartiers les plus pauvres. C'est une joie pure qui parle de choses dures, et c'est de cette tension entre des rythmes et une histoire difficile qui la rend unique.* » ■



UN DERNIER MOT Par Étienne de Montety

Survoler [sur-vo-lé] v. tr.
Franchir, par exemple les bornes.

Donald Trump se plaint que la France n'autorise pas ses avions chargés de matériel militaire à survoler le pays.

Le mot vient du verbe latin *volare*, qui signifie « se déplacer dans l'air ».

Ayant appris le refus des autorités françaises d'autoriser que des avions de l'US Air Force survolent le territoire national, voici le président américain proprement survolté.

Aussitôt, son homologue français a reçu par réseaux sociaux interposés une véritable volée de bois vert. On voit la scène d'ici : en quelques secondes, les mots de Monsieur 100 000 volts se sont envolés, conspuant celui qui lui résiste. C'est évidemment excessif, mais Trump, furieux, doit penser qu'Emmanuel Macron ne l'a pas volé, avec son refus.

Comme si cette décision de non-survol était le fruit d'une volonté récente de la France de gêner les États-Unis.

Or la doctrine est claire : le survol d'avions de soutien, oui, de matériel militaire, non. Réflexion faite, il est normal que ce refus contrarie le président américain. Survoler, c'est sa méthode habituelle pour prendre connaissance d'un sujet. ■

N°7 NOUVEAU

TV MAG JEUX

LES MOTS FLÉCHÉS
de Julien Maurel

100 pages + solutions

N°7

FORCE MOYEN

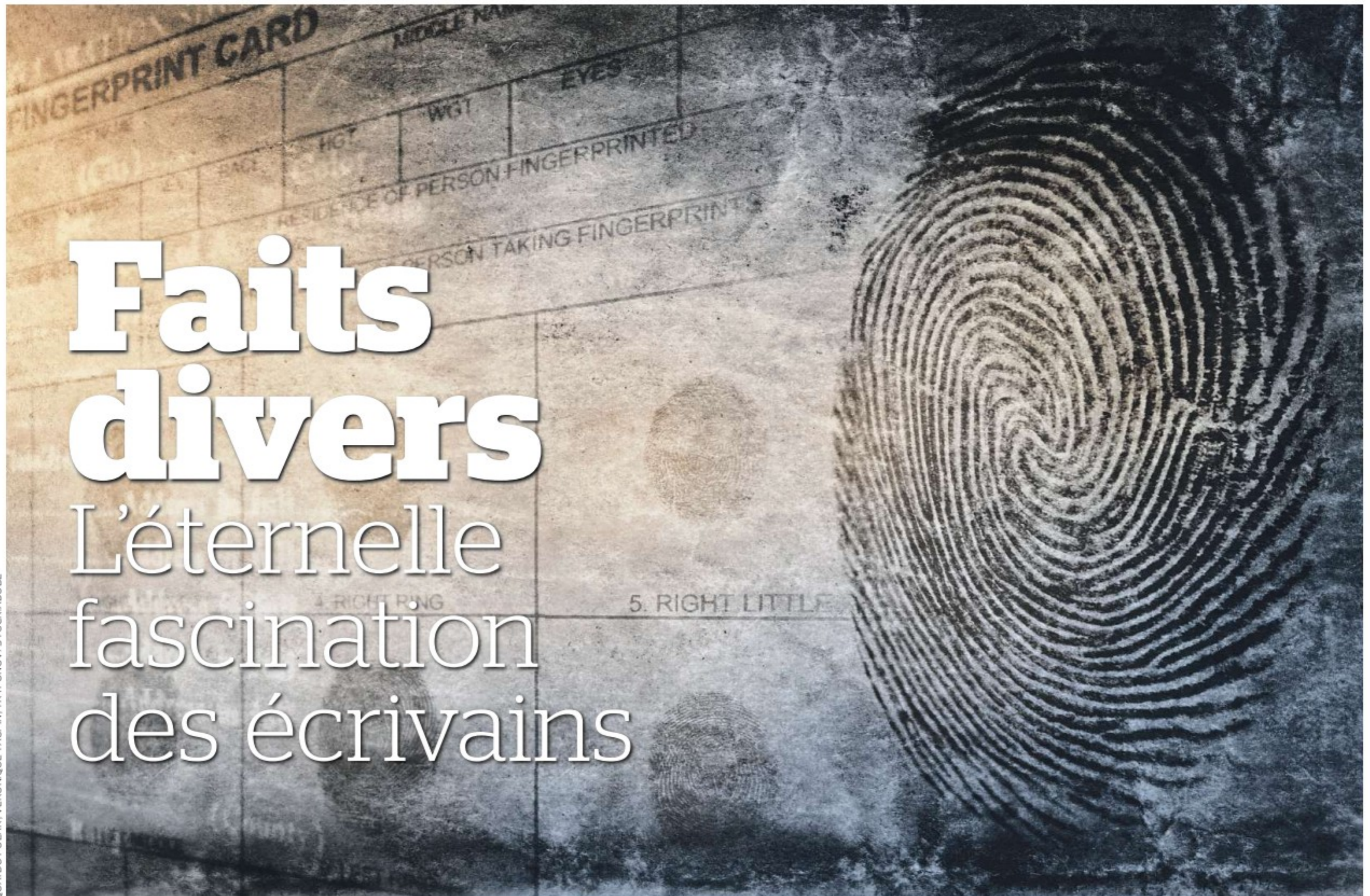
6 €,90 | **LES MOTS FLÉCHÉS DE JULIEN MAUREL**
EN VENTE ACTUELLEMENT chez tous les marchands de journaux et sur www.figarostore.fr

LE FIGARO littéraire



FESTIVAL QUAIS DU POLAR
130 AUTEURS SERONT RÉUNIS
À LYON DU 3 AU 5 AVRIL **PAGES 6 ET 7**

CAMILLA BARNES
LA FILLE DE JULIAN PUBLIE
UN PREMIER ROMAN PIQUANT
SUR UNE FAMILLE EXCENTRIQUE **PAGE 3**



Faits divers

L'éternelle fascination des écrivains

DOSSIER Depuis les mythes grecs et la Bible, les histoires de crimes ont fait couler beaucoup d'encre. Entretien avec Didier Decoin, auteur d'un « Dictionnaire amoureux » sur le sujet. **PAGES 4 ET 5**

Complot dans la Maison Russie

Il faut le dire : les premières pages du russe Mikhaïl Chevelev plongent le lecteur dans le noir : qui sont ces Kapovitch père et fils qui ont la parole alternativement ? Qui leur parle et de quoi parlent-ils ? Cette obscurité ne tient pas à la négligence de l'auteur mais au contraire à son art de dissimuler les clés de son histoire et de ne les révéler qu'en temps voulu.

On est là en présence d'un redoutable écrivain tacticien.

Alors que raconter de ce roman sans en dévoiler les points essentiels et en affadir la saveur ? David Kapovich est à New York et son père, Vladimir (dit Volodia), à Moscou. Dans leur dialogue avec un mystérieux interlocuteur, leur passé semble peser et pourrait expliquer leur incapacité à refuser ce qu'on leur demande. À moins qu'il ne faille voir dans l'acceptation fataliste des deux hommes un stratagème pour échapper à un piège ?

Au fil de la lecture, l'histoire s'étoffe et se précise. Elle n'est pas sans lien avec un précédent roman, *Numéro un*. On nage dans une Russie où l'histoire pèse lourd : celle du communisme et surtout celle des premières années de l'après-URSS, quand quelques-uns procédèrent à une

spectaculaire reconfiguration politique et économique du pays. Aucun nom n'est donné, aucune allusion n'est faite à l'actualité politique ou géopolitique russe. Tout le monde ambitionne de « remettre de l'ordre dans ce chaos » : quel chaos ? quel ordre ? En 2022, les rivalités, les règlements de comptes sont toujours



LA CHRONIQUE
d'Étienne de Montety

d'actualité. Il semble que David soit sollicité pour assassiner quelqu'un. Et son père ? En résidence surveillée, il s'entretient avec un homme qui paraît tenir à son estime. Peut-être à ses conseils. Une liste de cinq noms, connue par M^{me} Kapovitch mère, contient l'identité de gens compromis ou à même de jouer un grand rôle à l'issue de ce qui se trame.

Ce livre haletant porte un titre de thriller : *Opération combinée*. Car on aura compris que les deux histoires de David et Volodia doivent se rejoindre, et pas seulement à cause de leur lien familial. Le dénouement aura lieu au terme des 140 pages d'un récit serré où règne une tension palpable. On aura pen-

sé qu'il en faisait 400 tant le talent de Chevelev excelle à beaucoup dire en peu de mots, à exprimer, sans desserrer son étreinte narrative, la confusion, le chantage, la peur : en un mot, la guerre de tous contre tous qui caractérise le pays depuis trente-cinq ans.

« Précieux et d'une grande actualité », dit de ce livre Giuliano da Empoli. C'est bien sûr au *Mage du Kremlin* qu'*Opération combinée* fait penser par son thème : même déambulation dans les eaux troubles de la Russie. Mais qu'on nous permette de juger que ce roman est l'œuvre d'un grand écrivain d'aujourd'hui



OPÉRATION COMBINÉE
De Mikhaïl Chevelev, traduit du russe par Laurence Foulon, Gallimard, 140 p., 19 €.

vain d'aujourd'hui qui ne se contente pas de raconter - aussi bien informé soit-il. Chevelev, plus que da Empoli, est doué pour saisir les ressorts intimes d'un système mais également ceux de la nature humaine, afin de faire du récit d'un spectaculaire complot un très grand roman sur le tréfonds d'une âme. ■

NOUVEAU

LE FIGARO HISTOIRE
AVRIL - MAI 2026

À la conquête du Groenland, des Vikings à Donald Trump

À LA CONQUÊTE DU GROENLAND
DES VIKINGS À DONALD TRUMP

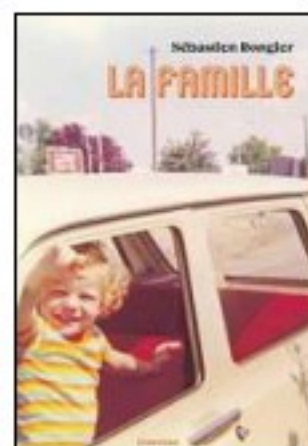
11 €
90

En vente actuellement chez tous les marchands de journaux et sur www.figarostore.fr/histoire

Retrouvez Le Figaro Histoire sur X et Facebook

Sébastien Rongier retrace l'histoire chaotique de ses parents pendant les Trente Glorieuses.

Isabelle Spaak



LA FAMILLE
De Sébastien Rongier, Finitude, 192 p., 18 €.

Début des années 1960, à Sens. Trois copains de hasard. Didier, Jacques et Philippe. Soudés dès leur premier jour au pensionnat religieux de la ville. « L'internat avait permis une fraternité immédiate... rendue nécessaire par les circonstances. Quand on a 18 ans et qu'on est lâché dans un monde sans autre loi que celle du plus fort et du plus âgé, il faut savoir ne pas rester seul longtemps. » Intimidations des plus grands, bacchanales éthyliques dans le dortoir glacé, dérouillées de Frère Luc. Ils se serrent les coudes. Jusqu'au jour où Philippe, dit « le meneur » par les ecclé-



La vie n'est pas du cinéma

siastiques, est accusé, à tort, d'avoir volé du vin de messe. Renvoi de l'établissement. Fin d'une époque.

Les trois copains se perdent de vue. Philippe a été envoyé dans une institution disciplinaire militaire dans le sud de la France. Jacques se prend de passion pour la

course automobile. Didier lui, découvre le monde des caveaux de la rive gauche à Paris où se produisent les chanteurs à texte. Parmi lesquels Paul Barrault qui lui sert de mentor. Chez Georges, à L'Écluse, à La Contrescarpe, au Comptoir des Canettes... Un monde de fraternité, où l'on pousse les

barriques pour un tour de chant, « où les gens s'entassaient pour boire, manger et écouter les artistes... tout était simple et rudimentaire ». S'y croisent Marc Ogeret, Jacques Prévert, Antoine Blondin, Anne Vanderlove, dite la « Joan Baez française » et, toute la faune de Saint-Germain-des-Prés.

Sébastien Rongier s'inspire de son enfance dysfonctionnelle.

SANDRINE CELLARD/OPALEPHOTO

Le jeune homme passe son diplôme de dessin industriel à Paris, écume les salles de cinéma et rêve d'ouvrir sa propre cave près de la cathédrale à Sens où, chaque week-end, il retrouve Jacques devenu une célébrité locale du volant. Dans ce domaine, Didier se défend pas mal aussi. Dérapages contrôlés, vitesse, il se fait une réputation.

Grande douceur

Philippe réapparaît. Cheveux longs, traits durcis. Il traîne son copain dans des cercles de jeux interlopes. Mai 68. Les riches propriétaires ont fui les émeutes. Philippe propose à Didier de lui servir de chauffeur pendant que lui-même, avec une bande de malfrats, écume les maisons désertées. Début d'une dérive.

Didier flirte avec Françoise qui tombe enceinte. Mariage, fin des illusions. Didier et Françoise se sentent piégés. Mais il faut assumer l'enfant qui portera le nom de Sébastien, comme le héros du feuilleton de l'ORTF *Sébastien parmi les hommes*. Le quotidien de Didier se résume désormais à tenter de joindre les deux bouts. Cambriolages, combines, trafic de drogue. De Sens à New York, l'as du volant et de la discrétion parvient à sortir momentanément la tête de l'eau grâce à ses copains. Mesrine fait partie du décor. De son côté, Françoise finit par planter là sa famille.

Avec la grande douceur qui le caractérise, comme dans le si émouvant *Je ne désertai pas ma vie* (Finitude, 2022), consacré à la compagne de Marcel Duchamp, Sébastien Rongier s'inspire de son enfance chaotique pour s'immerger dans une époque et retracer avec humanité l'histoire de ses parents. Mais aussi les liens inaliénables d'une amitié, les chemins qui s'égarèrent et ces rêves aussi gigantesques que leurs effondrements. Spécialiste de l'esthétique au cinéma, le romancier ressuscite ce décor très cinématographique dans lequel il a grandi avant que la littérature ne lui offre une planche de salut. ■

La mort est son métier

Un premier roman dont la narratrice est thanatopractrice et se retrouve un jour obligée de s'occuper de son père.

Alice Devely

La mort n'a rien de beau. Du moins, c'est ce qu'on croyait jusqu'à la lecture du déchirant et douloureux livre de Marion Quantin. Dans *Ton cadavre exquis*, la narratrice qui nous parle est thanatopractrice. Cela fait six ans qu'elle rafistole, suture, coiffe, maquille, prend soin de corps qui bien que rendus muets par leur décès continuent de raconter leur tragédie. Elle a vu des enfants passer sur sa plaque de métal, des accidentés, des jeunes malades... Pourtant, un type de morts parvient encore à l'effrayer : « Des gens comme toi. » Ce jour-là, le cadavre mauve qui l'attend dans sa housse mortuaire, au frigo, et qu'elle doit se charger d'embaumer, est celui de son père.

Disons-le ici, il faudra avoir le cœur bien accroché pour lire Marion Quantin. Avec ce premier roman, l'auteur ne nous épargne aucun détail, aussi cru soit-il, de ce qu'elle voit, « le pus, les croûtes », ou de ce qu'elle sent « la mer-

de, la pisse » ; car même morts, les corps n'ont pas fini de mourir. Pourtant, ce n'est pas dans son regard que surgit l'insupportable.

Au contraire, ses gestes sont délicats... La violence vient de ceux de son père quand il était encore debout, colosse aux poings de fer, qui noyait sa souffrance dans des bouteilles de verre. Car c'est bien cela que nous raconte

l'auteur, l'histoire d'une fille qui aimait son père, malgré lui, malgré l'alcool et la maladie.

« Oui, papa. Mon roi. Nous nous sommes aimés comme deux fous. » L'ambivalence est follement pathétique. Ma-

rion Quantin dit l'adoration puis la chute, la déchristianisation. L'impuissance d'une enfant face à un père qui s'autodétruit. « Rien n'est plus violent qu'un innocent qui se punit quand même. » Et la « cruauté sadique » de l'homme remonte à sa mémoire, acide, tandis qu'elle appelle le Samu et que son paternel refuse d'être soigné en vertu de la loi du 4 mars 2002. Non, elle devra rester la spectatrice de sa douleur, sa complice silencieuse. Alors, lui revient aussi son chantage : « Tu rappelles toi-même les pompiers (...) en échange, je t'offrirai des canettes de 8.6. » Et sa recherche d'un amour qui se désespère : « Je t'ai glissé un "Je t'aime", tu m'as répondu "Je sais". »

« On ne décide pas d'arrêter d'aimer »

La thanatopractrice a les mains qui tremblent. Sa plume bataille entre le salaud et le saint. « On ne décide pas d'arrêter d'aimer. » Mais devant elle, là, il n'y a plus qu'un homme. Quantin ré-

pare le père. Et la fille, alors ? Aujourd'hui, elle a peur de vivre comme le père, d'être piétinée par ses désirs, incapable de les saisir. Si Marion Quantin dit l'emprise, la peur et les regrets mêlés à la honte qui lui colent encore à la peau, elle dit également sa colère, sa révolte. Le visage du cadavre devient une sorte de miroir. « Te déclarer coupable, ce serait aussi me déclarer victime, et je ne veux pas m'emprisonner. »

Est-ce vraiment le premier roman de Marion Quantin ? Elle a les mots comme des couteaux, d'une finesse redoutablement tranchante. On ressent bien de la peine pour sa narratrice, mais c'est sa féroce envie de vivre qui nous reste en mémoire. Peut-on se souvenir sans souffrir ? Si l'écriture est une blessure, l'auteur la cautérise avec beaucoup d'humanité. « L'écrivain n'enterre pas son histoire en la figeant dans un tombeau de papier (...). Le mort, dans son inflexible absence, vivra, que nous le voulions ou pas. Ce n'est que le langage qui change. » ■

Michel Bernard : la maldonne du sleeping

Le romancier restitue avec génie le moment tragique où un wagon-lit en route pour Berlin est devenu le véhicule d'une chute pour l'un des plus grands peintres français.

Sébastien Lapaque

En octobre 1941, à la gare de l'Est, il y a un train-couillettes dans lequel il aurait été profitable de ne pas monter. Celui qui emmenait à Munich un groupe d'artistes français invités à visiter l'Allemagne par les autorités d'Occupation. À André Derain et à ses confrères Maurice de Vlaminck, Kees Van Dongen, Othon Friesz, Paul Landowski et Charles Despiau, cette tournée avait été présentée comme une innocente « visite d'ateliers ». Le sculpteur Arno Breker et Otto Abetz, l'ambassadeur d'Allemagne à Paris, avaient juré vouloir montrer que l'art français n'était pas mort : il s'épanouirait dans l'Europe nouvelle.

À première vue, rien à voir avec le « Voyage d'automne », auquel avaient été conviés au même moment les écrivains Drieu la Rochelle, Robert Brasillach, Ramon Fernandez, Jacques Chardonne et Marcel Jouhandeau, ainsi

qu'il a raconté François Dufay dans un livre qui a fait date (Perrin, 2008). Si les peintres ont été photographiés avec Arno Breker, ils n'ont donné aucun gage théorique au saccage nazi de toutes les valeurs.

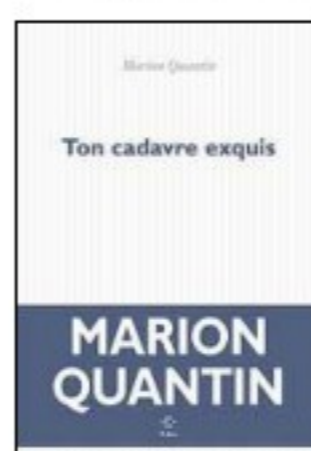
La tache a occulté le génie

Il n'empêche que, en 1941, « l'automne d'André Derain » a été marqué par ce que Lautréamont a nommé « une tache de sang intellectuelle », ainsi que le rappelle Michel Bernard dans un roman où la rigueur de l'historien double l'aisance du conteur. Avant 1941, André Derain était l'un des pères du fauvisme, un géant de la modernité. Après 1941, son œuvre est devenue un objet de soupçon permanent. La tache a occulté le génie. Comme chez Lautréamont, faisant écho à Shakespeare (le sang sur les mains de Lady Macbeth, l'onction royale de Richard II), cette tache était métaphysique. Personne n'a reproché de crime de sang à André Derain

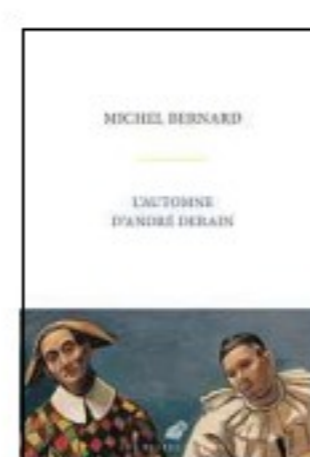
ni aucun acte de collaboration, mais une compromission de l'esprit.

Dans son roman inspiré, Michel Bernard pose avec une infinie délicatesse la question de la sacralisation de l'artiste. Si l'artiste est un empereur en son royaume créateur, sa faute est-elle une souillure que rien ne peut laver ou son génie le protège-t-il de toute déchéance ? Pour André Derain, aussi naïf politicien que Jacques Chardonne, le voyage à Berlin a ressemblé au sang versé par lady Macbeth que « tout l'océan du grand Neptune » n'a pu effacer.

Raconté par Michel Bernard, l'automne 1941 est le moment où le « baume » d'André Derain - celui qui faisait de lui le prince des peintres français - s'est évaporé. L'artiste ne peut jamais être « dé-consacré » de son talent. Mais il peut être banni de la mémoire affective d'un peuple. La tache de sang intellectuelle a agi comme un acide qui a rongé le baume protecteur de l'onction du génie. C'est ainsi, et de manière bouleversante, qu'André Derain, peintre au classicisme tourmenté dont Michel Bernard parle de manière admirable, a incarné la tragédie de l'artiste « pur » confronté à ce que l'historien américain George L. Mosse a nommé la « brutalisation » de l'Histoire, quand les sociétés européennes, après le traumatisme de la Grande Guerre, ont intégré la violence et la haine de l'autre dans le champ politique et culturel, rendant impossible la neutralité de l'individu - fut-il un grand imaginaire dont le génie était fait de pigments et de silence. ■



TON CADAVRE EXQUIS
De Marion Quantin, P.O.L., 192 p., 19 €.



L'AUTOMNE D'ANDRÉ DERRAIN
De Michel Bernard, Les Belles Lettres, 170 p., 21,50 €.

L'homme transfiguré selon Jon Fosse

Dans un bref récit allégorique, le Prix Nobel de littérature, s'interroge sur ce qui nous attend au-delà de la mort.

Astrid de Larminat



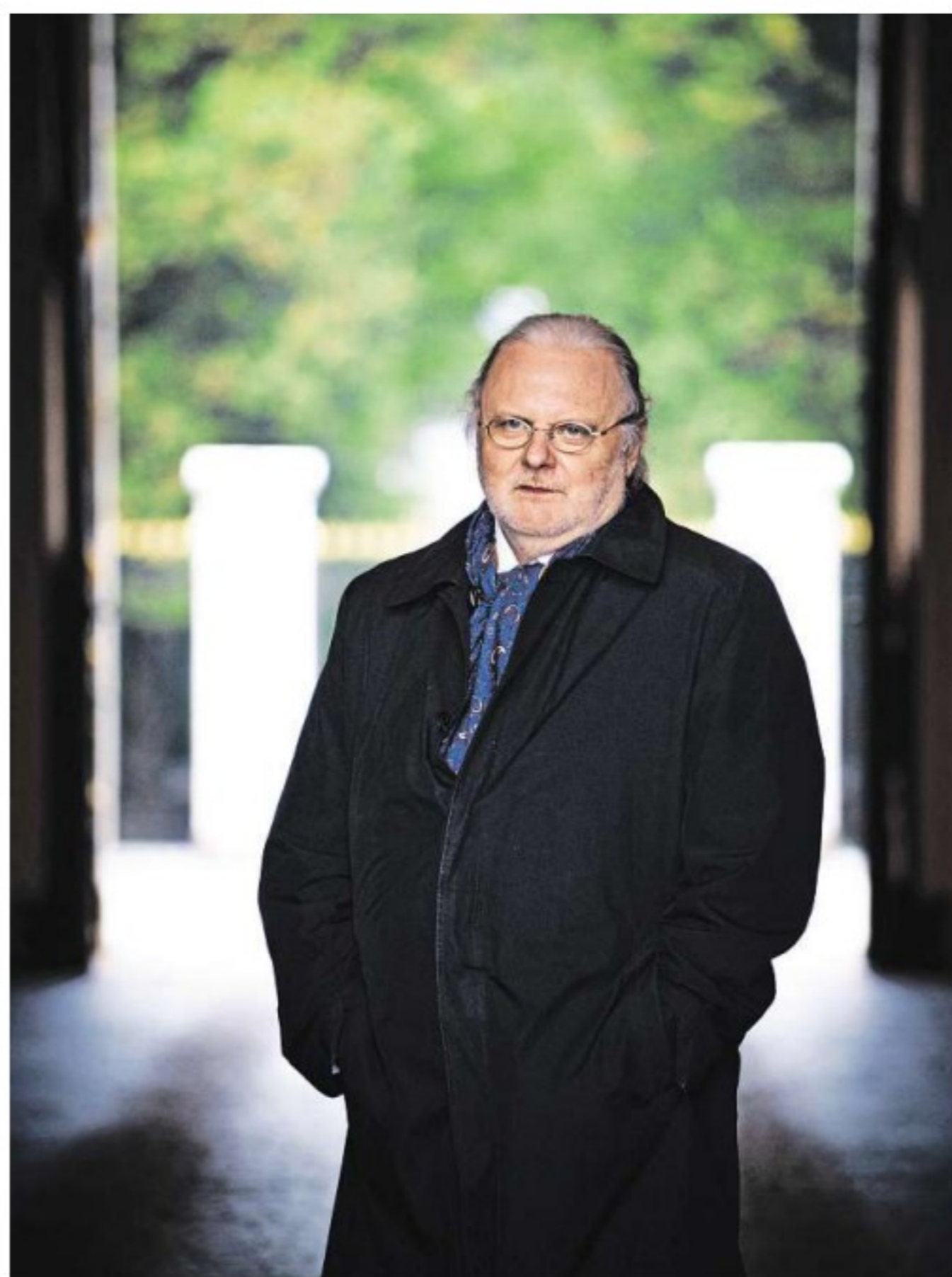
BLANCHEUR
De Jon Fosse, traduit du norvégien par Terje Sinding et Christian Bourgois, 80 p., 14 €.

Se sentant accablé d'ennui, bloqué, coincé, épuisé, un homme monte dans sa voiture pour tenter de fuir l'angoisse qui l'encerclé. Bouger lui ferait du bien. Nous sommes à la tombée du jour, à la fin de l'automne. Il roule sans but, longtemps, dans la campagne et soudain, tandis que la nuit vient, il se retrouve sur un chemin forestier où il s'enlise. Il semblerait qu'il y ait des crises existentielles auxquelles on ne puisse échapper par des moyens ordinaires.

Dans un premier temps, il étudie la manière de faire demi-tour. Cela s'avère impossible. Il va devoir aller chercher de l'aide à pied. Mais l'obscurité s'épaissit, la neige se met à tomber, recouvre tout de blanc, effaçant traces et repères. L'homme, dans sa voiture immobilisée, regarde à travers le pare-brise droit devant lui : « *Le vide. Ou le néant.* » Dès lors, le lecteur de Jon Fosse, lauréat du prix Nobel de littérature en 2023, sait que cette nouvelle, un long monologue dans lequel le personnage décrit tout ce qu'il voit, ressent et entend dans cette forêt, concerne notre destinée métaphysique. Jon Fosse, très marqué par Maître Eckhart, essaie sans cesse dans ses livres de saisir « *la présence absence* » de Dieu, de rendre visible l'invisible qui est là mais qu'un voile recouvre - à moins que ce soit notre vue qui soit sous-dimensionnée.

Une zone de transit

Dans un livre d'entretiens, l'écrivain disait : « *Quand j'écris, je dois m'engouffrer dans l'inconnu.* » Dès les premières pages de *Blancheur*, on y est, dans l'inconnu. Malgré le froid et la neige, le personnage s'enfonce dans la forêt qui devient dès lors un lieu étrange, « *vaste comme un monde à part* » où ce qui se produit excède nos façons de penser, un espace à la fois clos et illimité où les paradoxes semblent résolus. Par moments, l'homme pensera être sujet à des hallucinations. Ainsi lorsqu'une forme



L'écrivain norvégien Jon Fosse à Oslo, en Norvège, le 20 septembre 2024.

OLE BERG-RUSTEN / NTB VIA AFP/NTB VIA AFP

rester immobile et coi ou à se mettre en mouvement pour avancer, finit par interpeller « la blancheur » : « *Je suis celle que je suis* », lui répond-elle. Puis il interroge la voix de sa mère. Cette forêt serait-elle une zone de transit, un espace temporel intermédiaire entre notre petit monde et un au-delà ?

Ce récit allégorique, épuré comme un conte asiatique, pourrait être lu comme un post-scriptum à *Septologie*, le roman-fleuve de Jon Fosse qui est un chef-d'œuvre de la littérature mondiale. L'écrivain flirte ici avec l'inconnaisable, s'appuyant sur l'expérience qu'il fit à l'âge de 7 ans, après un accident qui le mena aux portes de la mort. Il avait eu alors la sensation d'être enveloppé, avec le monde entier, d'un « *léger nuage doré* » dont se dégageaient une paix et une beauté inimaginables.

Né en Norvège en 1959 dans une famille luthérienne, religion qu'il rejeta sans cesser de se poser la question du divin, fréquentant un temps les Quakers, l'écrivain est devenu catholique à 53 ans et tente depuis d'incarner la proposition chrétienne sur l'au-delà de la mort en la dénudant d'une certaine imagerie pour lui rendre sa part de mystère. Conscient qu'il est impossible de cerner l'infini dans les rets de notre langage borné, Jon Fosse explore l'idée de néant, un néant lumineux où les êtres pourraient être absorbés sans être annihilés. Le néant au sens où Maître Eckhart l'envisageait, par exemple lorsqu'il évoquait saint Paul se relevant de terre après avoir été bousculé par une voix sur le chemin de Damas : alors, les yeux ouverts, le futur apôtre des nations ne voyait rien - ce rien, ce néant, était Dieu. ■

scintillante de blancheur avance vers lui et entoure ses épaules de ce qu'il ne sait décrire autrement que comme un bras très doux : « *Comment est-ce possible* », s'interroge-t-il lorsque la nuit se referme et que la silhouette lumineuse disparaît ? « *Mais tout est possible. Tout.* »

Rien n'est impossible. » De même lorsqu'il entend la voix de sa mère, avec les mêmes intonations que celles qu'elle avait lorsqu'il était enfant. Sa mère, puis son père, qu'il voit main dans la main, seraient-ils eux aussi égarés dans cette forêt ? Le personnage, hésitant à

AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Les parents terribles

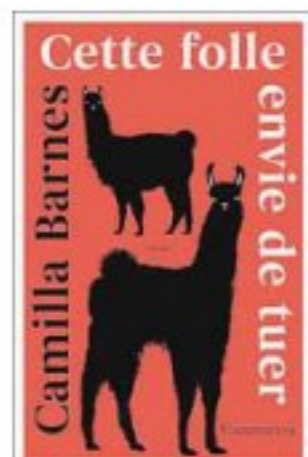
Par **Éric Neuhoff** de l'Académie française

Oui, c'est la fille. Voilà une bonne chose de faite. On n'y reviendra plus. Camilla Barnes est assez grande pour qu'on ne soit pas obligé de l'associer à Julian. Elle s'est installée en France depuis des années, mais son premier roman garde quelque chose de très anglais, humour, understatement et sens du détail. Après toute une carrière à Oxford, les parents de Miranda se sont exilés du côté de Poitiers. Bonne idée d'avoir pris sa retraite à la Forgerie, avec son toit d'ardoise et ses murs de pierre crème. Deux lamas, huit canards, cinq poules et deux chats : ils n'ont pas le temps de s'ennuyer.

Ces deux-là ne sont d'accord sur rien. Cela pimente le quotidien. Leur cadette, qui est actrice à Paris, va souvent les voir. « *Ils ont beau être dingues, il faut reconnaître qu'à chaque visite je glane quelques bonnes anecdotes.* » On en aura la preuve dans cette comédie rurale à la Tamara Drewe. Maman ne jette rien. Les congélateurs sont bourrés à craquer de nourritures périmées. Papa se met en colère pour des brouilles. Il déteste les choux de Bruxelles et le jazz, « *musique de marchand de glace* ». Cet ancien professeur de philosophie - sa spécialité était « *l'inférence valide* » - ne se complique plus les journées. « *S'il n'était pas assez bon dans un domaine, il ne s'y risquait pas. Les relations humaines étaient un de ces domaines.* » Il n'est pas rare de l'entendre conclure une conversation par : « *Je ne pense pas que les virgules soient indispensables.* » Précisons que le

monsieur est sourd comme un pot. Madame a également des défauts. Sa conduite laisse à désirer. Elle accumule les bocaux de confiture sur des étagères poussiéreuses, doit être opérée de la hanche et refuse qu'on le sache. Le livre offre certains éclairages sur le passé du couple. Il y a cette affaire Barbara, cette amie américaine qui avait habité chez eux à une époque. Miranda et son aînée Charlotte aimeraient en apprendre davantage. Un mystère se cache là-dessous. La romancière a compris ce truc tout simple : que la famille est le plus romanesque des sujets, qu'on ne connaît jamais ses parents et qu'il ne faut pas en faire un drame.

La vie circule dans ces pages. Elle est composée de chamailleries, de gin tonics, de mots de passe. À quelle date, au juste, a-t-on marché sur la Lune ? Quel est le fameux vers de Verlaine, hein ? « *Blessent mon cœur* » ou « *Bercent mon cœur* » ? Les filles ont renoncé à les reconcilier. Il leur suffit de les regarder vieillir avec un sourire agacé et attendri. Comment en vouloir à ce septuagénaire qui dit à sa petite-fille : « *Si on t'invite au restaurant et que tu ne sais pas quoi commander, choisis ce qu'il y a de plus cher* » ? et qui a peur de ne pas avoir le temps de lire *Middlemarch* avant de mourir. En plus, il a caché 5000 euros en billets dans son exemplaire de *Lucky Jim*. Son épouse, elle, soupire : « *Qu'est-ce que j'ai à me mettre pour un été sur la Côte d'Azur ? Réponse : rien, hormis ma honte* », et commente ainsi sa dernière lecture : « *Ni drôle ni intelligent. Le genre de bouquin qui plaisait à ta sœur.* » Exactement le contraire de *Cette folle envie de tuer*. Papa et Maman sont vraiment insupportables. Cela dit, ils nous manquent déjà. ■



CETTE FOLLE ENVIE DE TUER
De Camilla Barnes, traduit de l'anglais par Cécile Arnaud, Flammarion, 297 p., 22 €.

RIVAGES/NOIR

FÊTE SES 40 ANS!

DÉCOUVREZ QUATRE AUTEURS DE LA COLLECTION AU FESTIVAL QUAIS DU POLAR

ANDRÉE A. MICHAUD
BAINNADES

HÉLÈNE COUTURIER
UN HOMME RAISONNABLE

ARTHUR FRAYER-LALEIX
LA CELLULE

TRISTAN SAULLE
ET PUIS ON AURA VU LA MER

40 ANS
RIVAGES/NOIR

Didier Decoin : «Le fait divers révèle les vices et les grandeurs d'une société»

Propos recueillis par
Mohammed Aïssaoui

Didier Decoin publie *Maypops*. Également auteur d'un *Dictionnaire amoureux des faits divers* (Plon), il évoque la fascination des écrivains pour ce type d'histoire.

LE FIGARO. - Peut-on être amoureux des faits divers ?

DIDIER DECOIN. - Vous savez, on ne choisit pas d'être amoureux. On marche dans la rue, on croise un regard, et voilà. Moi, je suis tombé amoureux des faits divers. Et je ne suis pas le seul : beaucoup de romanciers s'y sont intéressés, notamment ceux qui ont travaillé pour le magazine *Détective* (Kessel, Mauriac, Gide, Simenon...). Cette fascination est presque universelle, Truman Capote, avec *De sang-froid*, en est un exemple formidable. Elle est très ancienne : elle est déjà dans la Bible, avec Caïn et Abel, qui est sans doute le premier fait divers.

Le fait divers est-il une forme moderne de tragédie ?

Oui, absolument. Tous les éléments de la tragédie y sont réunis. Prenons *Iphigénie*, l'une des tragédies qui me bouleverse le plus. Racine en a fait une héroïne presque consentante. Mais, en réalité, c'est une jeune fille livrée au sacrifice par son propre père. Elle n'a jamais voulu mourir. C'est une tragédie extraordinaire, d'une violence politique et familiale inouïe : un père qui sacrifie sa fille au nom d'intérêts supérieurs. On retrouve là tous les éléments du fait divers : le destin, la violence, l'irréparable.

Les faits divers révèlent-ils la société ou la nature humaine ?

Les deux, bien sûr. Le fait divers est un « bal démasqué » : il révèle les vices, les beautés, les grandeurs d'une société. Parfois, il en dit plus que les sciences humaines, même si celles-ci restent indispensables. Le fait divers frappe immédiatement, comme un coup de poing, dans sa nudité dramatique. Et il y a souvent une part d'explicable. Certains criminels éprouvent des remords, se transforment même profondément. J'ai en tête le cas d'une Américaine condamnée à mort qui, après une vie de violence, a connu une conversion fulgurante en prison. Elle est passée de l'horreur à une forme de lumière. Cela interroge. Ce qui m'intéresse, ce n'est pas la violence en elle-même, mais la réaction humaine face à elle : la résistance, la dignité, la révolte.

Sont-ils emblématiques d'une époque ?

Certains faits divers sont indissociables de leur époque. Landru, par exemple, appartient à un moment précis de l'histoire, tout comme le docteur Petiot pendant la guerre. De la même manière, *De sang-froid*, de Truman Capote, est lié à une certaine Amérique. Les faits divers sont souvent marqués au sceau de leur temps.

Qu'est-ce qui fait basculer un fait divers dans la littérature ?

À partir du moment où l'on devient « malhonnête », c'est-à-dire où l'on modifie la réalité. Le journaliste constate. Le romancier, lui, imagine, transforme. Quand le rêve l'emporte sur le constat, on entre en littérature.

Comment l'écrivain peut-il dépasser la réalité, qui a souvent plus de talent que la fiction ?

C'est vrai que la réalité dépasse la fiction. L'écrivain doit traiter les protagonistes comme des personnages de roman. Flaubert, avec *Madame Bovary*, est parti d'un fait réel et l'a transformé. Il a pris une liberté presque divine. Le romancier joue un peu à Dieu.

Êtes-vous attiré par les histoires, ou par les personnages ?

Par les personnages, toujours ! Ce qui déclenche l'écriture, c'est d'abord une émotion. Une émotion vive,

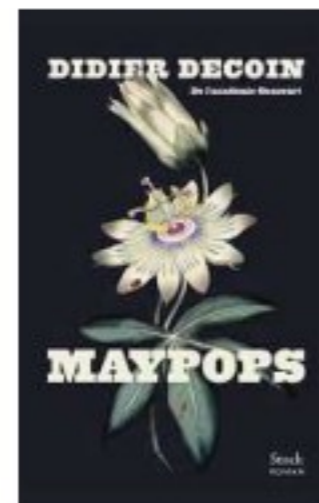
parfois une forme de sympathie instinctive pour celui qu'on désigne comme coupable. Je me dis toujours : il doit bien y avoir une part de lumière en lui. Ce sont les êtres humains qui m'intéressent. Ce sont eux qui me font écrire, qui me font dialoguer avec le monde.

Cherchez-vous à réhabiliter certaines figures ?

Oui, d'une certaine manière. Je pense que la justice ne comprend pas toujours pleinement les êtres humains. Elle applique des règles - et c'est normal -, mais elle oublie parfois les tremblements de l'âme.

Voyez-vous une évolution dans la manière dont la littérature s'empare du réel ?

Il y a aujourd'hui une tendance à l'accusation, à la sévérité. Moi, je cherche plutôt la part de lumière. C'est une démarche presque spirituelle. Je



MAYPOPS
De Didier Decoin,
Stock,
404 p., 22,50 €.

pense à la scène de la crucifixion : un des larrons reconnaît l'innocence du Christ. Ce regard-là m'émeut profondément. Chercher la lumière dans la nuit, voilà ce qui m'intéresse. Des figures comme Robert Badinter incarnent cela : défendre l'humain, même contre l'opinion générale. C'est une leçon essentielle. Je n'aurais jamais pu condamner quelqu'un à mort. Jamais. Ce qui me bouleverse dans certains faits divers, c'est l'idée qu'on n'a peut-être pas tout compris avant de juger. Le doute est essentiel. C'est d'ailleurs ce qui me touche tant dans *Douze hommes en colère*, où un seul juré refuse de condamner sans comprendre.

Vous avez écrit deux « Dictionnaire amoureux », un sur les faits divers, l'autre sur la Bible. Il y a un lien ?

(Rires.) Oui : le destin et la foi ! Mais la Bible est pleine de faits divers. Et, dans les deux cas, il y a une force supérieure - qu'on l'appelle Dieu ou autrement - qui agit sur les hommes. ■

Auteur de nombreux romans nés de véritables faits divers, Didier Decoin est particulièrement bien placé pour évoquer cette fascination des écrivains pour ce type d'histoires.
SEBASTIEN SORIANO/LE FIGARO



Des histoires révélatrices d'une époque

Justice expéditive au temps du Ku Klux Klan

Les « *maypops* » : le nom claque comme une fête, une chanson, ou un bonbon du temps de l'enfance. Il désigne une variété de passiflore, ces fleurs magnifiques qui prennent toutes les nuances de couleurs que l'on cueille au bord des chemins, dans la chaleur de la Caroline du Sud, 31°C au mois de février. On les voit sur la couverture du nouveau roman de Didier Decoin. Très vite, on comprend que ces fleurs sont le symbole fragile d'une innocence fauchée - celle de deux petites filles parties en cueillir, une fin de journée de mars 1944, et qui ne reviendront jamais. Mais aussi celle d'un jeune adolescent noir de 14 ans, accusé et condamné à mort sans preuves ni mobile en moins de trois mois. Il était si petit qu'il a fallu l'asseoir sur une Bible pour qu'il soit exécuté sur la chaise électrique.

Des décennies après, Didier Decoin rouvre le dossier. Il a toujours aimé fureter du côté des États-Unis, déjà parmi ses premiers titres, *Abraham de Brooklyn* (Prix des libraires en 1972) et *John l'Enfer* (Goncourt en 1977). L'écrivain crée un sacré duo de personnages qui vont se pencher sur

l'affaire George Junius Stinney Jr opposé à l'État de Caroline du Sud. Il y a la juge Lucy McGillish qui sera aidée par le greffier noir, le bien nommé Goliath : 2,02 mètres, 95 kg. Le dossier poussiéreux est mince, si mince que c'en est choquant pour la condamnation à mort d'un gamin.

Travail de reconstitution

De ce fait divers réel, Didier Decoin compose un roman qui emprunte aussi bien au récit d'aventure qu'au conte - c'est-à-dire une plongée dans l'âme humaine. Il réussit à mettre un suspense haletant dans une histoire dont on connaît pourtant la fin. Ce faisant, il fait aussi œuvre de peinture d'une époque en racontant cette Caroline du Sud ségrégationniste, où la violence raciale structure jusqu'au paysage. L'horreur tient autant à l'injustice flagrante qu'à la mécanique implacable qui la rend possible et, pire, presque logique.

Le travail de reconstitution est remarquable - le décor, le temps, l'époque, les hommes, on y est -, mais c'est la fiction qui le rend réel, naturel. Sans doute, tout cela est rendu possible parce qu'on « assiste » à l'histoire à travers ce duo im-

probable - l'apparence de sécheresse de la juge et le cœur tendre mais combatif du nounours greffier. À eux deux, ils créent une véritable machine à remonter le temps et donnent chair à un dossier où les archives ne sont plus des papiers, mais des larmes, du sang, des cris et des silences, beaucoup de silence.

Le Klu Klux Klan orchestre une campagne infernale. Stinney n'est aidé que par un avocat commis d'office pressé d'en finir, si bien que trente-deux jours seulement après son arrestation, le grand jury vote la comparution devant un tribunal criminel - ça ne s'était jamais vu, et tant pis si le présumé coupable n'a que 14 ans...

Fidèle à son œuvre, Decoin délaisse les grandes affaires rebattues pour explorer des zones plus discrètes, mais tout aussi révélatrices. C'est là, la grande force de *Maypops* : il révèle les failles humaines, il ne cherche pas tant à résoudre une énigme qu'à en sonder les résonances profondes de l'âme. Le roman, nous a-t-il confiés, ne rend pas la justice mais il peut tenter une réparation symbolique. Ce roman en est l'illustration poignante. ■

Anne-Sophie Kalbfleisch la petite fille, l'

Bruno Corty

Avec *Eureka dans la nuit*, paru au Rouergue l'an dernier et couronné par le prix des lecteurs Quais du polar / Le Figaro, Anne-Sophie Kalbfleisch, scientifique de profession, faisait une entrée remarquée en littérature. Dans ce premier roman, elle entraîna le lecteur dans la campagne américaine, au sein d'une bourgade isolée, et suivait le parcours de femmes décidées à fuir l'emprise des hommes.

Un an plus tard, la voici de retour avec un sujet grave traité sur un mode délicat, on allait presque dire poétique. On se souvient qu'il y a trente ans la Belgique fut dévastée par l'affaire Dutroux. Comment évoquer ce drame national sans donner au lecteur l'envie de prendre ses jambes à son cou ? Anne-Sophie Kalbfleisch a trouvé la distance pour traiter son sujet.

Au début de *Lalie en l'air*, il y a cette rencontre que fait, un été, la gamine qui donne son nom au roman. Ses parents rentrant tard chaque jour, lui, épuisé de sa journée dans le faux restaurant grec où il travaille, elle, après une journée de secrétaire dans un magasin de carrelage et une visite à son

Les grandes énigmes criminelles de l'Antiquité



LA CHRONIQUE
Jacques de Saint-Victor

Il y a, dans *Cold cases en Grèce antique*, une idée simple et presque subversive : et si les grands mythes n'étaient que des affaires criminelles mal instruites ? Avec des récits troués, des témoignages fragiles, des verdicts hâtifs ? Le livre, dirigé par Zoé Angelis et Pierre Bayard, prend cette hypothèse au pied de la lettre. Chaque contribution ouvre un dossier. Édipe, Antigone, Thésée, Orphée : autant de « cas » que l'on examine à nouveaux frais, comme le ferait un juge d'instruction revenant sur une affaire ancienne.

Le plus spectaculaire reste sans doute le meurtre de Laïos. Nous pensions connaître l'histoire : Édipe tue son père à la croisée des chemins. Mais que sait-on vraiment ? Presque rien. Des récits indirects, des témoins absents ou peu fiables, une scène jamais montrée. En reprenant les pièces du dossier, un des auteurs en arrive à une hypothèse déconcertante : et si Édipe n'était pas le coupable ? Et si, plus troublant encore, le chœur - cette instance supposée neutre - avait contribué à orienter l'accusation ? D'un coup, la tragédie change de nature : elle devient une erreur judiciaire.

Mais c'est avec Antigone que le livre touche à quelque chose de plus dérangeant encore. Car Antigone, dans notre imaginaire, n'est pas une suspecte : c'est une héroïne. Une figure de la conscience humaine contre la loi injuste de la cité, une figure de la justice naturelle contre la loi positive. Or la contribution de Pierre Bayard entreprend précisément de fissurer cette évidence.

Cet essai réveille des textes que l'on croyait figés. Il oblige à relire ce que l'on pensait connaître. Et surtout, il rappelle une chose simple : qu'un récit, même canonique, n'est jamais à l'abri du doute

L'énigme est connue : comment Antigone a-t-elle pu accomplir les rites funéraires pour son frère alors même que le roi Créon le lui avait interdit ? La tradition répond : par respect du droit naturel. Mais l'enquête, elle, pose des questions plus prosaïques. Qui a vu quoi ? À quel moment ? Dans quelles conditions matérielles ? Et surtout : Antigone dit-elle toute la vérité ?

Le soupçon s'insinue. Non pas nécessairement pour accuser frontalement, mais pour troubler l'image trop parfaite que nous avons construite. Car enfin, Antigone revendique son geste avec une

telle assurance qu'elle en devient presque suspecte. Et si elle avait couvert quelqu'un ? Et si l'acte lui-même était moins clair qu'elle ne le prétend ?

Ce déplacement est décisif. Il ne s'agit plus seulement de relire un mythe, mais de s'attaquer à une icône morale. Là où la tradition voyait une figure de résistance, le livre introduit une zone d'incertitude. Antigone n'est plus seulement celle qui a raison contre la loi ; elle devient un personnage pris dans une situation plus trouble, où la vérité elle-même vacille.

Même remise en cause dans l'étude consacrée à Thésée. Le roi athénien, souvent présenté comme un souverain juste, apparaît ici sous un jour plus inquiétant. Jugements précipités, absence d'enquête, pouvoir exercé sans contrôle : tout concourt à dessiner le portrait d'un roi qui confond autorité et arbitraire. Là encore, le « cold case » ne sert pas à innocenter, mais à déplacer la responsabilité.

L'un des chapitres les plus réussis est sans doute celui consacré à Hérodoté. Dans le récit du voleur et du roi Rhampsinite, tout semble suivre les règles d'une intrigue criminelle : un crime, une ruse, un dénouement. Mais à y regarder de près, l'affaire reste irrésolue. On ne sait pas quel frère a tué l'autre, ni même si un meurtre a réellement eu lieu. Le récit se termine, mais la vérité s'échappe. Comme si, dès l'Antiquité, certaines histoires refusaient d'être closes.

C'est là que le livre est le plus convaincant : lorsqu'il montre que les textes résistent à l'interprétation, qu'ils contiennent eux-mêmes leurs propres failles. Ces études ne sont pas des lubies académiques ; les silences, les contradictions, les zones d'ombre sont déjà dans les mythes. Au fond, ces enquêtes ne résolvent rien. Elles dérangent.

Cet essai réveille des textes que l'on croyait figés. Il oblige à relire ce que l'on pensait connaître. Et surtout, il rappelle une chose simple : qu'un récit, même canonique, n'est jamais à l'abri du doute. Il nous laisse avec cette inquiétude salutaire : nous avons lu les mythes comme on rend un verdict trop vite - avec le besoin de conclure, plutôt qu'avec la patience de



COLD CASES EN GRÈCE ANTIQUE
Sous la direction de Pierre Bayard et Zoé Angelis, CNRS Éditions, 192 p., 23 €.

comprendre. Et si, au fond, le véritable scandale n'était pas qu'Édipe ait pu être innocent, ou qu'Antigone ne soit pas aussi irrécusable qu'on le croit, mais que nous ayons eu besoin de les croire coupables ou héroïques, pour ne pas avoir à douter de nos propres jugements ?

Le triple meurtre qui fascina Michel Foucault



« **M**oi Pierre Rivière ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère... » Ainsi débute le célèbre mémoire rédigé à la hâte par le jeune paysan normand Pierre Rivière, quelques jours après avoir perpétré un carnage abominable à coups de serpe. Nous sommes en 1835 dans un village du Calvados et Pierre Rivière a 20 ans. Les médecins et les aliénistes, ancêtres de nos psychiatres, mais aussi les magistrats qui se penchent sur son cas, ne sont pas d'accord sur le sens à donner à son acte.

« Bizarre » et asocial depuis toujours, le jeune Rivière est-il fou ou idiot comme certains le prétendent et donc irresponsable, ou au contraire intelligent et manipulateur ? Que penser de son mémoire de plusieurs dizaines de pages où il justifie son crime pour « libérer » son père de la persécution de sa mère, Victoire, qu'il accuse de pousser au suicide celui dont

elle ne peut se séparer, le divorce ayant été banni par le code civil ? Que penser enfin d'une confession aussi bien écrite alors même que le jeune paysan a passé si peu de temps sur les bancs de l'école ?

« Je ne suis pas tombé sur un certificat médical, je suis tombé sur un langage extraordinaire qui n'était pas celui d'un médecin. J'ai lu ça dans la soirée et j'ai été subjugué », expliquera Michel Foucault

peu après avoir découvert ce mémoire et l'avoir fait éditer en 1973 chez Gallimard. Ce qui intéresse au premier chef l'auteur de *Surveiller et Punir* est le caractère définitivement étrange de ce texte « dans la beauté duquel les uns verront une preuve de raison, donc la

raison de condamner à mort, les autres un signe de folie, donc la raison de l'enfermer à vie ».

Condamné à mort, le jeune homme, qui se pendra quelques années plus tard dans sa cellule, sera gracié par un Louis Philippe sensible aux arguments de ceux qui plaident la folie. C'est justement ce diagnostic que l'anthropologue Jeanne Favret-Saada, qui avait participé au séminaire que Foucault avait consacré à l'affaire Rivière au Collège de France, conteste dans *L'Impossible Famille Rivière* où elle expose les pièces du dossier et propose un commentaire du mémoire du criminel.

Restaurer « l'ordre patriarcal »

Au passage, l'auteur des *Mots, la Mort, les Sorts*, ouvrage d'ethnologie consacré à la sorcellerie dans le bocage mayennais, fait un sort à l'analyse de psychanalystes qui, à l'instar d'Elisabeth Roudinesco, ont voulu voir chez celui qu'ils qualifient de « Schreber du pauvre » une illustration de la théorie lacanienne de la psychose. « Pendant une dizaine

d'années, les interventions énergiques de Foucault dans les débats avaient empêché l'annexion de l'affaire Rivière par les psys. Au tournant du XX^e siècle, ce sont pourtant les praticiens qui dominent l'interprétation du mémoire et du cas de ce paysan du XIX^e siècle ». Pour Jeanne Favret-Saada, le jeune Rivière n'est pas tant psychotique que victime d'une situation familiale où le pouvoir est à front renversé puisque celui qui devrait l'exercer, son père, en est dépossédé par celle qui refuse de vivre avec lui et le prive de deux de ses enfants.

En vengeant la puissance paternelle niée par une mère qui ne l'aime pas et qu'il déteste, le jeune Rivière a été victime de son désir de restaurer « l'ordre patriarcal » fondé sur la « domination masculine », explique l'auteur. Selon elle, les juges qui, vingt ans durant, avaient donné raison à Victoire lors des procédures qu'elle avait engagées contre son mari, avaient d'autant plus perturbé l'adolescent. Foucault, dont on sait qu'il était peu féministe mais fasciné par la transgression, aurait-il été séduit par cette interprétation ? Pas sûr... ■

ces

Kalbfleisch, l'homme et les ogres

vieux père, Lalie est livrée à elle-même. Sa sœur ne pense qu'aux garçons et n'a plus le temps de jouer. Alors Lalie s'évade et se promène dans la campagne, pousse jusqu'à l'Ancien Canal. « Le chemin étale des gravats vert et or à tes pieds. Tes narines inspirent une odeur douce, de feuilles confites au soleil, d'herbes moites, d'écorce fraîche. » La romancière a choisi la deuxième personne du singulier pour son roman. Quand Lalie rencontre « monsieur Mark », elle dira « vous ». Toujours à distance.

Entre la gamine et l'homme mûr, une amitié va naître après plusieurs visites de l'enfant, curieuse, intriguée. Monsieur



LALIE EN L'AIR
D'Anne-Sophie Kalbfleisch, Le Rouergue, 125 p., 18 €.

Mark avec son drôle d'accent se montre gentil, attentionné. À la demande de Lalie, il l'aide à rédiger un devoir sur les castors. Monsieur Mark en connaît un rayon sur les choses de la nature, les animaux, les insectes, les fleurs. « En plus de la langue des plan-

tes, il connaît le flamand et le latin. » Lalie, qui n'était pas brillante à l'école, fait de beaux progrès. Elle apprend à siffler dans un appeau. À plusieurs reprises, ses parents, la voyant rentrer tard, la questionnent. Lalie élude. « Tu aimes qu'il soit ton secret, une pierre phosphorescente cachée au fond d'un tiroir que tu peux admirer quand tu le souhaites. »

Le ver est dans le fruit
Les parents finissent par connaître son secret mais ne se formalisent pas trop. Tout juste si le père dit qu'il passera voir ce voisin qui s'occupe si bien de sa fille. La copine de Lalie, elle, ne trouve pas la situation normale. Le temps passe et des adolescents, garçons et filles, disparaissent dans le pays. Tout à coup, « monsieur Mark », le solitaire, intrigue, dénote, fait tache. On n'a pas idée de se prendre d'affection pour une gamine quand on est un adulte normal. Lalie a beau affirmer que c'est son ami, « que vaut la parole d'un enfant quand un homme fait un coupable idéal ? ». Le ver est dans le fruit. La paranoïa s'empare des familles. La Belgique entre dans de longues ténèbres.

Ce roman pudique et sensible, jamais tape-à-l'œil, pose avec délicatesse de bonnes questions. C'est une vraie belle réussite. ■

Isabelle Spaak

Une infirmière strasbourgeoise d'origine modeste (Jeanine Keller), une jeune et riche danseuse américaine « toute vibrante de vie » en visite à Paris (Jean Koven), un apprenti publicitaire parisien (Roger Le Blond), un prétendu agent immobilier (Fritz Frommer), un chauffeur de maître (Joseph Couffy)... De juillet à fin novembre 1937, six personnes de situations diverses ont été tuées. Toutes d'une balle dans la nuque. Exceptée la jolie danseuse qui a été étranglée. Mode de recrutement ? Rendez-vous de hasard, par petites annonces, ou dans des halls de palaces. Mobiles ? Tous crapuleux. Parfois pour une simple poignée de billets. Voir une saugrenue demande de rançon. L'auteur des crimes : Eugène Weidemann, un ressortissant allemand, secondé par une bande de pieds nickelés.

Équipée meurtrière

En pleine euphorie de l'Exposition universelle qui attire tous les regards vers la capitale française alors que le contexte est particulièrement tendu entre, d'une

part le Front populaire, de l'autre la Cagoule, un groupuscule d'extrême droite, les enquêtes chargées de ces disparitions inquiétantes penchent d'abord pour des assassinats politiques. Avant qu'une série de coïncidences ne conduisent au meurtrier réfugié dans une villa aux environs de Paris. Exhibée à la une des journaux avec un bandage autour du crâne, conséquence des coups de marteaux qu'il a reçus sur la tête lors de son arrestation mouvementée, la photo de ce bel homme, de taille et de



L'AFFAIRE EUGÈNE WEIDMANN
De Cyril Gay, 10-18, « Polar », 4 vol., 32 p., 4,95 € chacun.

prestance impressionnantes, lui vaut d'être aussitôt surnommé le « tueur au regard de velours ».

Son équipe meurtrière fait les gros titres, chaque corps sorti de terre est prétexte à l'hystérie collective d'une foule qui assiste en direct aux exhu-

mations. Comme elle assistera ensuite au « procès spectacle » puis à l'exécution de Weidemann en place publique le 17 juin 1939, quelques mois avant la déclaration de guerre. Que ce soit pour la rapidité de la chronologie meurtrière, le profil intrigant de l'auteur, mais aussi la fascination que ce dernier a exercée sur le public, surtout féminin, ses groupies surnommées les « weidminettes », ce fait divers a marqué les esprits avant d'être balayé par le conflit mondial.

En le ressuscitant sous la forme d'un feuilleton illustré de documents d'époque et publié en quatre épisodes de 32 pages, chacun durant un mois, les Éditions 10-18 ont eu la riche idée de combiner l'attrait actuel pour le « true crime » avec les trépignements d'un récit historique. Pour accentuer le suspense, chaque libelle est assorti d'une énigme. La solution à découvrir dans l'épisode suivant. Portée par l'écriture sobre de Cyril Gay, spécialiste de la littérature du réel et de la non-fiction, cette présentation feuilletonnée à la façon des *Mystères de Paris*, roman-fleuve d'Eugène Sue publié dans le *Journal des débats* (de juin 1842 à octobre 1843), devrait ravir les amateurs de série télévisée. Et pourquoi pas, les faire revenir au texte. Le vrai défi. ■

Dolores Redondo : « Au Pays basque, secrets et légendes ont la vie dure »

Propos recueillis par
Bruno Corty

Entre la vallée de Malerreka et celle du Baztan, au Pays basque espagnol, on ne compte plus les gouffres. C'est au fond de l'un d'eux que, début 2020, alors que s'étend une épidémie qui va bientôt ravager le monde, Nash Elizondo, spéléologue et psychologue médico-légale, vient de retrouver le corps d'une gamine disparue depuis trois ans. Ainsi débute *Celles qui ne dorment pas*, le nouveau roman noir de Dolores Redondo, la reine du polar espagnol, traduite en trente-huit langues et adaptée avec réussite sur Netflix. Une romancière née à Saint-Sébastien, au cœur de ce Pays basque espagnol dont elle parle si bien, entre superstitions et légendes, qu'on retrouvera en rencontre exceptionnelle avec *Le Figaro littéraire* au festival Quais du polar de Lyon, samedi 4 avril, à 12h30, dans le grand salon de l'hôtel de ville.

LE FIGARO. - Après quatre romans dominés par la figure de l'enquêtrice Amaia Salazar, qu'on retrouve dans votre nouveau roman en second rôle, vous lancez un nouveau personnage, Nash Elizondo, psychologue médico-légale. Drôle de métier, non ?

DOLORES REDONDO. - C'est un métier

réel ! On retrouve ces spécialistes dans le cas d'histoires mettant en scène des personnes qui ne peuvent pas parler, des jeunes enfants ou des gens avec un langage non verbal. Le langage corporel devient alors très important. On fait plus rarement appel à eux pour des autopsies. Ou alors quand les corps sont trop



Le dernier roman, de Dolores Redondo est une enquête à cheval sur plusieurs siècles.

MANTOVANI GALLIMARD/OPALE.PHOTO

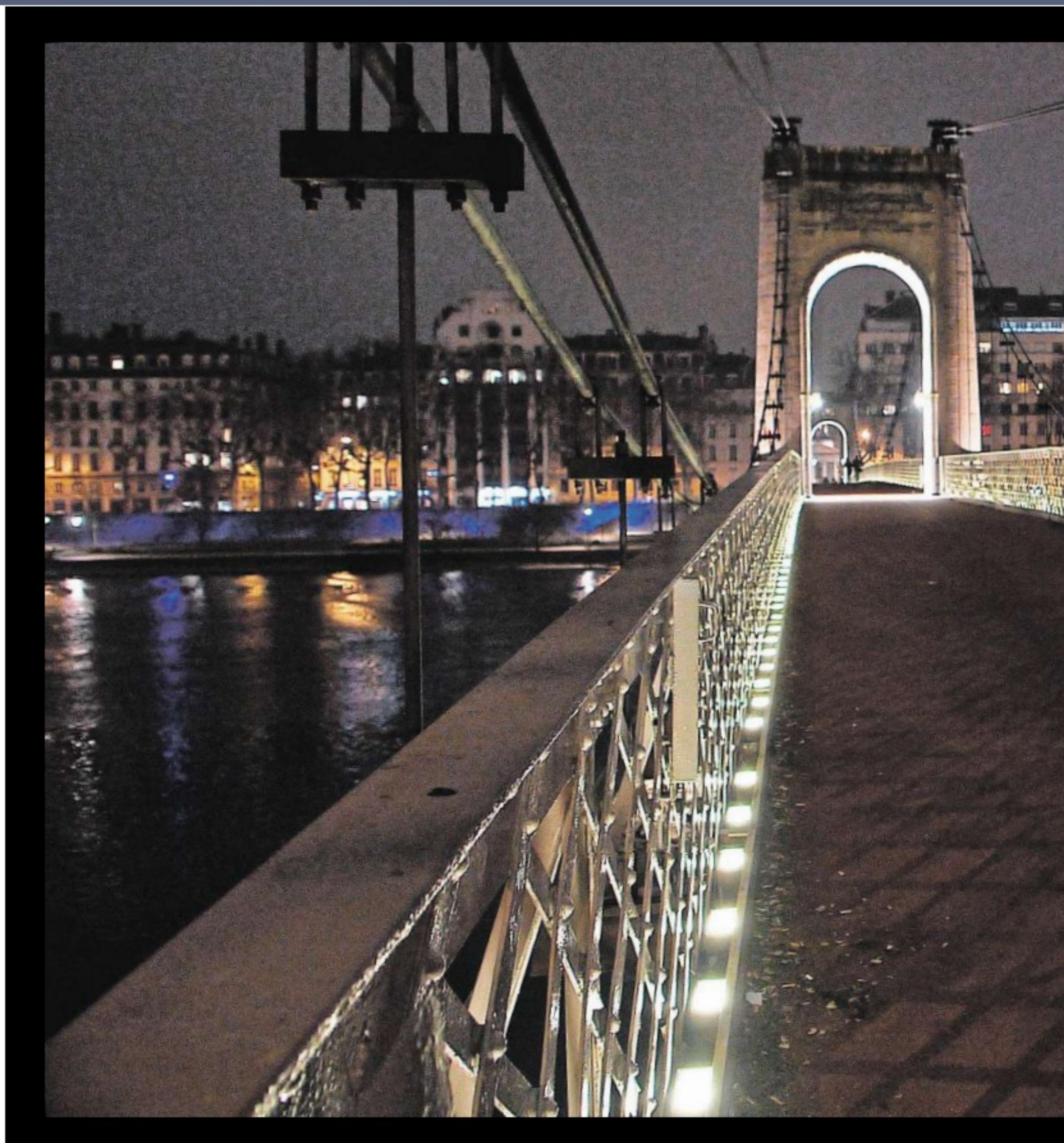
abîmés ou dans les affaires où il n'y a pas de corps ! Ce métier est apparu au moment de la création de la victimologie. Quand il y a des disparitions, des fugues, des suicides, il faut établir des profils psychologiques. Dans chaque tribunal, on fait appel à ces psychologues. Lesquels m'ont souvent remerciée de faire connaître cette profession un peu abstraite !

Ces psychologues ont-ils les mêmes pouvoirs que les policiers ?

Non, ils n'ont aucune des facilités liées au travail de policier : pas d'arme, pas de droit de pénétrer chez les gens... Ils utilisent leur capacité d'empathie pour faire parler les gens. À leurs yeux, le mensonge est aussi important que le reste de l'enquête. Un légiste qui n'arrive pas à établir des conclusions après une autopsie fait donc appel à eux. Pour



CELLES QUI NE DORMENT PAS
De Dolores Redondo, traduit de l'espagnol par Isabelle Gagnon, Gallimard, « Série noire », 585 p., 21 €.



ce roman, je me suis inspirée de la mort réelle d'un garçon qu'on avait retrouvé au fond d'un gouffre et qui avait plus de quatre cents marques sur le corps !

Plus que jamais, la place des femmes semble essentielle dans votre nouveau roman. Une enquêtrice, une psychologue, trois femmes qui tiennent un funérarium et d'autres encore dominent l'intrigue. Pourquoi ?

Si je vous dis que 72 % de mes lecteurs sont des lectrices, vous ne serez donc pas surpris ! Plus sérieusement, il faut savoir que dans la région de Saint-Sébastien et Elizondo, au XV^e siècle, en 1450, très précisément, la plupart des hommes sont partis en Amérique du Sud pour essayer

de faire fortune, notamment dans la Compagnie de Caracas. Un matriarcat s'est installé, une communauté très puissante où les femmes accouchaient seules et élevaient seules les enfants. Il existait une vraie sororité au sein de cette communauté. Quand les hommes rentraient, en général au bout de deux ans, ils n'avaient plus rien à faire et plus vraiment leur place.

Ces mêmes femmes puissantes qui seront visées par l'Inquisition ?

Dans cette région où je situe mon enquête, la vie est rude, avec une géographie particulière composée de torrents, de gouffres, de grottes. À une époque antérieure au christianisme, les gens

d'ici faisaient des offrandes à la déesse mère Mari, qui vivait dans les failles. Dans une grande partie du Pays basque, espagnol mais aussi français, l'Inquisition menée par Salazar Y Frias est intervenue avec une grande fermeté, interdisant les croyances jugées païennes et accusant les femmes de sorcellerie. Quand elles n'étaient pas brûlées, on les jetait vivantes dans des gouffres et on les recouvrait d'herbes censées les empêcher d'en sortir !

Cet inquisiteur, dont l'inspectrice Amaia porte le nom, a été mandaté pour traquer le démon du Baztan. Pourtant, il semble n'avoir pas réussi à vraiment éradiquer les croyances

Bernard Minier : le maître du monde est-il un tueur en série ?

Le quatorzième thriller de Bernard Minier depuis *Glacé* en 2011, va sans doute étonner, déstabiliser peut-être, ses innombrables lecteurs. D'abord, ce n'est pas un volume qui relève de la série Martin Servaz, son personnage fétiche apparu dans neuf romans. *Ruptures* marque le retour de la jeune Espagnole Lucia Guerrero, enquêtrice de la Guardia Civil, imaginée par Minier qui la mettra en scène pour la première fois en 2022 dans *Lucía*, et deux ans plus tard dans *Les Effacés*. Deux bons thrillers, très bien accueillis en Espagne, preuve que le romancier a eu raison de prendre des risques en mettant un peu de côté son flic français pour donner vie à une jeune femme étrangère au caractère trempé.

Dans *Ruptures*, Minier prend un autre risque : celui de traiter un sujet brûlant, la mainmise sur le monde par les géants de la tech. Risque car aussi obstinée qu'elle soit, Lucia Guerrero est un tout petit poisson et un personnage secondaire en comparaison d'un Milton Gail, fondateur de StarCo, Starhub, Orbit et autres marques qui révolutionnent nos sociétés. Un Milton Gail aussi génial qu'insupportable, homme riche aux pouvoirs sans limites, à tu et à toi avec le président des États-Unis d'Amérique... Bref, il est facile de reconnaître dans ce personnage le fantasme Elon Musk, l'homme aux mille projets, dont celui

qui consiste à coloniser Mars, grâce à ses fusées, la Terre n'étant plus à ses yeux un endroit sûr et susceptible d'éviter la destruction après un troisième conflit mondial.

Panne électrique géante

Au début de *Ruptures*, une femme de l'une de ses entreprises implantée à Madrid est retrouvée morte sur une route déserte. Ce meurtre intervient un jour particulier pour l'Espagne, le 28 avril 2025, qui vit le pays totalement paralysé par la plus grande panne électrique jamais vue. Paniquée à l'idée de savoir son vieux père privé de son respirateur artificiel, Emma Bosch (clin d'œil à Connel-

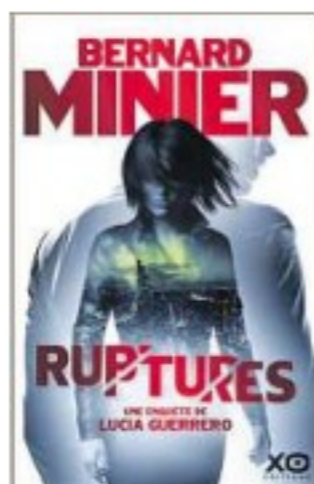
RUPTURES
De Bernard Minier, XO, 541 p., 22,90 €.

ly?) quitte son travail et tente, malgré des embouteillages déments, de le rejoindre. Quelqu'un en a décidé autrement. Lucia Guerrero et son équipe sont sur l'affaire qui prend un tour horrible lorsqu'on apprend que la victime était enceinte. Le prince de la tech, Milton Gail, se trouvant à Madrid au même moment, Lucia, qui n'a peur de rien, décide de l'interroger. Puis elle découvre, rapi-

dement, qu'une autre femme enceinte travaillant pour Milton Gail, est morte peu avant à Bruxelles.

C'est le début d'un long jeu de chat et de la souris entre la tenace flicquette espagnole et le magnat plein de morgue. Milton Gail n'aime rien tant que les défis et, quittant l'Espagne à bord de son jet privé, il sait qu'il n'en a pas terminé avec la jeune femme. Laquelle contacte son mentor du FBI qui l'informe de la situation catastrophique de son service et du pays tout entier depuis que l'Administration américaine a changé de main en 2024. Cet homme en qui elle a toute confiance l'invite à faire très attention.

Évidemment, Lucia va se lancer bille en tête, à peine arrivée aux États-Unis, dans une enquête sur le milliardaire et sur sa garde rapprochée, aussi mystérieuse que dévouée à son maître. C'est à Seattle que l'essentiel de l'affaire va se jouer et se dénouer. Il faut le dire sans ambages : Bernard Minier a réussi son pari d'aborder, au moyen de la fiction, une thématique actuelle, fascinante et angoissante, le progrès fulgurant de l'intelligence artificielle couplée à la robotique. On n'en dira pas plus si ce n'est que *Ruptures*, comme l'a avancé un excellent critique de polar récemment, se lit un peu comme un James Bond. Ce qui n'est pas négatif, au contraire, mais ce qui donne une idée de la manière dont ce roman fonctionne. On est très loin des enquêtes de Martin Servaz et même de celles menées en Espagne par Lucia. ■ B. C.



Arthur Frayer-Laleix : l'impossible évasion

Nouveau venu dans l'écurie Rivages, qui fête cette année ses quarante années d'existence depuis sa création par François Guérif, Arthur Frayer-Laleix est reporter indépendant. Celui qui vit et travaille actuellement au Kenya s'est fait connaître en publiant plusieurs enquêtes journalistiques dont une, *Dans la peau d'un maton* (Fayard, 2011), est sans doute à l'origine de ce premier roman.

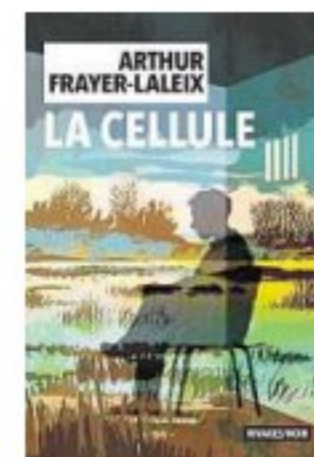
La Cellule, c'est l'histoire, dans une maison d'arrêt bâtie dans les marais, d'une disparition incompréhensible. Une nuit, un détenu condamné à trois ans de prison pour avoir renversé et tué une conductrice alors qu'il était sous l'emprise de stupéfiants s'est tout bonnement volatilisé de sa cellule. Aucun indice, aucun témoin dans et hors de sa cellule. À croire que l'homme s'est transformé en passe-muraille à la Marcel Aymé.

Drame familial

Le problème, c'est que le gardien de prison de garde ce soir-là est incapable de justifier cette évasion et est immédiatement suspendu par l'administration pénitentiaire. La gendarmerie a installé des barrages dans toute la région, elle a quadrillé une partie de l'immense zone autour de la prison, mais l'homme a priori en cavale, a pu se réfugier et se cacher dans ce décor aussi inquiétant que protecteur pour un fugitif. Hanté par un drame familial, Max, le surveillant sur la touche, décide de partir à la

recherche du détenu, aidé par des surveillants en activité. Un vieil homme suit de près cette étrange affaire pour tout le monde mais pas pour lui. Il sait que dans l'ancien monastère transformé en maison d'arrêt, une évasion a déjà eu lieu des années plus tôt. Il le sait car, à l'époque, lui aussi était surveillant, comme Max.

Tout en menant son intrigue sans faille, comme un vieux routier du genre, Arthur Frayer-Laleix ajoute une touche littéraire, pas toujours fréquente sur la planète polar, à son histoire. « Max relâcha la branche qui lui barrait le passage et le bois fouetta l'air comme un ressort. La piste qu'il suivait depuis trente minutes n'était qu'une esquisse au milieu des mûriers sauvages et des bouleaux. Le soleil dorait la nature (...) Tout autour, les rigoles du marais ressemblaient aux brisures d'un miroir. Le givre avait décollé l'écorce des troncs et donné à la terre la dureté de l'acier. »



LA CELLULE,
D'Arthur Frayer-Laleix, « Rivages/Noir », 224 p., 20 €.

Bien sûr l'histoire est beaucoup plus complexe que prévu. Des mensonges, des omissions, des oublis entourent la disparition du dénommé Damien De Jésus. On saute un polar original, bien construit et bien écrit. ■ B. C.



La presqu'île de Lyon à l'heure du polar

La 22^e édition du festival international Quais du Polar se tiendra du 3 au 5 avril. Quelque 133 auteurs français et étrangers sont attendus. «Le Figaro» y présentera de nombreuses rencontres et décernera le prix des lecteurs Quais du polar.

païennes et les superstitions...

Les gens de la région sont incroyables. Sur un village de quelques milliers d'âmes, quand on a interrogé la population sur ces cultes interdits, il y a eu 1800 autodénoncations et 1500 dénonciations! Comment l'inquisiteur pouvait-il s'en sortir face à cette situation? Il n'allait pas tuer tous ces gens. Il a donc stoppé ses investigations. À partir de cette date, l'Inquisition ayant cessé d'intervenir, les légendes ont eu toute la place pour perdurer.

Cette région, votre région, et cette population sont vraiment uniques. Vous écrivez: «Dans ces vallées, on n'aime pas déterrer les morts

ni révéler des vérités», et pourtant, qu'est-ce qu'on parle! Cette région est riche de multiples dimensions. Elle a cette géographie dont nous avons parlé. Ces légendes, ces secrets nombreux. Elle a eu la présence des Cathares. Elle a été une zone de contrebande pendant la Guerre civile. Vous savez, ici, le sport national, c'est le «tuku-tuku», le royaume des ragots. Tout le monde a des secrets mais comme tous ces gens chuchotent, murmurent, cancanent, tout le monde connaît la teneur des secrets de tout le monde! Ce peuple des Vallées tranquilles, qui est aussi un peuple de montagnards, ne fait pas facilement confiance, mais, après, c'est à la vie à la mort.

Savez-vous si le succès de vos romans et de leur adaptation sur Netflix a attiré des touristes dans la vallée du Baztan comme ce fut le cas à Ystad, cette petite ville de Suède, après la série de romans et d'adaptations de Henning Mankell? Oui! Mon premier roman est sorti juste après la grande crise de 2008 en Espagne. Les gens devaient aller travailler à Saint-Sébastien, à Pamplune... Et les romans sont sortis, puis les films, qui ont créé des emplois. On a construit un commissariat, un hôtel, une pâtisserie... Vous savez, le touriste littéraire ne vient pas pour le Burger King mais il recherche la tradition, le gâteau local et les histoires qui vont avec. ■

Fred Vargas : sur les traces de Gérard de Nerval et de Lauren Bacall

Grande nouvelle! Fred Vargas est de retour. Trois ans après *Sur la dalle*, qui nous avait laissés sur notre faim, la reine du « Rompol », genre inventé par elle et pour elle, fête ses quatre décennies de publication en beauté. C'était en 1986 au « Masque » avec *Les Jeux de l'amour et de la mort*. Depuis, l'auteur de *Pars vite et reviens tard* (2001), *L'Armée furieuse* (2011), *Quand sort la recluse* (2017) nous a souvent régales avec les enquêtes du commissaire Adamsberg, rêveur impénitent, contemplatif aux raisonnements souvent compréhensibles de lui seul, mais enquêteur hors pair.

Et puis, autour de lui, il y a sa précieuse équipe aux talents multiples, hommes et femmes, originaux, décalés, doués autant pour l'action que pour la réflexion. Le seul auteur qui fasse penser un peu à l'univers créé par Fred Vargas, c'est Ed McBain, l'Américain inventeur de la brigade du 87^e District d'Isola, ville fictive calquée sur New York. McBain utilisera le personnage de Steve Carella et sa troupe dans 53 romans, écrits sur une période d'un demi-siècle! Fred Vargas n'en est pas là. Et il y a chez elle une poésie, un côté ludique, leste avec les mots, qui échappaient complètement à l'Américain.

Dans *Une unique lueur*, elle imagine un meurtre étrange. On retrouve, dans une rue de Paris, une jeune femme d'une exceptionnelle beauté, reposant

sur le pavé. Il faut toute l'intuition d'Adamsberg pour deviner que, sous sa veste, il y a un trou au niveau du cœur.

Mais ce n'est pas tout. L'assassin a laissé des fleurs près de sa victime, lui a enfilé une alliance au doigt, un bracelet au poignet avec un sifflet et a maquillé sa victime. Enfin, il l'a vêtue d'un tailleur pied-de-poule aux épaules carrées et à la taille cintrée. Un comportement criminel pour le moins étrange, qui va déclencher chez notre commissaire une série

UNE UNIQUE LUEUR
De Fred Vargas, Flammarion, 523 p., 23 €. En librairie le 8 avril.

de divagations et de déambulations, de coq-à-l'âne, d'associations a priori ineptes, qui vont passablement inquiéter son équipe, pourtant habituée à ses comportements erratiques.

Un tour de force

Une deuxième victime va très vite apparaître et le modus operandi de l'assassin, se répéter à l'identique. L'équipe va aussi s'enrichir de nouveaux enquêteurs. Un aristocrate, tout droit



Niko Tackian: terminus Danube

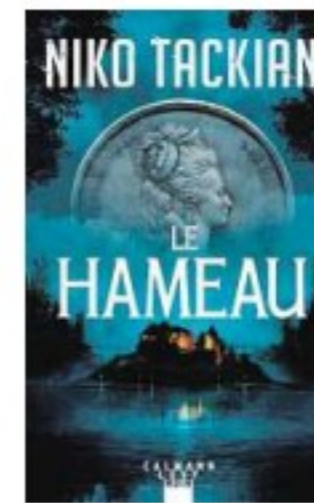
Depuis vingt ans, Niko Tackian poursuit en librairie, rayon thriller et rayon BD, et à la télévision, comme scénariste (la série *Alex Hugo*, par exemple, avec Franck Thilliez) et réalisateur, une œuvre originale et percutante. Son nouveau roman, *Le Hameau*, est un excellent cru. Il y mêle les destins de trois personnages un peu perdus pour différentes raisons. Il y a Paul, chauffeur de bus qui vit au quotidien la violence des Parisiens et tente d'apaiser les tensions. Abandonné par son père lorsqu'il était enfant, il n'a plus que sa pauvre mère, atteinte d'Alzheimer, qui végète dans un Ehpad. Il y a Dmitri, un violoniste qui se retrouve malgré lui sur le champ de bataille qui voit s'affronter à mort Ukrainiens et Russes. Et puis il y a Léna, qui, pour survivre, travaille à Berlin dans un institut de massage qui n'est rien d'autre qu'un lieu de passes et où sa situation est de plus en plus critique.

Tandis que Dmitri va tout faire pour quitter la terre ukrainienne gorgée de sang, Paul et Léna vont tous les deux voir leur existence chamboulée par l'intrusion d'une tragédie familiale. Pour Paul, c'est un courrier de son père qui lui annonce qu'il s'est donné la mort et souhaite se faire pardonner. Dans l'enveloppe qu'il a reçue, en provenance de Vienne, Autriche, Paul découvre une médaille avec une femme portant perruque et une lettre qui se termine par ces mots énigmatiques: « Cette pièce est un pont qu'il va te falloir traverser. Je te souhaite de trouver de l'autre côté ce que moi, je n'ai pas su chercher. » Pour Léna, c'est une convocation de la police allemande qui l'informe que le corps de sa sœur Hope, dont elle n'avait plus de nouvelles depuis

un certain temps, a été retrouvé dans le Danube.

Le hameau de Marie-Antoinette

Paul et Léna vont se lancer dans une enquête, lui pour comprendre quel mystérieux héritage lui a laissé ce père absent depuis toujours, elle, pour savoir ce qui a bien pu arriver à sa sœur. Dmitri, lui, a décidé de sacrifier son précieux violon pour s'échapper et gagner, grâce à des navires de fortune empruntant le Danube, le plus long fleuve d'Europe, l'Allemagne ou l'Autriche.



LE HAMEAU
De Niko Tackian, Calmann Lévy «Noir», 353 p., 20,50 €.

Bien sûr, le romancier retors fait converger leurs routes vers un endroit mystérieux baptisé le Hameau. Oui, comme le Hameau de Marie-Antoinette à Versailles, un lieu idyllique à deux pas de Paris

où, tandis que la foule grondait et s'appropriait à envahir le domaine royal, des gens portant de beaux habits se détendaient en écoutant de la belle musique...

Depuis *Avalanche Hôtel* (2019) et *Celle qui pleurait sous l'eau* (2020), on attendait que Tackian, l'homme à l'imagination débridée, nous propose un thriller aussi implacable, mené à un train d'enfer. On le tient avec *Le Hameau*, qu'on ne lâche pas un instant. Dans un château caché d'Autriche, Tackian imagine une version de *Eyes Wide Shut* à Versailles. La seule question qui vaille est la suivante: qui sortira indemne de ce voyage au bout de la folie? ■ **B. C.**

Pietro Spirito : Trieste, d'une guerre à l'autre

Christian Authier

1970, à Trieste, le journaliste Ettore Salassi enquête sur le meurtre d'un jeune soldat dont le cadavre a été retrouvé dans un canal peu après une patrouille non loin de la frontière avec la Yougoslavie. Informateur des services italiens, Salassi apprend de son officier traitant, «le Colonel», que la victime était chargée d'infiltrer les groupes d'extrême gauche au sein de l'armée. L'Italie s'enfonçait dans «les années de plomb» au fil d'attentats alimentant la stratégie de la tension. Des rumeurs de coup d'État circulent sur fond de guerre froide. La CIA veille-t-elle au grain ou souffle-t-elle sur les braises? À Manille, le pape Paul VI vient d'échapper à un attentat. Rome se prépare à recevoir le maréchal Tito alors que la question de la délimitation définitive de la frontière entre les deux pays est toujours brûlante. Ce morceau de «terre des confins», disputé après 1945 entre les Anglo-Américains, les Italiens et les Yougoslaves, est désormais le théâtre de trafics d'armes, notamment pour des dissidents croates nationalistes.

Thriller politique

Au cœur de cette «époque bizarre et dangereuse», Salassi tente de démêler un écheveau fait d'intrigues diplomatiques, d'organisations paramilitaires anticommunistes ou antifascistes, de manipulations diverses, mais ce romantique mélancolique charrie dans son sillage un cortège d'ombres et de fantômes. Durant la Seconde Guerre mondiale, il officia dans les rangs de la Decima Mas, unité de plongeurs sous-marins devenue sous la République de Salò une division d'élite célèbre pour ses exactions. Là, il «vit la haine et le sang» et subit «la morsure du démon».

Premier roman traduit en France de Pietro Spirito, *La Nuit sur la frontière* se révèle un thriller politique dont l'efficacité ne sacrifie jamais la finesse du propos, l'ambiguïté psychologique, l'élégance du style. Imprégnée du sang des guerres passées, Trieste apparaît ici comme «un laboratoire alchimique moderne de l'agressivité universelle». À cette «ville des destins», devenant au fil des pages un véritable personnage, s'agrègent d'autres figures fortes tel le Colonel qui «venait d'un monde de menaces, de conflits et d'oppressions» au point d'incarner «l'inexorabilité des actions humaines». Quant à Salassi, tarabudé par la culpabilité, cultivant une certaine ressemblance avec Charles Bronson, il ne sera pas que l'une de ces «marionnettes d'un jeu plus grand».

Mêlant faits réels (du massacre de Borgo Ticino en 1944 à la tentative de coup d'État avortée du 7 décembre



LA NUIT SUR LA FRONTIÈRE
De Pietro Spirito, traduit de l'italien par Anne Echenoz et Serge Quadrupani, Métailié «Noir», 232 p., 20,50 €.

menée par le prince Borghese, qui fut tenue secrète jusqu'en mars 1971) et imagination, le roman dévoile «les connexions cachées qui nous mènent aux inéluctables rendez-vous du destin.» La trahison est parfois plus légitime que l'obéissance et la fidélité, nous souffle Spirito au terme de cette vertigineuse plongée par-delà le bien et le mal. ■

Lee Miller, l'indomptable

Une Américaine de 18 ans se promène nez en l'air dans les rues de New York et manque de se faire renverser. Un galant homme la sauve in extremis. Son nom est Condé Nast, il dirige *Vogue* et *Vanity Fair*, et voit en cette grande blonde au regard turquoise l'étoffe d'un mannequin. La demoiselle se laisse faire, mais sait déjà qu'elle ne gâchera pas sa jeunesse à poser en tenue haute couture. Ce qu'elle veut, c'est passer de l'autre côté de l'objectif. Et rien ni personne ne pourra l'en empêcher.

Rien ni personne ne pourra jamais empêcher Lee Miller. C'est ce qu'on apprend dans le passionnant récit de Jennifer Lesieur : un tempérament de feu et une vie si romanesque qu'on la croirait inventée de toutes pièces. « Nous avons d'elle une image déformée, celle d'une plastique de rêve en noir et blanc. J'ai voulu la faire voir en couleur, relater un destin exceptionnel qui dépasse largement le cadre de la seule gravure de mode. Lui donner une voix, l'incarner, comprendre ses métamorphoses : comment un célèbre modèle peut-elle devenir une muse des Années folles, une reporter de guerre, puis une campagnarde du Sussex. Ses transformations physiques sont impressionnantes. Chaque étape de sa vie est comme gravée sur son visage. »

À 22 ans, Lee part seule pour Paris rencontrer le maître de la photographie. Man Ray devient son professeur et beaucoup plus que cela. Amants terribles dans ces années 1930, ils vivent à Montparnasse, côtoient Paul Éluard, André Breton, Jean Cocteau, Max Ernst. Elle s'étourdit au Séléc ou au Dôme, devient leur égérie. Une Américaine à l'humour irrésistible qui s'enivre sans tituber et fume comme un sapeur ? Elle est des leurs. Mais Lee refuse d'être une femme de l'ombre, or Man Ray prend toute la place. Elle travaille alors sans compter, propose à *Vogue* ses clichés, certains étranges, surréalistes. Ainsi ce sein ensanglanté, récupéré à l'hôpital après une mastectomie, posé sur une assiette. La rédaction s'en émeut, elle s'en amuse.

Lee retourne bientôt en Amérique, ouvre à New York son propre studio et devient une photographe de renom. Mais, déjà, elle s'ennuie : « C'est une in-tranquille, nous rappelle Jennifer Lesieur. Elle a toujours oscillé entre fureur de vivre et abattement extrême. Il lui faut bouger pour ne pas être engloutie par la dépression. » Et tenter d'oublier un souvenir d'enfance qui la hante : petite fille, elle a été violée. Comment se remettre de ce drame ? Peut-être en avançant à cent à l'heure.

Elle épouse sur un coup de tête un charmant homme d'affaires égyptien, et part avec lui au Caire. Très mauvaise idée, elle passe son temps avec des expatriés qui la barbent. Lee préfère voyager en solitaire dans le pays et prend une série de photos d'une beauté saisissante : « Elle qui croyait en avoir fini avec son métier sent soudain son œil se rallumer devant ces paysages. Ces œuvres-là flirtent avec l'art abstrait, elles sont prodigieuses », souligne Jennifer Lesieur.

Mannequin, égérie, photographe, reporter de guerre, mais qui était Lee Miller ? Deux livres et une exposition lui rendent hommage.

Laurence Caracalla



LES CHAMBRES NOIRES DE LEE MILLER

De Jennifer Lesieur, Robert Laffont, 304 p., 21 €.



REPORTAGES DE GUERRE 1944-1945

De Lee Miller, traduit de l'anglais (États-Unis) par Noëlle Akoa, Bartillat, 224 p., 25 €.

Retour à Paris, entourée d'artistes, ses fidèles amis. Un Anglais bon teint, le surréaliste Roland Penrose, devient son amant et bientôt le grand amour de sa vie. Avec Picasso, la relation est seulement faite d'admiration mutuelle. Ils n'iront pas plus loin, mais le peintre réalisera de mémoire pas moins de six



Reporter de guerre accréditée par l'armée américaine en 1944, Lee Miller est témoin de la débâcle allemande et de la libération des camps.

U.S. ARMY CENTER OF MILITARY HISTORY/BRIDGEMAN IMAGES

portraits d'elle en Arlésienne. C'est dire son magnétisme.

Lee vit à Londres avec Roland quand débute le Blitz. Elle trépigne, veut en être et se fait engager par le *Vogue* britannique. Elle s'affranchit des prises de vue traditionnelles, et, grâce à la complicité de la rédactrice en chef, Audrey Withers, fait poser des mannequins devant les décombres, photographie les femmes prenant part à la défense civile, déborde d'inventivité. Comme toujours, côtoyer le désespoir, c'est oublier le sien. Puis, en 1944, la voici reporter de guerre, elle a réussi à se faire accréditer par l'armée américaine.

À présent, en plus de photographe, elle écrit. On peut retrouver ses textes très personnels et ses nombreux clichés dans l'ouvrage *Reportages de guerre 1944-1945* paru récemment. Avec le photographe David E. Scherman, elle est le témoin de la débâcle allemande. Ils seront les premiers sur place à la libération du camp de Dachau. Les clichés de la « G.I. » Miller sont glaçants, des corps décharnés, des gros plans de SS qui, selon Jennifer Lesieur, sont « une volonté de porter son propre coup de poing sur ces hommes qu'elle hait, de les humilier. Pensez, une femme brandissant son Rolleiflex sous le nez de ces vaincus ! » Alors qu'on ouvre les portes d'un train immobilisé devant le camp, elle découvre des centaines de cadavres entremêlés, une

« Elle a toujours oscillé entre fureur de vivre et abattement extrême »

JENNIFER LESIEUR

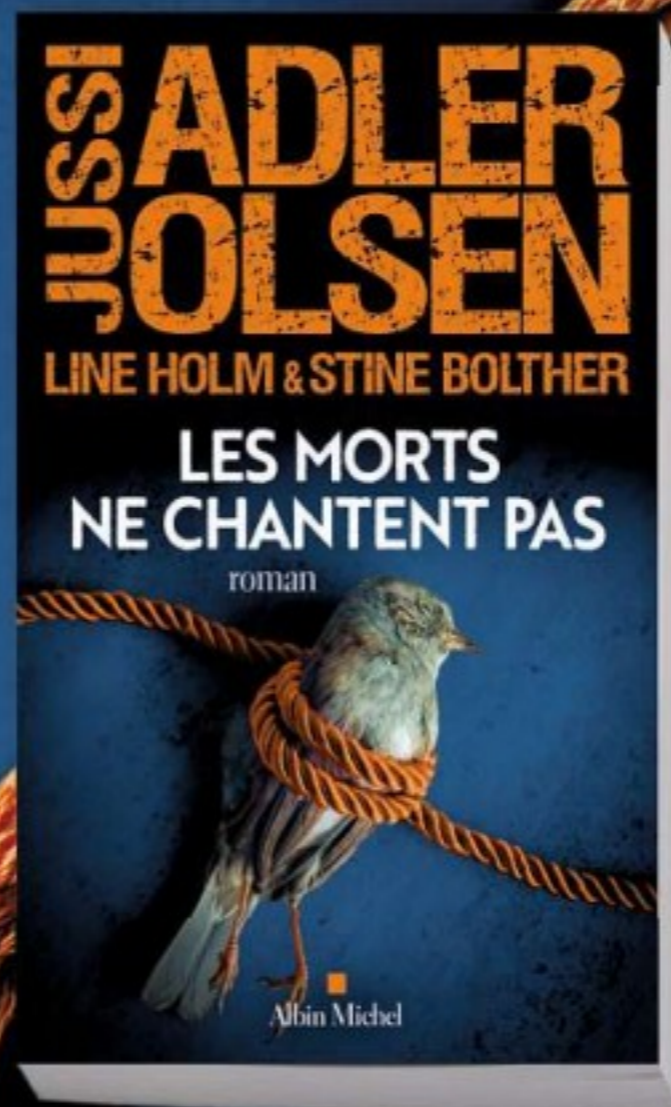
vision innommable. Là encore, elle ne détourne pas le regard, mieux, elle est la seule à monter dans le wagon pour saisir au plus près les ravages du nazisme tandis que ses compagnons défilent. En envoyant ces photos à peine concevables, elle écrira à sa rédaction : « Je vous supplie de croire que ceci est vrai. »

À Munich, elle s'arrange pour passer la nuit dans les appartements privés de Hitler, David Scherman immortalise Lee dans la baignoire du Führer. Une photo devenue culte. « Devant de telles monstruosité, Lee semble se dissocier. Elle

devient un bloc de glace, ne pense qu'à sa mission : documenter, ajoute Jennifer Lesieur. Il y a entre elle et ceux qu'elle photographie une sorte de cache mental. Mais ce cache est plus perméable qu'elle ne le croit. » On ne parle pas encore de stress post-traumatiques mais ses nuits sont peuplées de cauchemars. Elle recule le moment de rentrer chez elle, veut prolonger cette drôle de fièvre et voyage en Roumanie, en Hongrie. Devenue la femme de Roland et la mère d'Anthony, Lee s'installe à Farley Farm House, dans le Sussex. Elle tente de supporter cette nouvelle tranquillité en buvant trop, se passionne pour la cuisine, invente des plats avant-gardistes qu'elle maîtrise à la perfection. Elle fait aussi des portraits de ses célèbres invités, non plus pour les publier, seulement pour son plaisir. Quant à son passé, elle ne l'évoque jamais.

À sa mort, en 1977, son fils, stupéfait, retrouve plus de 60 000 clichés dans le grenier de leur maison et fonde les « Lee Miller Archives ». Une importante rétrospective sera bientôt présentée au Musée d'art moderne de Paris (1). Des œuvres percutantes, douloureuses et parfois tendres, capturées par une femme insaisissable et tourmentée qui aurait pu faire sienne l'épithète de son bien-aimé Man Ray : « Détachée mais pas indifférente. » ■ (1) « Lee Miller », Musée d'art moderne de Paris, du 10 avril au 2 août 2026.

UN NOUVEAU
COLD CASE
POUR LE
DÉPARTEMENT V



Albin Michel